

Ce n°3 des Cahiers Ethnologiques consacré à Fumées et Sociétés, est le fruit du travail d'une jeune équipe d'étudiants "avancés". Il se veut le complément pédagogique et anthropologique de l'exposition qu'ils ont montée sur le même thème, à partir d'objets conservés au Musée d'Ethnologie de l'Université de Bordeaux II.

Le catalogue de cette exposition, offert par la SEITA, que nous remercions ici de son aide, lui est joint.

S O M M A I R E

INTRODUCTION : Bulles de fumées (*Christian MERIOT*)

I - LE TABAC : HISTOIRE D'UNE PLANTE.

- A) Quelques étapes de la découverte botanique (*Christian MERIOT*).
- B) Brève histoire de sa découverte et de sa diffusion (*Christian MERIOT*)
- C) De la graine au produit manufacturé (*Denis PEAU-CELLE*)
- D) Drogue, sexe et rock'n roll (*Louis LOPEZ*)

II - FUMÉES ET ETHNIES.

INTRODUCTION (*Christian MERIOT*)

- A) Tabac et société : Amérique (*Anne VITARD-FARDOULIS, Musée de l'Homme, Paris*).
 - I) Le tabac en Amérique (*Louis LOPEZ*)
 - II) Tabac et pipes des Indiens d'Amérique du Nord
- B) Le tabac en Europe (*Christian MERIOT*)
- C) Le Tabac en Afrique noire (*Christian MERIOT*)
- D) Le tabac en Asie (*Christian MERIOT*)
- E) L'opium dans la société chinoise (*Aline BLANCHY*)
- F) Le tabac au Proche et Moyen-Orient (*Christian MERIOT*)
- G) Le tabac dans l'Arctique et en Laponie (*Christian MERIOT*)

III - LES MODES DE CONSOMMATION (*Christian MERIOT*)

- A) Le chiquer
- B) Le priser
- C) Le fumer
 - La pipe
 - Le cigare
 - La cigarette

IV - FUMÉES ET REPRESENTATIONS SOCIALES.

- A) Fumées en l'air ? (*Christian MERIOT*)
- B) Tabac et santé (*Dominique LE MERDY*).
- C) Marlboro, Winston, Gauloises & C°, douze ans de publicité (*Marie-Claude CADILLON*)
- D) Kreuger, un homme, un produit, une époque au travers d'une valeur mobilière (*Danièle NIBOUREL*)
- E) Langages et usages relatifs à la "*Nicotiana*" (*Denis PEAUCELLE et Maïfa PICOT*)

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BROOKS (J.E).- Tabacco, its history. 5 vol., New-York, 1937-1942.
- DUNHILL (A.H).- The pipe book. London, 1924 et rééd. 1969.
- FORNEY (Bibliothèque : Trésors et histoire de la pipe à tabac. Exposition du 1er au 25 septembre 1976, organisée par S.T. Dupont.
- HELBERS et GOEDEWAAGEN.- Pipes de Gouda. Gouda, 1942.
- LIBERMANN (G. et C).- "Les civilisations du tabac". Flammes et fumées, 1975.
- Mc GUIRE (J.B).- "Pipes ans smoking Customs..." Smith Inst. Annual Reports, 1897.
- RIVAL (N).- Tabac, miroir du temps. Perrin, Paris, 1981.
- VOISIN (L).- Les pipes en terre de Givet. Charleville, 1970.
- YUNDER (A.D).- Toward a theology of pipe smoking. St. Louis, 1970.
- Encyclopédie du tabac. Editions du Temps. Paris, 1975.
- Musée rétrospectif de la classe 91. Manufactures de tabacs et d'allumettes chimiques à l'exposition universelle internationale de 1800 à Paris. Rapport du comité d'installation, Belin.
- IZARD (C) et CHOUTEAU (J).- Tabac. Que sais-je ? 1982.

I N T R O D U C T I O N

BULLES DE FUMÉES

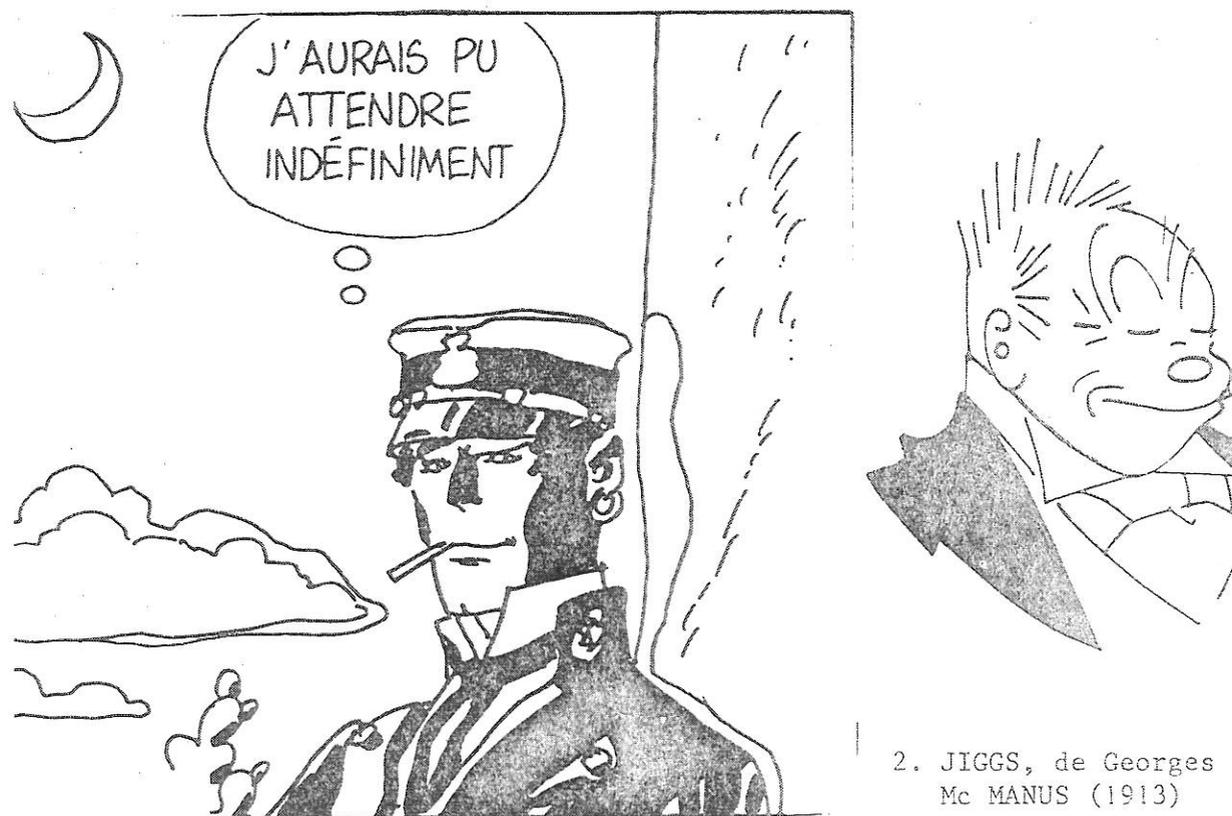
Pour entrer directement dans le vif du sujet, nous avons choisi de montrer la présence de la fumée de tabac dans des représentations sociales et symboliques, saisies par le biais moderne de la bande dessinée. Nous aurions tout aussi pu le faire à l'aide du cinéma, du roman ou de la peinture, que nous évoquons dans un montage audio-visuel annexe.

Bulles de Fumées (1), tel est le titre de cette partie, qui a fait l'objet d'une exposition en 1980 à la Galerie de la SEITA, 12 rue Surcouf, Paris VIIe, dans le bâtiment qui abrite le Musée du Tabac du même organisme. Le tabac, tout comme la chaussure, comme nous avons tenté de le montrer (2), est porteur d'un code social très divers, qui se manifeste à travers des instruments comme le cigare, la cigarette, la pipe, et leurs variétés : le mégot, le bout doré, le bout filtre, la pipe de bruyère ou d'écume, dont les formes et l'art de les manier sont différents pour le carabin, l'artiste, le soldat, le policier, le marin, le conteur, la femme émancipée...

-
- (1) On trouvera à part le catalogue de cette partie :
Le tabac dans la bande dessinée, Galerie de la SEITA,
15.11.1980.
- (2) Cf. le catalogue Chaussures et Sociétés, Musée d'Ethnographie de l'Université de Bordeaux II, 1980.



1. A. BARBE



2. JIGGS, de Georges
Mc MANUS (1913)

La façon de fumer, si elle appartient au corps par les doigts qui allument et soutiennent l'objet, et par les lèvres et le nez qui sucent, aspirent, éliminent, ce corps là n'est pas le corps biologique stricto sensu, mais déjà le corps cultivé, émanation du corps social en son entier. Pensons au fume-cigarette de la "vamp" ou à celui des métèques aux louches trafics, au cigare de l'homme d'affaires véreux (Rastapopoulos), du Guérillos sud-américain, de l'homme politique confiant dans la victoire finale ou récemment, du producteur hollywoodien.

Il est des personnages de ces bandes dessinées qu'on ne peut plus imaginer sans leur mode particulier de fumer. Si la pipe que fume, en bon marin, Haddock, ponctue ses états d'âme, celle de Popeye est collée à sa bouche, même quand il parle ou mange, tandis que le mégot du "poor lonesome cow-boy", Lucky Luke, atteste l'essentiel désenchantement du héros.

L'ethnologue ne peut qu'être reconnaissant aux auteurs de bandes dessinées, de rappeler que les Indiens fument le calumet, que l'Asiatique utilise de l'opium et que le narghileh est typique du Moyen-Orient.

Nos émotions, nos phantasmes, nos désirs inconscients se marquent et se remarquent par la façon dont nous offrons du feu, dont nous tenons entre nos mâchoires l'objet à fumer, ou dont nous en rejetons la fumée. L'homme surpris ou affairé, anxieux ou coléreux, la femme sadomasochiste ou en phase de séduction, exploitent spécifiquement ce code assez clair par ailleurs.

On peut se dire (cf. Brunes et Blondes) que chaque homme reconnaît la femme de ses désirs et de son désir à la façon stéréotypée qu'elle a de tenir sa "pipe" (en intellectuelle, en femme fatale, en salope, en "Modesty Blaise", en lady ou en duchesse, ou en femme libérée ou soumise, comme certaines "frustrées" de Brétécher). Il n'est pas difficile d'ailleurs d'évoquer tout le champ érotique de cette expression.

L'histoire récente elle-même se trouve au confluent de la bande dessinée et du tabac, si on songe au succès qu'a remporté Hugo Pratt. Son célèbre héros (Corto

Maltèse en Sibérie) emprunte certains de ses traits au baron estonien Ungern Stenberg, dont on connaît les aventures politico-militaires en Mongolie entre 1917 et 1921.

I

LE TABAC, L'HISTOIRE D'UNE PLANTE

A) QUELQUES ETAPES DE LA DECOUVERTE BOTANIQUE (1).

C'est R. Dodoens qui, dans son Cruydeboeck (1554) décrit et dessina le premier cette plante nouvellement importée. Il l'appella Jusquiame jaune, et elle correspondait sans doute au *Nicotiana Rustica* L. Dans des éditions ultérieures, il décrit également la Jusquiame du Pérou (*Nicotiana Tabacum* L.).

Dans son Agriculture et Maison Rustique (1564), qui fut réimprimé jusqu'en 1570, J. Liebault s'intéresse aux "*vertus quasi divines*" du Petum femelle (*Nicotiana Rustica* L.), que ne posséderait pas le Petum mâle (*Nicotiana Tabacum*). C'est lui qui proposa de le nommer Nicotiane, pour rendre hommage à Nicot, qu'il croyait être le premier introducteur de la plante en France.

Linné, dans son Genera Plantarum (Leyde, 1737), donna une monographie de la *Nicotiana*, tandis que son Species Plantarum (Stockolm, 1753) en distinguait quatre espèces : *Tabacum*, *Rustica*, *Paniculata*, *Glutinosa*.

(1) Cf. EDELMANN (F).- "*Nicotiana*, les botanistes et le tabac, des premiers herbiers à nos jours". Flammes et Fumées, n°79, Paris, 1977.

PETVM ANGVSTIFOLIVM



Nous devons, dans cette rapide évocation, rappeler la mémoire de J.P. Bergeret (1751-1813), puisqu'il étudia la chirurgie et l'anatomie à Bordeaux, où une rue près de notre Université porte son nom. Il est l'auteur un peu surréaliste d'une Phytonomatotechnie universelle, où faisant correspondre aux divers caractères des plantes des lettres conventionnelles de l'alphabet, il retrouvait leur classe, leur genre et leur espère. Ainsi, le nom phytonomatotechnique du *Nicotiana Rustica* est-il *Segaea-giacize* ! Au vingtième siècle, deux grands noms : ceux de O. Comes (1899) et T.H. Goodspeed (1954). Le premier énuméra 38 espèces réparties en quatre sections (*Tabacum*, *Rustica*, *Petunioïdes*, *Polydielia*). Le second fonda sa classification sur les traits non seulement morphologiques, mais aussi cytologiques. Il réduisit le genre *Nicotiana* à trois sous-genres, comprenant 60 espèces mondiales.

Tout le genre semble bien provenir du seul continent américain, à l'exception du *Nicotiana Suaevolens*, originaire d'Australie. Seules les variétés de *Nicotiana Tabacum* sont cultivées pour les fumeurs, les autres *Rustica* et quelques *Petunioïdes*, bien qu'ayant été originellement fumées, ne le sont plus que sporadiquement en Asie et en Afrique.

A côté des noms indigènes, *Apooke* (Indien d'Amérique du Nord), *Meno* (Indien Tukanios d'Amérique du Sud), *Pétum* (Indien Tupi-Guaranis du Brésil), *Saïri* (Indien du Chili et du Pérou), dont seul le second eut une fortune internationale par le biais des Européens qui l'exportèrent, il faut signaler que l'autre mot couramment employé, "Tabac" (de *tabaco*), est dû à une confusion. Il ne désignait pas chez les Indiens de Haïti la plante, mais le tuyau dont ils introduisaient les deux branches fourchues dans leurs narines pour fumer. Le problème des noms attribués à cette plante nous introduit à celui de sa découverte européenne et à celui de sa diffusion.

Sous-genres	Sections	Espèces	Nbre chromosomique	Distribution géographique	
RUSTICA	Paniculatae ...	<i>N. paniculata</i> L.	12	Pérou (région andéenne et côtière).	
		<i>N. knighiana</i> Goodsp.	12	Pérou (côte sud).	
		<i>N. raimondii</i> Macbr.	12	Pérou (Andes méridionales).	
		<i>N. cordifolia</i> Phil.	12	Ile de Mas-a-Fuera (Chili).	
		<i>N. solanifolia</i> Walp.	12	Chili (région côtière-nord).	
	Thyrseflorae ...	<i>N. benavidesii</i> Goodsp.	12	Pérou (Andes méridionales).	
	<i>N. glauca</i> Grah.	12	Argentine (région nord-ouest).		
	<i>N. insigniflora</i> Goodsp.	12	Pérou (hauts plateaux du nord-ouest).		
	Rusticae	<i>N. rustica</i> L.	24	Pérou (région andéenne-centrale).	
TABACUM	Tomentosae ...	<i>N. tomentosa</i> R. et P. syn. : <i>N. colossea</i> And.	12	Du Pérou (centre nord) à la Bolivie de l'ouest (région andéenne).	
		<i>N. tomentosiformis</i> Goodsp. syn. : <i>N. rusbyi</i> Britton.	12	Bolivie occidentale (Andes).	
		<i>N. glauca</i> Griseb.	12	Bolivie centrale et Argentine nord-ouest (Andes).	
		<i>N. setchellii</i> Goodsp.	12	Pérou (région nord des Andes).	
		<i>N. glutinosa</i> L.	12	Pérou (de la région côtière nord à la région andéenne sud).	
	Genuinae	<i>N. tabacum</i> L.	24	Probablement du nord du Pérou au nord de l'Argentine basses Andes.	
PETUNIOIDES	Undulatae	<i>N. undulata</i> R. et P.	12	Région andéenne (Pérou central, Bolivie, Argentine nord-ouest).	
		<i>N. wigandoides</i> Koch. et Fint.	12	Bolivie centrale et occidentale.	
	Trigonophyllae	<i>N. arenalis</i> Goodsp.	24	Pérou sud et Bolivie ouest.	
		<i>N. trigonophylla</i> Dun.	12	Mexique et sud-ouest des Etats-Unis.	
		<i>N. palmeri</i> Gray. <i>N. vinasdorffii</i> Weinm. <i>N. alata</i> Link et Otto. <i>N. sanderae</i> Hort. = Hybride <i>N. alata</i> x <i>N. forgetiana</i> .	12 8 9 9	Sud-ouest des Etats-Unis.	
	Alatae	<i>N. forgetiana</i> Hort.	9	Sud-est du Brésil et régions voisines.	
		<i>N. sonariensis</i> Lehm. <i>N. longiflora</i> Cav.	9		
	Repandae	<i>N. plumbaginifolia</i> Viv.	10 10	Principalement : nord de l'Argentine et Paraguay.	
		<i>N. sylvestris</i> Speg. et Comes.	12	Nord de l'Argentine, Pérou, Equateur, Guatemala, Mexique, Cuba.	
				Argentine nord-ouest.	
			<i>N. repanda</i> Willd.	24	Mexique nord est et Texas.
			<i>N. nesophila</i> Johnst.	24	Iles Revilla-Gigedo (Mexique).
		<i>N. stocktonii</i> Brandeg.	24		
		<i>N. noctiflora</i> Hook. syn. : <i>N. cavanillesii</i> Dun.	12	Argentine centrale.	
		<i>N. pelunoides</i> Griseb. syn. : <i>N. pampasana</i> O. Kuntze.	12	Tucuman et Rio Negro.	
		Noctiflorae ...		Argentine de la frontière nord au golfe San Jorge.	
Acuminatae ...		<i>N. acutis</i> Speg.	12	Argentine (Chubut et Santa Cruz).	
	<i>N. ameghinii</i> Speg.	12			
	<i>N. acuminata</i> Grah.	12	Chili nord et centre nord.		
	<i>N. corymbosa</i> Remy.	12			
	<i>N. linearis</i> Phil.	12			
	<i>N. miersii</i> Remy.	12			
	<i>N. pauciflora</i> Remy. syn. : <i>N. caudigera</i> Phil.	12	Chili nord et centre nord.		
Bigelovianae ...	<i>N. longibracteata</i> Ph.	12	Nord de l'Argentine et du Chili.		
	<i>N. spegazzinii</i> Millan.	12			
	<i>N. attenuata</i> Torr.	12	Centre-est de l'Argentine.		
	<i>N. bigelovii</i> Wats. var. <i>N. quadrivalvis</i> Pursh. et <i>N. multivalvis</i> Lindl.	24	Nord-ouest du Mexique et ouest des Etats-Unis.		
	<i>N. clevelandii</i> Gray.	24	Ouest des Etats-Unis (Californie).		
Suaveolentes	<i>N. nudicaulis</i> Wats.	24	Mexique (basse Californie et sud-ouest des Etats-Unis).		
	<i>N. suaveolens</i> Lehm.	16			
	<i>N. maritima</i> Wheeler.	16	Nord-est du Mexique.		
	<i>N. velutina</i> Wheeler.	16			
	<i>N. exigua</i> Wheeler.	16			
	<i>N. gossei</i> Domin.	18			
	<i>N. excelsior</i> Black.	18			
	<i>N. benthamiana</i> Domin.	18			
	<i>N. megastiphon</i> Heurck. et Mull. Arg.	20			
	<i>N. goodspeedii</i> Wheeler.	20			
	<i>N. occidentalis</i> Wheeler.	21			
	<i>N. rotundifolia</i> Lindl.	22			
<i>N. ingulba</i> Black.	22				
<i>N. stenocarpa</i> Wheeler.	24				
<i>N. debneyi</i> Domin.	24	Côte est de l'Australie et îles voisines.			
<i>N. fragrans</i> Hook.	24				

(*) Extrait de P. GISQUET et H. HITIER 1961, 27-28.

B - BREVE HISTOIRE DE SA DECOUVERTE ET DE SA DIFFUSION.

Des végétaux, des animaux, des hommes, des techniques, des idéologies, et même des maladies, participèrent au grand flux d'échanges qui suivit la découverte du Nouveau Monde en 1492 par C. Colomb. Si notre continent lui apporta le blé, le café, la vigne, le coton, la canne à sucre, le cheval, certaines formes de servitude et de liberté, il en reçut le dindon, le maïs, le manioc, l'arachide, le haricot, le quinquina, le chocolat, l'anorak, le hamac, le kayak et des solanacées comme la pomme de terre, la tomate et le tabac...

L'usage du tabac n'était pas général en Amérique, mais là où il était courant, la plante relevait du sacré, surtout au nord de l'Amérique et du Mexique, et au nord des Andes, où les variétés utilisées entraînaient plus facilement l'ivresse mystique que celles du Brésil, du sud du Mexique et des Antilles.

Colomb, en touchant San Salvador, reçut en hommage de la part de ses habitants des feuilles sèches, et en accostant à Cuba, il apprit de la part de l'un de ses envoyés à terre, Rodrigo de Jerez, que les habitants ont à la main *"un tison d'herbes pour prendre leurs fumigations"*. Barthélémy de Las Casas, qui avait accompagné Colomb dans ses voyages ultérieurs de 1488 à 1502, nous les présente dans son Histoire des Indiens fumant *"des herbes sèches dans une certaine feuille sèche aussi"*. Il revenait à Amerigo Vespucci de découvrir, après les fumeurs, les chi-queurs : au large du Venezuela, les Indiens luttèrent contre la soif en mâchant un mélange de tabac et de chaux.

Les premiers marins, soldats et voyageurs, adoptèrent les pratiques du cru et les rapportèrent chez eux, parfois non sans danger : en 1498, Rodrigo de Jerez ne fut-il pas jeté en prison pendant sept ans par l'Inquisition, pour avoir manifesté quelque "diablerie" en rejetant de la fumée en public...

Si la pratique de fumer cessa très tôt d'étonner les habitants des ports hispaniques, puis du reste de l'Europe, c'est à Hernandez de Tolède qu'on doit d'avoir

rapporté, en 1559 du Mexique, des plantes qu'il offrit à Philippe II pour orner les jardins de sa cour. Un Flamand, de retour de Floride, offrit quelques-unes de ces graines à Damianus a Goes (1), diplomate portugais qui les fit cultiver et expérimenter au moment où l'on parlait des vertus médicales du tabac. N'était-il pas censé guérir la syphillis - mal américain avant d'être napolitain ou français - apaiser la soif, la faim, la fatigue, et en passe de devenir une panacée... Ce diplomate en procura à son collègue français en poste à Lisbonne en 1560 : Nicot. Celui-ci avait déjà envoyé à la Cour des orangers, des citronniers, des épices, de l'indigo, et même un esclave, lorsqu'il expérimenta sur son cuisinier qui s'était coupé le pouce, puis sur le père d'un de ses pages et sur une dame qui souffrait de dartres, cette herbe qui fit merveille. Elle devint "*l'herbe à l'Ambassadeur*", qui s'empressa d'en faire parvenir à Catherine de Médicis pour soigner ses migraines... Celle-ci en distribua la poudre à ses amis et à son fils Charles IX, atteint de coryza. Tout le monde se porta bien de "*l'herbe de la Reine*", de la "*Catherinaire*", de la "*Médicée*". Parallèlement, cette croyance en des vertus thérapeutiques s'étendit en Italie, où le Cardinal Sainte Croce lui laissa son nom, "*l'herbe de Sainte Croce*", parfois en concurrence avec celui de "*l'herbe Tournabone*", du nom du légat papal Tournabuoni qui en rapporta à Florence.

La plante employée en emplâtre, en ingestion, en infusion, en fumigation, en mâchage, en prise, en inhalation, fut vendue par les apothicaires (*clysterium nasi*) pour toutes sortes de maux : les vertiges, les aphtes, les ulcères, les maux de tête, de dents, les calculs, les écrouelles, le *noli me tangere*, les pertes de mémoire. De là son qualificatif d'*herbe sainte, sacrée, divine*, auquel d'autres, plus intransigeants ou plus rigoristes, préféreraient celui de *diabolique, infernale, satanique*.

(1) 1501-1573, il est surtout connu pour son ouvrage sur les Lapons : Deploratio Lappiae gentes et Lappiae descriptio, 1540.

On a déjà dit que c'est Liébault qui, en désignant cette plante par le nom de *Nicotiane*, prétendait honorer celui qui l'avait le premier introduit en France ou qui le prétendait. C'était sans compter avec Thévet, qui en proposait une autre appellation : *l'herbe angoumoisine*, pour réclamer ainsi la paternité de son introduction, au moins en France. En effet, après un voyage au Brésil, en "*France Antarctique*", comme il l'appelait, il planta des graines dans le jardin des Cordeliers à Angoulême, sans être d'ailleurs tout à fait au fait des vertus thérapeutiques de sa production (1). Certains de ses amis essayèrent en vain, pour l'honorer, d'imposer la *thévétia*, la *thévétine*.

Avant de mourir, en 1563, le Grand Prieur François de Lorraine, frère du Cardinal qui, étant en relation avec Nicot, avait découvert - sans doute victime d'un traitement médical trop intense et répété qui l'avait intoxiqué - d'autres vertus au tabac, contribua ainsi à sa consommation pour le plaisir sous forme de prise (*herbe du Grand Prieur*).

Pourtant, dès le XVIIe siècle, les vertus sternutatoires et médicales (2) du tabac passèrent de mode, au profit d'une généralisation et d'une "banalisation" de son emploi. Elle ne sera plus vendue par les apothicaires, mais dans les débits officiels qui, bientôt, seront afferchés au profit de l'Etat (3).

Cette généralisation et cette banalisation se propagèrent partout où les Européens voyageaient et contribuèrent même à faire fumer d'autres drogues qui, jusque-

(1) Bien qu'il eût écrit que les Indiens considéraient la fumée salubre "*pour faire distiller et consumer les humeurs superflues du cerveau*".

(2) Il en resta longtemps des traces dans la pharmacopée populaire, où le tabac est un reconstituant qu'on "boit", tandis que les Indiens le "mangeaient". Jusqu'au milieu du XIXe siècle, on croyait pouvoir ranimer les noyés en leur insufflant de la fumée par l'anus. Des lavements à base de tabac furent employés contre les hernies étranglées, le tétanos et les paralysies de la vessie.

(3) En 1625, Richelieu en taxait la consommation.



4 bis. THEVET.- Les Singularités de la France Antarctique, 1558, p.101.
Fac-similé. Paris : Le Temps, 1982.

là, étaient différemment ingérées (1). Bien que rare et cher, le tabac prisé ou fumé à la pipe devient commun chez les Grands de ce monde et chez les marins, avant d'atteindre les classes paysannes.

La Guerre de Trente Ans (1618 à 1648) permit aux soldats hollandais et français, qui touchaient déjà leur prêt sous cette forme, de rendre populaire le tabac dans les pays du nord et de l'est de l'Europe.

Par le biais de la traite des Noirs, le tabac était connu sur les côtes occidentales de l'Afrique dès 1520. Il avait atteint la Turquie et la Russie en 1580. Les missionnaires l'introduisaient à leur tour vers 1590 au Japon et aux Indes. Vers 1600, la Grèce, la Perse, l'Indochine, les Philippines l'adoptaient, précédant l'Afrique du Nord et la Chine en 1610, Formose en 1650, la Sibérie en 1680, Tahiti, le Népal en 1790. Tombouctou reçut du tabac américain en 1810.

Quand enfin, à partir de la Sibérie, Bering parvint en Alaska, il introduisit sinon la plante, du moins l'art de la fumer qu'ignoraient les indigènes des Tlingit au Nootka de l'actuelle Colombie britannique. Ces derniers se contentaient d'en mâcher, mêlée à de la chaux de coquillages calcinés. Le tabac, après un tour du monde, retrouvait sa terre natale.

En même temps que sa notoriété s'imposait, des détracteurs naquirent.

Les médecins brûlèrent ce qu'ils avaient adoré, lui reprochant alors d'être la source d'une infinité de maladies : de la faiblesse généralisée à la folie, en passant par l'impuissance (à cause des vertus desséchantes), la perte de la vue, la tuberculose, le cancer, les vices moraux, la maigreur, l'obésité, et même les inondations,

(1) Quand il fut interdit de fumer du tabac en Chine au milieu du XVIIe siècle, on continua à fumer la pipe, mais avec de l'opium, qui auparavant était mangé.

puisque le tabac attirait l'eau du ciel, comme il attirait les sérosités du cerveau et du nez... Les Eglises furent partagées. L'Islam et les Orthodoxes furent résolument contre. L'Eglise catholique se borna à laisser chaque diocèse responsable du bon ordre intérieur de l'église, pour décider s'il convenait ou non à l'officiant ou au simple fidèle d'y râper son tabac pour en humer, et de cracher autour de l'autel, jusque sur les linges sacrés. L'interdiction ne fut totale (1) que pour les églises de Rome et de Séville. On avait craint un moment que le tabac - nourriture - ne rompit le jeûne, mais les Jésuites, bien nommés, écrivirent un séduisant Antimisocapnos, où l'on prouvait que le tabac rendait l'esprit mieux dispos à la prière.

On comprend, dans ces conditions, que certains Princes s'émurent des progrès de la tabagie et des maux réels ou supposés qu'elle entretenait. Ainsi, Jacques Ier d'Angleterre écrivit-il un célèbre Misocapnus, sive de abusu tobacci. Ailleurs, et souvent par crainte justifiée des incendies, en Russie ou en Turquie, on bastonna les fumeurs en leur perçant le nez de leur tuyau, en leur coupant les lèvres, en les déportant.

C) DE LA GRAINE AU PRODUIT MANUFACTURE.

La culture du tabac, comme pour toute plante, dépend de facteurs climatiques et pédologiques. La plante qui poussait naturellement en Amérique s'est adaptée au climat français, et particulièrement dans le Sud-Ouest.

Les opérations culturales sont les suivantes :

- le semis (en France, s'effectue traditionnellement à la St Joseph, le 19 mars) ;

(1) Urbain VIII (Barbarini), par sa bulle Ad futuram Dei Memoriam, excommunia tout amateur de tabac pendant les offices, mais un règlement annexe limitait en fait très fortement cette sévérité. Ce pape, amateur d'art, craignait surtout les effets dévastateurs du tabac sur les oeuvres d'art sacré de ses églises.

- le repiquage ;
- l'écimage a lieu lorsque la plante est en fleur ;
- l'ébourgeonnement consiste à retirer les bourgeons apparaissant après l'écimage ;
- la récolte est faite quand les plants sont parvenus à maturité.

Dans le Sud-Ouest, la récolte est faite en tige : les plants sont coupés au pied et sont séchés tels que. Ailleurs, la récolte peut se faire en feuilles et en trois temps : d'abord, les trois feuilles basses, puis les quatre ou cinq feuilles médianes, enfin les feuilles les plus hautes. Entre chaque *levée*, on ménage un intervalle de 10 à 12 jours.

Le séchage des plants n'est pas seulement une déshydratation de la feuille ; celle-ci subit des modifications chimiques importantes lors de cette phase.

Le séchage ou *curing* a lieu :

- à l'air naturel en séchoir clos (air curing) ;
- à l'air libre au soleil (sun curing) ;
- à feu direct (fire curing) ;
- à l'air chaud (flue curing) ; seul le séchage à feu direct n'est plus utilisé actuellement.

Au cours du séchage, les feuilles vont changer de couleur, passant du vert au jaune, puis au brun. Après le séchage, les feuilles sont triées en fonction de leur position sur le plant et mises en manques de 25 feuilles, puis en balles de 200 manques.

La fermentation a pour but de transformer le tabac "vert" en un produit dont le goût, la couleur, l'odeur et la combustivité, soient conformes aux normes de traitement. Comme pour le vin, il y a lieu de "*laisser vieillir le tabac*".

La fermentation active (tabac noir) exige une température élevée ; la fermentation modérée ou le vieillissement consiste à laisser le tabac à température ordinaire. Au cours de la fermentation, les bancs sont retournés, les masses de manouques sont démontées et refaites. Puis les tabacs sont emballés, sous presse, et entrent dans le cycle industriel. Deux récoltes annuelles sont nécessaires pour garantir une qualité stable. A la sortie de l'emballage, les feuilles vont être humidifiées, réchauffées, hachées, torréfiées et dépoussiérées. A titre indicatif, quinze mois sont nécessaires pour passer de la graine au tabac prêt à la torréfaction.

Le tableau de la page suivante synthétise les différentes opérations en fonction des types de tabac produits.

La culture du tabac en France est règlementée depuis le début du XVII^e siècle. Les régions tabacoles sont localisées principalement dans le Sud-Ouest, l'Est, le Nord et le Sud-Est de l'hexagone.

Les principaux types de tabac sont : le Paraguay et ses hybrides (bruns), le Dragon-vert (brun), le Nijerk (tabac à priser et à mâcher) et le Byrley (goût américain). Depuis quelques années, le Virginie (blond) est introduit dans les cultures de notre pays. Diverses raisons ont incité les planteurs à diminuer les surfaces plantées en Burley, au profit du Virginie, bien que cette culture nécessite des opérations culturales différentes.

Nous proposons au lecteur quelques chiffres de production et de consommation du tabac en France et dans le monde :

- Production mondiale de tabac en feuilles (1981) :
5 664 000 tonnes ;
 - Production française (1980) : 46 500 tonnes
- (Source : La Voix des Cultures, n°416, 7.8.1982).

MODES DE PRODUCTION ET CARACTERISTIQUES
DES PRINCIPAUX TABACS INDUSTRIELS

Mode de séchage	AIR NATUREL			AIR CHAUD	SOLE IL
Types de tabacs	Capas de Cigarettes	Bruns	Burley	Virginie	Orients
Lieu de PRODUCTION	CARAIBES (CUBA) SUMATRA PHILIPPINES AFRIQUE CENTRALE (Cameroun, Centrafrique)	AMERIQUE DU SUD EUROPE (France, Italie)	TOUS LES	PAYS TABACQUES	EUROPE CENTRALE BULGARIE GRECE YOUGO-SLAVIE MOYEN-ORIENT TURQUIE
CHARACTÉRISTIQUE	- Qualités mécaniques, des tissus (finesse, solidité) - Aspect esthétique - Récolte feuille à feuille - Culture souvent "sous toile"	- Récolte en feuilles ou en tiges - brun clair à foncé après séchage	- Déficient en chlorophylle (jaune sur le champ) - Brun clair une fois sec - Récolte en tiges (éventuellement en feuilles)	- vert plus ou moins clair sur le champ - jaunit rapidement et garde cette couleur après séchage - récolte par étage foliaire	- très aromatisés - toutes petites feuilles - récolte feuille à feuille
COMPACTITE DE CULTURE plante/ha	15 000	à	40 000	18 000 à 30 000 (dans quelques cas jusqu'à 40 000)	70 000 à 80 000
TRAITEMENT APRÈS RÉCOLTE	FERMENTATION	ACTIVE	NON FERMENTÉS MAIS RESSECHÉS ET VIEILLIS		VIEILLISSEMENT
UTILISATION	CAPE ou KOURI du cigare	- intérieur de cigarette ou tripe - cigarettes brunes - tabac à priser ou à mâcher	- cigarettes goût américain	- cigarettes goût anglais	- mélange avec tous les types de cigarettes (surtout dans les types américains)

Produits fabriqués et vendus (1980)	SEITA	Importés
- Cigares et cigarillos	1 000	900 } millions
- Cigarettes	63 000	22 500 } d'unités
- Scaferlatis	6 000	1 000 tonnes
- Tabac à mâcher et à priser	135	380 tonnes

En France, la consommation de cigarettes par habitant a été de 1 550 en 1978.

(Sources : SEITA)

D) DROGUE, SEXE ET ROCK'N ROLL.

Tel est le slogan que l'on entend aux Etats-Unis, et qui semble le mieux caractériser les changements sociologiques de cette fin de siècle dans les sociétés occidentales.

Pour notre propos, nous nous attarderons sur le premier terme, dans la mesure où il entretient une relation intime avec les usages tabagiques.

Qu'appelle-t-on "drogues" ? Des substances naturelles ou synthétiques, qui modifient la conscience et le comportement de l'utilisateur. Certaines de ces substances sont contenues dans les plantes dont elles sont extraites et parfois transformées. Quelques autres, plus modernes, sont le produit de manipulations chimiques en laboratoire.

1) Les opiacées.

Ce sont les dérivés du pavot (du latin *papaver*), plante de la famille des papaveracées, dont on tire l'opium ; de l'opium naissent la morphine-base, la morphine, l'héroïne.

La toxicomanie à l'héroïne se caractérise par le besoin d'augmenter sans cesse les doses consommées, par prise ou par injection.

2) Les hallucinogènes.

a) Le cannabis :

Le cannabis ou chanvre indien (*cannabis sativa*) est une plante verte qui peut être utilisés sous deux formes :

- les fleurs et les feuilles séchées donneront la marijuana (connue en Afrique sous le nom de kif) ;
- la résine de la fleur donnera le haschisch.

b) Le L.S.D. 25 :

Le L.S.D. 25, ou diéthylamide de l'acide lysergique, est le produit de laboratoires de chimie clandestins. Il se présente sous forme de liquide, de petites pilules ou de cristaux. Il est parfois mélangé à des amphétamines.

Ces drogues peuvent être fumées ou avalées.

3) Les psycho-stimulants.

Il s'agit principalement des amphétamines, médicaments détournés de leur usage médical. Ces drogues, parmi les plus courantes, provoquent une accoutumance rapide, ainsi que le besoin d'augmenter les doses.

Elles sont soit bues, soit avalées, soit encore croquées.

4) Les tranquillisants, barbituriques et autres.

Ces calmants et hypnotiques se trouvent en grande quantité sur le marché. Si on les associe à l'alcool, les effets s'en trouvent accrus. Ils peuvent être soit avalés, soit bus, soit croqués.

Telles sont les drogues les plus courantes, semble-t-il, en France. Nous citerons également le peyotl et la cocaïne, moins répandus.

Généralement, on distingue les drogues dures (héroïne, morphine...) des drogues douces (marijuana, hashish...).

La confusion règne, pour des raisons diverses : morales, politiques ou religieuses.

Le Musulman marocain a droit à une certaine tolérance pour fumer sa pipe de kif, alors qu'il est emprisonné pour abus d'alcool. En Inde, on peut se procurer du hashisch aussi facilement qu'en France un paquet de Gauloises... L'Asie du sud-est est la patrie du pavot, et c'est de cette partie du monde que l'on achemine divers types de drogues vers l'Europe et l'Amérique... L'Amérique latine (la Bolivie, la Colombie, le Mexique), est le principal pourvoyeur en marijuana, cocaïne, etc... Les gouvernements de ces pays se sont interrogés sur la législation de la marijuana et ont abandonné ce projet, craignant que le chanvre ne devienne la monoculture de la classe paysanne (très importante dans ces pays essentiellement agricoles). En Californie, le paysan ou l'éleveur arrondit ses "fins de mois" par quelques champs de chanvre, pendant que le gouvernement U.S. fait déverser par voie aérienne des pesticides sur les cultures de chanvre mexicaines. C'est ainsi que la marijuana en provenance du Mexique vendue aux Etats-Unis est doublement toxique.

Quelles que soient les mesures prises, la consommation de drogue augmente. Pour faire face à la demande, les trafiquants ont recours à toutes sortes d'additifs, rendant l'usage de la drogue de plus en plus risqué pour le consommateur.

II

FUMÉES ET ETHNIES

Le tabac demande, pour être consommé, plusieurs types d'instruments. La pipe a été longtemps privilégiée et s'est illustrée de manière spécifique dans le monde entier comme mode principal de fumer, à côté d'autres dont nous réservons l'examen dans la troisième partie, sur les modes de consommation surtout centrés sur l'Europe.

Toutefois, il faut signaler ici que ce sont les marins occidentaux, contraints de chiquer du tabac pour des raisons de sécurité, qui en ont introduit la pratique. Auparavant, on chiquait la kola, la coca, le haschisch et le sêtal. Puis la chique fut elle-même remplacée en partie par la pipe, au moins lors du repos.

Il semble aussi que priser ait été une habitude européenne qui, au XVII^e siècle, s'est répandue un peu partout dans le monde. Lorsque le tabac à priser cessa d'être une monnaie d'échange commercial, la prise fut supplantée par la pipe.

Le cigare, originaire de l'Amérique précolombienne, se fume encore avec des pinces spéciales en guise de support. Partout ailleurs, il est introduit à la suite des Européens, et surtout des Espagnols.

Certains groupes américains, comme les Indiens de l'ouest et du sud, ainsi que les Inuits de l'est, bien qu'ils aient été à proximité des Indiens fumeurs de tabac,

n'ont appris à en fumer que par leur contact avec les Européens.

A l'exception de l'Amérique, la pipe comme telle est sans doute inconnue avant l'usage du tabac. Ses matières employées sont diverses : du bronze à l'argent, des différentes essences de bois à la terre blanche ou noire, du maïs à la corne, du marbre au verre. La plupart sont portatives, mais certaines sont très lourdes ou encombrantes. D'autres sont réduites à un foyer en sable intransportable.

Du point de vue des formes, on distingue :

a) Les pipes tubulaires :

Ce sont les plus primitives ; elles sont limitées à un cylindre. Parfois, leur foyer s'élargit par une coupure en diagonale, tandis que le tube amorce une courbe. Un trou perpendiculaire à l'axe du tuyau dans l'une de ses extrémités peut aussi en tenir lieu.

b) Les pipes coudées :

Ce sont des pipes tubulaires, qu'on a munies leur base d'un tuyau pour en faire un fourneau, ou qu'on a coudées.

On peut en trouver d'un seul tenant. Certaines ont une tête (faite d'un fourneau et d'une tige), et certaines un embout plus ou moins long, ou comprenant trois parties distinctes comme les chibouques (tête, tuyau, embout), auxquels parfois s'adjoint une crosse destinée à recevoir le jus de cuisson du tabac.

On trouve aussi des pipes où le fourneau de petite taille, comme en Extrême-Orient, est fixé sur le tuyau.

c) Les pipes à eau :

Le tuyau du fourneau tombe dans un réservoir à eau jouant le rôle de filtre, tandis qu'un autre tuyau sert

à aspirer. Ce sont des *Narghileh* ou des *quallian* propres au Moyen et Proche-Orient.

A) TABAC ET SOCIETE : AMERIQUE.

Les premiers Européens qui posèrent le pied sur le sol américain furent sidérés et souvent terrifiés de voir les habitants de ce pays cracher de la fumée par la bouche et par le nez, car l'Europe du XVe siècle ignorait le tabac que l'Amérique fumait depuis des siècles. Las Casas raconte que des messagers envoyés à Cuba rencontrèrent des hommes "avec des bouts de bois à moitié brûlés dans les mains et certaines herbes dont ils prennent la fumée qui sont des herbes sèches roulées dans certaines feuilles... et ils allument un bout de cette feuille et par l'autre ils aspirent, absorbent et reçoivent cette fumée à l'intérieur de la poitrine et de cette manière, ils demeurent engourdis et comme saouls, et ils disent qu'ils ne ressentent plus aucune fatigue..." (1).

En 1574, Nicolas Monardes, dans son ouvrage De Simplicibus Medicamentis, donne à cette plante le nom de *Tabacco* ; celui-ci est considéré comme ayant des propriétés merveilleuses : il soigne les maladies et les blessures, prévient la faim et la soif et chasse la fatigue.

Le mot "tabac", d'origine américaine, sans doute caraïbe, a été adopté dans beaucoup de langues étrangères pour désigner la plante fumée de nos jours dans presque tout le monde. Cependant, il semble que les premiers colons espagnols désignaient par ce mot l'instrument employé pour fumer, plutôt que la plante elle-même.

En Amérique du nord, le tabac (*Nicotiana Rustica*) a joué un rôle important, tant social que politique. Si toutes les populations ne connaissaient pas la pipe, toutes fumaient le tabac qu'elles cultivaient ou obtenaient par commerce. Les Petuns, ou Peuple du Tabac, étaient de grands

(1) Historia General de las Indias, cap. 46, 1975-76).

cultivateurs de tabac, et Champlain remarque "*qu'ils sont en commerce constant (de tabac) avec les autres tribus...*" (Champlain, 1922-36. 6 : 248).

Chez les Hurons, les champs de tabac, peu nombreux, étaient toujours éloignés des champs de maïs, afin que la force masculine et sacrée de cette plante ne soit pas affaiblie par la présence féminine du maïs. Les femmes ne pouvaient s'approcher des champs de tabac, et seuls les hommes pouvaient les travailler ; sculpter les pipes et fumer étaient également des activités masculines. Dans la vie quotidienne, on fumait le tabac dans de petites pipes à foyer de pierre ; mais il jouait aussi un rôle rituel important. Dans toutes les situations solennelles, aucune décision ne pouvait être prise sans que le tabac n'ait circulé entre les participants.

Le rituel du calumet, observé dans toutes les populations de l'est des Etats-Unis, est un des rites les plus importants de la religion indienne. Le foyer de la pipe symbolise la terre et la fumée qui s'en élève la voix des hommes qui monte vers l'Etre Suprême. Les éclairs et l'Oiseau Tonnerre sont associés à ce rituel, dont la complexité et la portée n'ont été comprises que par très peu d'Européens. Le calumet lui-même servait de passeport entre nations indiennes alliées, et le Père Marquette raconte que sur simple présentation du calumet illinois, il était reçu en ami par les populations du bassin du Mississipi (relations inédites de la Nouvelle France, 1672-78, p.282).

Au Brésil comme au Mexique et dans toute l'Amérique, les Indiens ont employé et emploient toujours le tabac. Celui-ci est utilisé comme narcotique de façon quotidienne, mais il sert également à la vie religieuse. Les Aztèques offraient du tabac à leurs dieux et à leurs morts, et de nos jours, le shaman brésilien souffle de la fumée de tabac sur l'homme qu'il soigne. Mais, si le rôle social et religieux de cette plante reste partout à peu près le même, il semble qu'il n'y ait que dans l'est des Etats-Unis que, à travers le rituel du calumet, le tabac ait joué un rôle politique aussi important.

I) LE TABAC EN AMERIQUE.

1) Découverte de l'Amérique : découverte du tabac.

Lorsqu'en 1492, Christophe Colomb débarqua sur l'île de San Salvador (Antilles), il découvrit les Indes, certes ! Mais aussi des hommes suçant et inhalant de la fumée à l'aide de curieux tisons, qu'ils appelaient "tabacos".

Vingt-sept ans plus tard, en 1519, Fernand Cortès faisant son marché à Tenochtitland (plus tard Mexico), trouva parmi les "tomatl" et le "chocolatl" "*des roseaux qui sentaient l'ambre, emplis de tabac*" (B. Diaz in C. et G. Libermann, 1975 : 3).

a) Antilles :

Les premiers observateurs n'ont rapporté que peu de détails sur l'utilisation rituelle et sociale du tabac dans les communautés indigènes des Antilles. On sait cependant que vers 700 après Jésus-Christ, les Taïnos (du groupe Arawak), "*cultivaient le manioc, le maïs et le tabac. Comme en Amérique du sud, ils prisait un mélange de chaux, de tabac et de graines pulvérisées d'acacia et de mimosa, aspiré par les narines à l'aide d'un instrument en forme de Y...*" (1) (C. et G. Libermann, 1975 : 5).

b) Amérique du sud :

"Le tabac fut connu et utilisé comme stimulant dans presque toute l'Amérique du sud. On le fumait avec une pipe (2) ou sous forme de cigare, on le prisait, on le mastiquait ou bien on l'employait à des fins médicales" (Porter, in C. et G. Libermann, op., p.27).

(1) Porter signale que cette coutume de priser s'est étendue aux Guyanes, Colombie, Venezuela, et dans la région amazonienne.

(2) Au Paraguay, en Uruguay, au nord du Chili et de l'Argentine, et à l'est et au sud du Brésil.

"Au Venezuela, le tabac sous forme de cigares était employé par les devins, qui voyaient la réponse du "démon" (terme des chroniqueurs espagnols) dans la façon dont les feuilles se tordaient en brûlant" (id. : 28).

"En Colombie, les Indiens Arhaucos de la Sierra de Santa Marta portaient toujours sur eux une petitealebasse emplies d'une décoction de feuilles de tabac bouillies. Quand deux Arhaucos se rencontraient, ils faisaient un troc de calebasses en guise d'échange de politesses : chacun mettait le doigt dans la calebasse de l'autre (*sic*) et se touchait les lèvres avec la décoction, ou pour le moins esquissait le geste" (Mason, id. : 27).

Dans la région andine, les Incas chiquaient de la coca : "mal des altitudes ou vertige psychédélique, dans la vallée des Andes, la coca avait supplanté le tabac et les Péruviens du royaume inca ne le fumaient guère" (id. : 26).

c) Mésoamérique :

Dans cette région centrale du continent américain, fumer, chiquer, de même que l'usage de pipes et de cigarettes, était connu bien avant notre ère. C'est ce qu'attestent certaines pipes en argile, attribuées aux Olmèques (deux siècles au moins avant J.C.). Les civilisations classiques qui précédèrent les Aztèques accordaient une large part au tabac, élément important des pratiques sociales et rituelles.

Un grand nombre de traits culturels d'Amérique du nord - dont le tabac ne saurait faire exception - viendront de Mésoamérique, et plus précisément du Mexique.

Les Mayas occupaient un large territoire, comprenant le Mexique, le Salvador, une partie du Honduras, et surtout le Guatemala. Au Mexique, des vestiges archéologiques tels que la pyramide de Palenque, ont mis à jour au "Templo de la Cruz" un bas-relief du VI^e ou VII^e siècle, représentant un "extravagant personnage" fumant à l'aide d'un long roseau. Ce personnage (peut-être Dieu ?) atteste de l'importance du fumer pour les Mayas.

"Diego de Landa rapporte qu'au Yucatan (Mexique), on liait l'autorisation de fumer la pipe aux rites de passage qui correspondent à notre première communion. L'adolescent assistait à une cérémonie, mi-magique, mi-religieuse, à l'issue de laquelle les prêtres de Chac (nom maya du Dieu de la pluie) le menaçaient neuf fois (nombre magique) avec un bouquet de fleurs et une pipe. Puis ils lui donnaient les fleurs à sentir et la pipe à fumer. C'est seulement après avoir tiré sur la pipe que l'enfant avait le droit de se considérer comme un adulte" (Joyce, id. : 8).

Dès lors, on comprend que si de nos jours, le tabac cultivé et la cigarette sont consommés pour le plaisir, les Lacandons (descendants des anciens Mayas) l'associent toujours au sacré.

"Les Mayas du Yucatan considèrent encore aujourd'hui les "Balam", dieux des quatre vents et des quatre directions, comme des grands fumeurs devant l'Eternel. Les étoiles filantes sont les cendres incandescentes de leurs énormes cigares. Le tonnerre est le bruit des deux grands rochers qu'ils cognent l'un contre l'autre en guise de briquet et les éclairs sont les étincelles qui en jaillissent (Seler). Quant aux nuages, c'est la fumée des cigares du Dieu de la pluie" (id. : 8).

Les Zapotèques de la civilisation de Monte Alban - qui chiquaient des feuilles de tabac triturées avec de la chaux (Poso y troncoso) - paraissaient avoir accordé moins d'importance au tabac qu'à la civilisation des Totonagues de El Tajin.

Ceux-ci "considéraient le tabac comme "le corps même de la déesse-serpent Ciuacoatl", serpent de fumée montant en spirale vers le ciel" (Mendieta, id. : 10).

"Actuellement, le tabac et les cigarettes sont toujours de première importance dans les cures chamaniques et les rituels religieux des Totonagues" (Ichon, C. et G. Libermann : 10).

Avant l'arrivée des Aztèques, la civilisation de Teotihuacan (400-700 après J.C.), ainsi que le règne Toltèque (jusqu'à la fin du XIe siècle), resteront marqués par un symbolisme et des usages tabagiques essentiellement religieux.

Pour les Aztèques, comme pour certaines tribus nord-américaines (Sioux, Cheyennes, Crows...), le tabac était fondamental et hautement apprécié. On retrouve chez eux le *yetecomatl* (vase empli de tabac des prêtres de Teotihuacan), "un des principaux insignes de l'autorité remis solennellement au nouveau cacique ou gouverneur de province, le jour de son intronisation" (id. : 15).

Enfin, l'*acayatl*, ou "cana de humo" (roseau à fumée), était si honorable que l'autorisation ou la privation de son usage étaient considérés tantôt comme un privilège, tantôt comme un châtiment impitoyable (Duran, C. et G. Libermann : 15).

De nos jours, *curanderos* et *medicines-men* des divers groupes amérindiens, continuent d'utiliser le tabac pour soulager leurs congénères de troubles physiques et spirituels. Lors des rencontres pan-indiennes, le tabac sert à réaffirmer les alliances entre individus et entre les hommes et les Dieux. Après quoi, on fumera une Peter Stuyvesant mentholée... (1).

(1) Pour plus de détails sur les pipes et les usages médicaux du tabac dans des régions et pour les groupes cités, le lecteur se référera à l'article "Les Civilisations du tabac : signification rituelle et sociale chez les Indiens d'Amérique", de C. et G. Libermann, dont nous avons tiré l'essentiel de notre information.

II) TABAC ET PIPES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.

"Grand Esprit, viens fumer
avec moi comme un ami ! Feu et terre, fumez
avec moi et aidez-moi à vaincre mes ennemis !"

Prière des Indiens Osage.

Les pipes tubulaires du début de notre ère, trouvées en Ohio, démontrent que la coutume de fumer était très ancienne chez l'*Homo Americanus*, et ce trait culturel n'a cessé depuis, de se développer et de se sophistiquer.

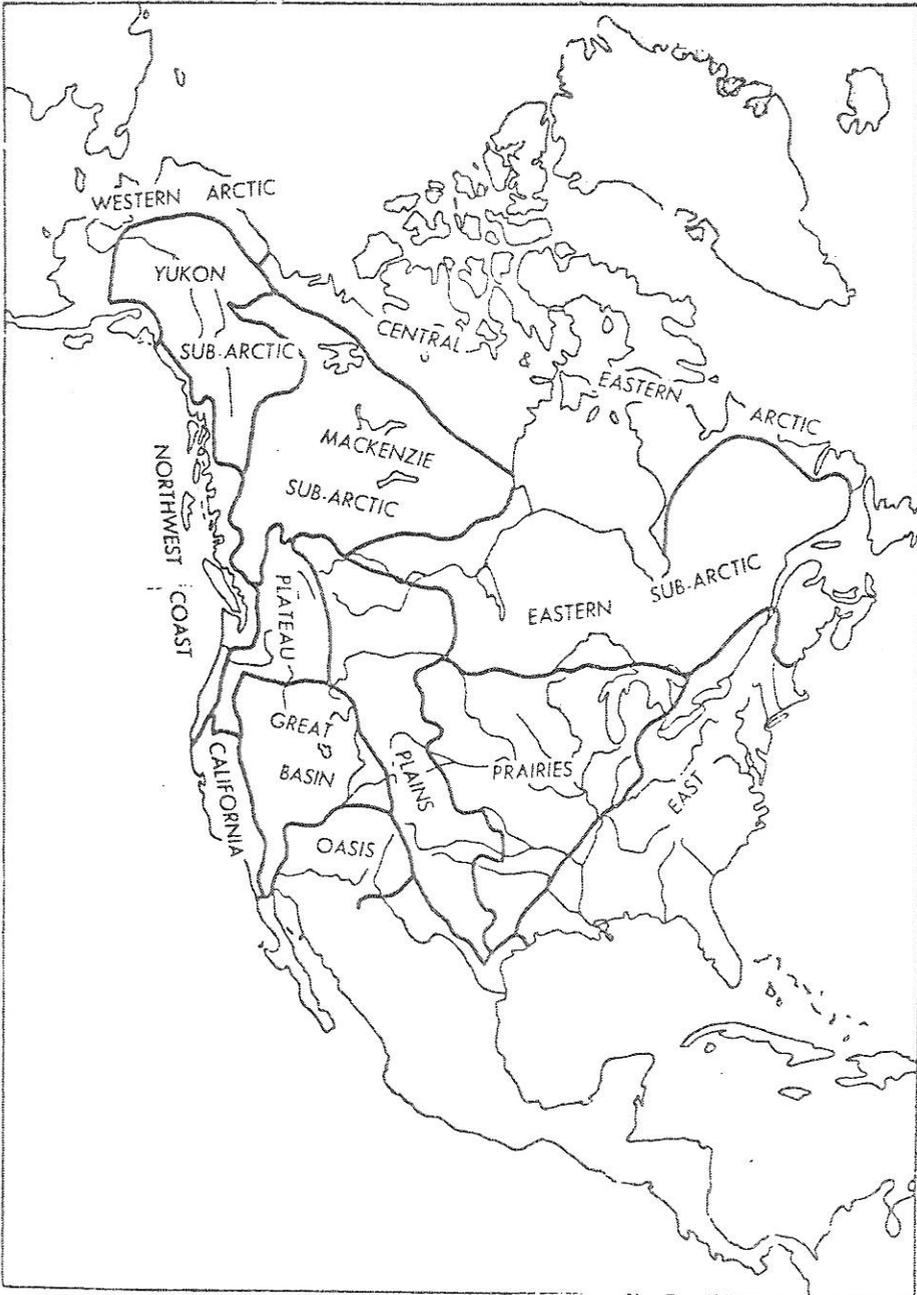
Lequel d'entre nous réalise qu'en pétunant devant sa T.V. ou en dégustant des pommes de terre, du maïs, des courges, des potirons, des fèves, etc... il se comporte en "Peau Rouge" ?

Depuis longtemps déjà, l'usage du tabac et de la pipe a été adopté et adapté à nos us et coutumes, perdant au cours de cette mutation son caractère mystique originel au profit d'une pratique hédonistique individuelle.

A l'exception, semble-t-il, du nord, le tabac était connu partout ailleurs dans le territoire nord-américain. L'usage de la pipe, bien moins répandu, s'accrut rapidement dès le XVIIe siècle, à la faveur du contact avec les Européens. A. Dunhill fait remonter les pipes du nord-ouest à 1778 ; auparavant, les indigènes de cette région chiquaient la *Nicotiana Quadri-valvis*.

Aires culturelles

(d'après DRIVER et MASSEY)



Le cas des Eskimos (ou Inuits), illustre bien le rôle d'intermédiaires, directs ou indirects, que jouèrent les colons dans la pratique tabagique. Se basant sur l'étude comparative formelle de certaines pipes, A. Dunhill suggère que cette pratique fit le tour du monde, avant de revenir sur le continent américain. Ainsi, les Inuits auraient appris à fumer des Chukches (de l'Arctique nord-est), qui le tenaient des Toungouses (chasseurs du bassin de l'Amour), qui l'avaient emprunté aux Mongols et aux Chinois, qui eux-mêmes le devaient aux Européens, qui, comme l'on sait, l'avaient emprunté aux Indiens (A. Dunhill, 1977 : 74, 75, 76).

A leur tour, les Inuits transmirent le "virus" à d'autres tribus du Yukon, troublées par ces "fantômes" qui respiraient de la fumée (1). L'effet de surprise se dissipant, les Inuits développèrent leur propre style plastique, sculptant l'os et l'ivoire (extrait des défenses de morse). Avec les Athapasques des régions sub-arctiques, ils imitèrent leurs cousins Haida et fabriquèrent des pipes pour les étrangers. Ainsi trouve-t-on chez eux toutes sortes de copies de pipes européennes en argile (côte nord-ouest), ou représentant des navires.

Dans le centre des Etats-Unis actuels, l'accroissement de la mobilité et des échanges dû à la réintroduction du cheval par les Espagnols, fut à l'origine de la grande diffusion de la pipe typiquement "indienne", que l'on nomme calumet, ainsi que du rituel complexe qui lui est associé.

Intéressés par les articles des Indiens - les fourrures en particulier - les "traders" (échangistes) européens lancèrent sur le marché la fameuse pipe "tomahawk",

(1) Simon Frazer rapporte que, lorsqu'en 1806, en Colombie britannique, il rencontre des Indiens Carrier, "ils pensaient que ces étrangers devaient être des fantômes puisque de leur bouche sortait la fumée de leur crémation" (J.C.H. King, 1977 : 32).

"si pratique pour scalper et tailler les oreilles en pointe" (1).

De façon générale, on peut affirmer que tabac et pipes ont été d'emblée au coeur des relations Blancs/Indiens : *"Quand les Britanniques colonisèrent en premier la Virginie au XVIIe siècle, cultiver le tabac pour le marché européen fut rapidement de première importance. Plus tard, aux XVIIIe et XIXe siècles, le tabac devint un article d'échange et de monnaie, tandis que les Européens exploraient plus loin, à l'intérieur du continent. L'acquisition du tabac par les Européens et l'idée de fumer la pipe symbolise d'une certaine manière la colonisation de l'Amérique"* J.C.H. King, 1977 : 8).

Communément, la culture du tabac est associée à l'agriculture et à la sédentarisation. C'est au Mexique que l'agriculture serait apparue, se développant loin vers le nord. Venant d'Amérique centrale, maïs, citrouille, melon, tournesol et tabac transitèrent par le corridor de Gilmore (Texas), avant de gagner les vallées de l'Ohio et de l'Illinois (C. et G. Libermann, 1975 : 41). Là se développèrent les civilisations paléo-indiennes d'Adena et d'Hopewell (2), dans lesquelles l'art autochtone d'Amérique du nord parvint à son apogée.

Les archéologues ont trouvé dans les tumulus et tertres funéraires toutes sortes d'objets, dont un grand nombre de pipes : pipes tubulaires (Adena), pipes à plate-forme en pierre et argile, représentant des figures humaines et animales (Hopewell). Ces effigies très réalistes, souvent sculptées dans de la stéatite, montraient des animaux : loups, faucons, grenouilles, chats sauvages, chouettes, etc..., peut-être les esprits tutélaires d'une tribu, d'un clan, d'un individu ?

(1) Masochisme européen ! On attribue en fait la pratique du scalp aux Européens qui, à une certaine époque, produisaient des couvertures en cheveux d'Indiens, si "chères" à ces dames de la bourgeoisie britannique...

(2) Adena : 800 avant J.C. à 200 après J.C.
Hopewell : 300 avant J.C. à 500 de notre ère.

Certaines pipes de cette époque étaient de grandes dimensions et très lourdes ; on devait les utiliser sur place, et en de rares occasions (?).

Entre 800 et 1300 après J.C., les constructeurs de tertres "effigies mounds" nous laissèrent des pipes coudées en terre cuite décorée.

La "Tradition du Mississipi", qui se développa dans le sud-est au deuxième millénaire de notre ère - largement influencée par le Mexique - produisit de grandes pipes en pierre, de type hopewellien, biconiques ou en forme de vases.

King signale qu'une des caractéristiques des pipes proto-historiques était l'addition d'un anneau en relief au niveau du fourneau (J.C.H. King, 1977 : 14).



A partir du XVIe siècle, l'usage du tabac (1) et de la pipe s'intensifia sous l'effet des échanges ou des conquêtes. Deux types de pipes reflétèrent bien la situation de l'époque, oscillant entre la guerre et la paix : la pipe calumet et la pipe *tomahawk*.

Ce sont les tribus des "Woodlands" de l'est qui avaient pour coutume d'enterrer le *tomahawk* (hachette) en période de guerre avec d'autres tribus. Les pipes étaient réservées aux traités. L'idée de combiner les deux instruments apparut au XVIIIe siècle, et l'Angleterre se mit à en fabriquer pour les offrir aux chefs indiens lors d'entrevues diplomatiques.

(1) Et surtout sa culture. Voir R.H. Lowie, 1963 : 27, 28, 29.

Vers la moitié du XIXe siècle, on pouvait trouver des pipes *tomahawks* décorées d'or et d'argent. D'armes de jet, elles devinrent des pipes (la lame étant moins aiguisée) symbolisant l'autorité. "Ceci devait être dû en partie à la possibilité croissante de se procurer des armes à feu, mais aussi parce que les colons se déplaçant vers l'ouest entrèrent en contact avec les tribus des Plaines, qui préféraient conserver leurs cannes de pierre biconiques en tant qu'armes de lutte" (J.C.H. King, 1977 : 26).

Les Français comme les Indiens en fabriquèrent à leur tour (les Sioux utilisant la catlinite rouge), toujours sur le modèle des pipes de pierre du nord-est (pour le fourneau) et des haches européennes.

Depuis, les Indiens, mais surtout les vendeurs américains de "souvenirs indiens", ne cessent d'en vendre aux touristes étrangers...

Si l'origine du mot "tabac" est liée au terme *tabaco* des Indiens Arawaks, deux lieux de naissance lui sont attribués : l'Etat mexicain de Tabasco, ou l'île de Tagabo (petite Antille au large de Trinidad et du Venezuela).

En botanique, on classe le tabac dans la famille des *solanaceae* du genre *Nicotiana*. Au terme d'un long parcours depuis les Andes, la *Nicotiana Tabacum* atteignit les Etats-Unis actuels, lors de la colonisation de la côte est, supplantant la *Nicotiana Rustica*. Lorsque les Européens investirent le continent nord-américain, il y avait une cinquantaine de variétés de *Nicotiana*, "dont une dizaine d'espèces seulement semblent être aborigènes et avoir été fumées" (J.C.H. King, 1977 : 8). Parmi celles-ci, quelques-unes étaient cultivées.

Dans l'ouest et la vallée du Missouri, on cultivait la *Nicotiana Quadrivalvis* du groupe *Bigelovii* (*N. Bigelovii*, *N. Quadrivalvis* et *N. Multivalvis*). Ailleurs, c'était la *N. Rustica* ou la *N. Attenuata* (cf. tableau).

Trait typique, certaines tribus préféraient mélanger le tabac à d'autres substances, pour des raisons de goût ou de rareté, comme chez les Tehuelches ou Patagons d'Argentine. D'où l'explication du terme *kinikinik* ("mélange", en langue algique ou algonquine), pour désigner une variété de tabac.

Comme principaux additifs, on trouvait (et on trouve encore) :

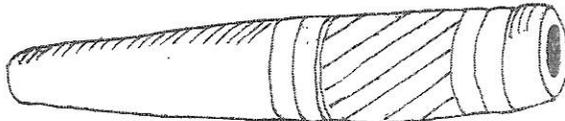
- les feuilles et l'écorce du saule séché (*Cornus Sericea*) ;
- le *red-osier dogwood* (*Cornus Stonifera*), le plus connu ;
- la sciure de bois (?), en Alaska.

Il est possible que le tabac, avant d'être fumé, ait d'abord été utilisé comme herbe médicinale et aromatique, associée à des cures shamaniques ou à des sacrifices humains (comme chez les Aztèques) ou animaux. Louis Seig propose la séquence chronologique suivante : "*en premier lieu utilisé comme boisson, ensuite chiqué, puis prisé, et peut-être en dernier fumé*" (Louis Seig, 1971 : N).

Pour les pipes plus que pour le tabac, nous nous trouvons face à une typologie hétérogène, compte-tenu de la multitude des minéraux et matériaux organiques entrant dans leur confection : pierre, argile, stéatite rouge (ou catlinite), marbre, etc...

D'autres disparités se retrouvent au niveau plastique, aussi la classification que nous proposons ne tiendra-t-elle compte que de quelques types majeurs :

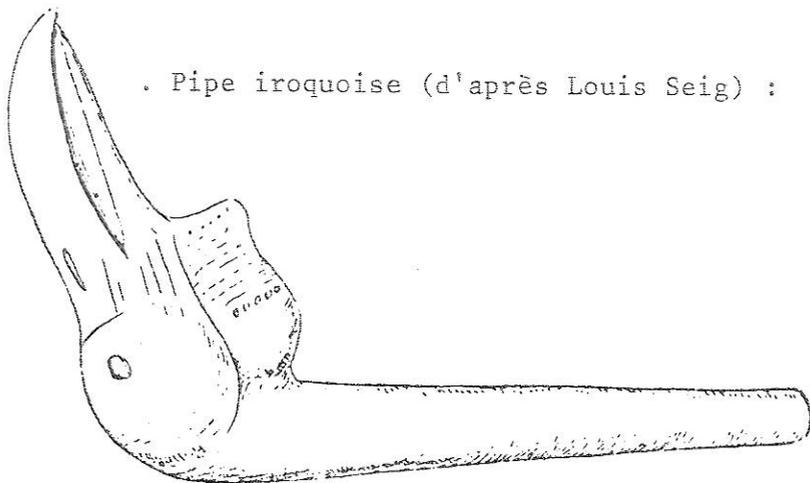
. Pipe tubulaire : le type le plus ancien, utilisé jusqu'à la fin du XIXe siècle :



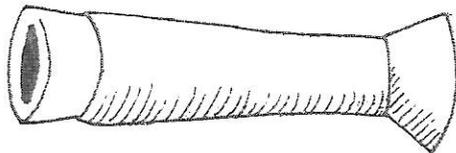
. Pipe coudée (*elbow*), type le plus courant :



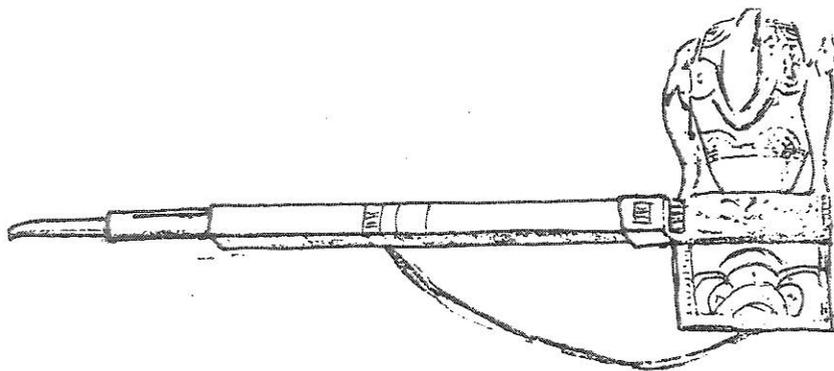
. Pipe iroquoise (d'après Louis Seig) :



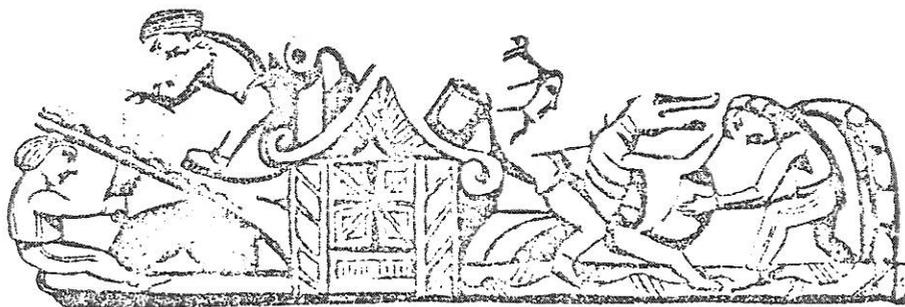
. Pipe *pueblo* (littéralement "village" en espagnol, les groupes les plus connus sont les Hopi et les Zuñi) :



. Pipe micmac (doit son nom et son style à la tribu des Micmac) (J.C.H. King, 1977 : 49) :

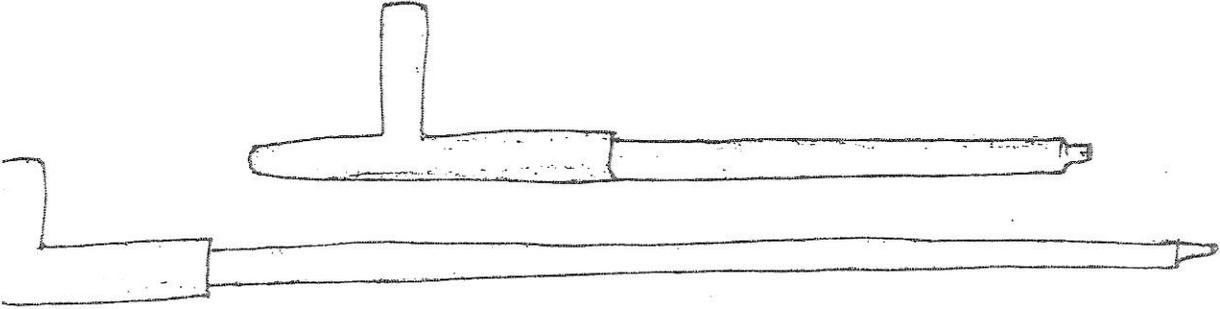


. Pipe de la côte nord-ouest (dont les groupes les plus connus sont les Haida et les Tlinglit) (J.C.H. King, idem : 58) :



Sujets euro-américains : marins ou *traders* réparant un bateau ou construisant une maison.

. Pipe calumet (tribus Sioux, Cheyenne, Pawnee, Crow...) :



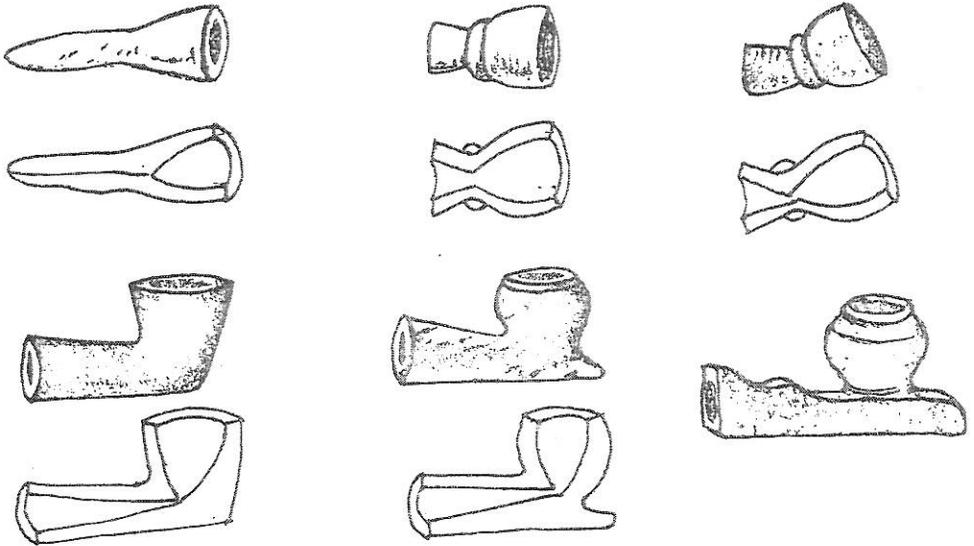
. Pipe *pottery*, en poterie type "monitor" :



Ne figurent pas ici les pipes moins répandues et celles dont l'appellation illustre la forme du fourneau : pipe ovoïde, pipe trapézoïdale, pipe en forme de vase, de lentille, de quille ou de disque, pipe monitor à base plate...

Certes, comme le montre la pipe de type haïda, que nous reproduisons ici, la facture des pipes évoque parfois des "*rencontres du troisième type*", ayant une large influence sur l'évolution des styles ; cependant, comment expliquer l'extrême degré de sophistication atteint par le tube d'origine ? Le peintre et monographe

G. Catlin fait figure de précurseur en tentant de répondre à cette question. Voici comment on peut concevoir cette évolution, à partir d'une de ses planches :



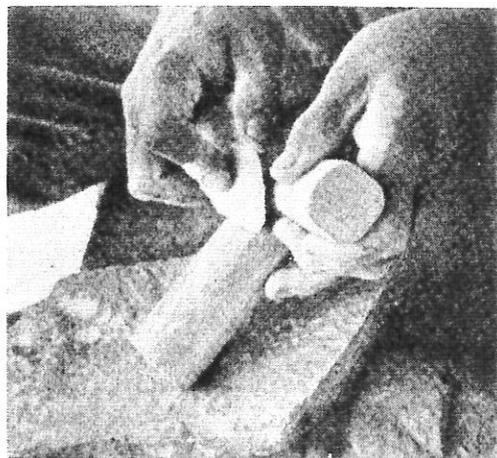
Afin de protéger les pipes - pour des raisons matérielles ou spirituelles (1) - on les gardait enveloppées dans des peaux ou des étoffes, ou encore dans de petits sacs, *pipe bags*, prévus à cet effet. Richement décorés de piquants de porc-épic ou de perles de verre, ces sacs sont encore de nos jours des chefs-d'oeuvre de l'art du tissage et de la broderie. Un style géométrique très élaboré, permet aux tribus de se différencier (voir F. Boas, 1955 : 178, 179). Parfois, les blagues à tabac sont également décorées selon les mêmes *patterns* (modèles). A côté de ces deux éléments indispensables, on trouve de petites planches de bois ou des morceaux de pierre, qui servent de hachoirs pour mélanger le tabac.

Enfin, l'équipement pour allumer la pipe : "A l'époque préhistorique, la pipe était généralement allumée à l'aide d'un charbon brûlant, précieusement enfoui dans

(1) Un regard profane pouvait (peut) détruire les pouvoirs de la pipe.



A l'aide d'un foret, constitué d'un éclat de pierre attaché à une foëche, il perce le foyer.



Commence à lui donner forme en la frottant sur une pierre dure et la pance avec du silex.



Le sculpteur primitif se sert de ses mains pour proportionner le fourneau. Il taille la pierre avec un éclat de silex.



UNGLOGHE-LUTA RED SHIRT
(Oglala - Dakota, 1880)

Le Don de la Pipe - D. BRET,
Two Eagles - 1981



un container de corne rempli de sciure de bois. Plus tard, le silex et le fer devinrent les modes d'allumage standards du fumeur indien" (R.A. Murray, 1975 : 13).

L'art de sculpter une pipe est toujours vivant dans les réserves indiennes actuelles, et chaque année, les nouveaux danseurs du Soleil ont coutume de sculpter leurs pipes durant la "*période de préparation*" à la cérémonie. La pierre du fourneau est généralement de la catlinite, très facile à sculpter (ne serait-ce qu'avec un couteau), en provenance de la "*carrière de Pipestone*", dans le Minnesota (près de Sioux Falls, Dakota du Sud).

PIPE

	EST	PRAIRIES	PLAINES	PLATEAU	OASIS	CALIFORNIE	COTE NORD OUEST	GRAND BASSIN	EST SUB-ARCTIQUE
Tube	+	+	+	+	+	+	+	+	+
Coudée	+	+	+	+	+			+	+
Iroquoise	+	+							+
Pueblo			+		+		+		
Micmac	+	+	+	+	+			+	+
Côte Nord-Ouest				+			+		
Calumet	+	+	+						+
Poterie		+	+		+		+		+
Trapezoidale		+	+						+
Nicotiana Rustica	•	•	•		•			•	•
Nicotiana Attenuata			•	•	•			•	
Nicotiana Trigonophylla					•				
Nicotiana Bigelovii -N. Quadrialvis -N. Multivalvis		•	•	•	•	•		•	
Nicotiana Indifférenciée							•		

TABAC

MYTHE DU "DON DE LA PIPE" CHEZ LES SIOUX LAKOTA

(Synopsis du Mythe de Héhaka Sapa)

Il y a longtemps déjà, deux chasseurs virent apparaître une très belle jeune fille, vêtue de blanches peaux de daim, et portant sur le dos un sac frangé.

L'un d'eux, pris de pensées lascives, fut enveloppé dans un nuage qui, en s'évaporant, ne laissa qu'un squelette que dévoraient des serpents.

S'adressant à son partenaire, le jeune émissaire de Wakan Tanka (1) lui demanda d'annoncer sa visite au chef pour que lui et son peuple se réunissent dans une tente spacieuse pour l'attendre.

Le chef Hehloghecha Najin (Corne-creuse-debout) obéit, et accueillit son hôte céleste. Elle entra dans la loge, en fit le tour dans le sens de la marche du soleil, puis s'arrêtant devant le chef, tendit les deux mains en soutenant le sac et lui dit : *"Regarde ceci et aime-le toujours ! C'est une chose très sacrée - Lilla Wakan - et vous devez toujours la considérer comme telle. Jamais un homme impur ne devra être autorisé à la voir, car dans ce paquet se trouve une pipe sacrée. Avec elle, dans les hivers à venir, vous enverrez votre voix à Wakan Tanka, votre Grand-Père et Père"* (2).

(1) C'est ainsi que les Sioux nomment le Dieu Créateur ; les traductions les plus courantes sont Grand Esprit, Grand Mystère, Grand Sacré...

(2) Grand-Père désigne le principe créateur, Père ses manifestations visibles (de même pour Grand-Mère et Mère).

Elle retira du sac une petite pierre ronde, qu'elle déposa sur le sol, et un calumet qu'elle dirigea vers le ciel en disant : "Avec cette pipe de mystère, vous marcherez sur la Terre ; car la Terre est votre Grand-Mère et Mère, et elle est sacrée. Chaque pas qui est fait sur elle devrait être une prière. Le fourneau de cette Pipe est de pierre rouge ; il est la Terre. Ce jeune bison, qui est gravé dans la pierre et qui regarde vers le centre, représente les quadrupèdes qui vivent sur votre Mère. Le tuyau de la pipe est en bois, et ceci représente tout ce qui croît sur la Terre. Et ces douze plumes qui pendent là où le tuyau pénètre dans le fourneau, sont de Wambali Galeshka, l'Aigle Tacheté, et elles représentent l'Aigle et tous les êtres ailés de l'air. Tous ces peuples, et toutes les choses de l'Univers, sont rattachés à toi qui fumes la pipe ; tous envoient leurs voix à Wakan Tanka, le Grand-Esprit. Quand vous priez avec cette pipe, vous priez pour toutes les choses et avec elles... Avec cette pipe, vous serez reliés à tous vos parents : votre Grand-Père et Père, votre Grand-Mère et Mère... Désormais, la Pipe de mystère sera sur cette Terre rouge, et les hommes prendront la Pipe et enverront leur voix au Grand Esprit... Corne-Creuse-Debout, sois bon à l'égard de ces dons et à l'égard de ton peuple, car ils sont sacrés. Avec cette pipe, les hommes croîtront, et tout bien viendra à eux. D'en-haut, le Grand Esprit vous a donné cette Pipe, afin que par elle, vous puissiez avoir la connaissance. Soyez toujours reconnaissants pour ce grand don !".

Avant de partir, elle ajouta : "Regarde cette Pipe ! Rappelle-toi toujours combien elle est vulnérable, et traite-là en conséquence, car elle te mènera au but...".

Faisant le tour de la loge - dans le même sens qu'en y pénétrant - elle le quitta, se changeant en un "jeune bison blanc" (1).

(1) Depuis, on l'a appelée la "Vierge-Bisonne-Blanche", la "Femme-Bisonne-Blanche", la "Jeune-Fille-à-la-pipe". Dans la mythologie sioux (lakota), elle est aussi Wohpe, fille du Soleil et de la Lune, et soeur du Vent.

Depuis cet avènement, la pipe n'a cessé d'être l'élément majeur de la pensée mystique des Sioux, et aucun rite n'exclut son usage. Son utilisation est liée à une gestuelle ritualisée : réplique du mythe d'origine dans lequel est énoncé le *modus operandi*.

"Le calumet, qui représente une synthèse doctrinale à la fois concise et complexe, est aussi un instrument rituel sur lequel s'appuie toute la vie spirituelle et sociale ; décrire le symbolisme de la Pipe sacrée et de son rite, revient donc, en un certain sens, à exposer toute la sagesse des Indiens" (F. Schucn, in Héhaka Sapa, 1975 : 9).

- Rite de la pipe :

Pour fumer la Pipe sacrée (*cannunpa wakan* : de *can* (bois), de *nunpa* (deux) et *wakan* (sacré)) (1), la disposition classique est le cercle. Le détenteur de la pipe la tient des deux mains, tandis qu'à sa droite, son "aide" (*helper*), après avoir fait brûler de la *sweet grass* (*hierochlae odorata*) et de la sauge, pour la purifier et éloigner les mauvais esprits, la lui allume. Le fumeur, ayant tiré quatre bouffées, présente l'embout aux quatre points cardinaux, dans un mouvement rotatif, puis l'élève vers le zénith (*Wakan Tanka*), l'abaisse vers le nadir (Terre Mère), tire à nouveau quatre bouffées, et la fait passer à son voisin. Celui-ci, à son tour, la présente aux quatre directions, tire quatre bouffées et la tend à celui qui se tient à sa gauche, qui va répéter une fois encore ces mêmes gestes. C'est ainsi que la pipe est fumée par tous les membres de l'assistance, avant de revenir à son propriétaire initial, qui doit continuer à la fumer jusqu'à consommation totale du tabac qu'elle contenait. On remarque dans ce rituel sioux du calumet trois moments distincts, correspondant

(1) Dans le passé, la partie essentielle du calumet était le tuyau qui, lors de sa confection, était coupé par le milieu afin d'extraire la sève du bois. Voilà peut-être l'explication de l'appellation lakota du calumet.

chacun à un rite spécifique, qui sont : bourrer la pipe, l'allumer et la fumer. C'est ainsi que Joseph Epes Brown les interprète :

"La "purification" avec la fumée de l'herbe rituelle ; "l'expansion" par laquelle l'Univers entier est transféré dans le Calumet (1) et enfin "l'identité" ou le sacrifice du tout dans le feu, qui représente Wakan Tanka "dans le monde". Ces trois phases sont communes, sous une forme ou une autre, à toutes les méthodes traditionnelles et orthodoxes de réalisation spirituelle" (Héhaka Sapa, id. : 59).

En d'autres occasions, lorsque l'on prie avec la Pipe Sacrée, on procède de deux manières :

- on l'élève au-dessus de la tête avec les deux mains (*ihupa wogluzé*) ;

- on pointe le fourneau en direction du pouvoir invoqué (*oyahpeya*).

- Pipes modernes :

Les pipes actuelles des Sioux sont censées être des copies de la pipe originale apportée par "Femme Bisonne Blanche" - qui se trouve à Greengrass, réserve de Cheyenne River, Dakota du Sud - et sont en général en forme de T ou de L (2). Le fourneau est taillé dans de la catlinite que les Sioux vont toujours chercher à la carrière de Pipestone (Minnesota).

Chez les Sioux, comme dans d'autres tribus (voir R.H. Lowie), on fume aussi dans de petites pipes, mais il s'agit alors de fumer pour le plaisir.

Les décorations varient selon les usages et les individus ; autrefois, c'était les hommes qui sculptaient tuyaux et fourneaux, alors que les femmes décoraient unique-

(1) A ce moment précis, le Calumet est l'Univers.

(2) Elles peuvent également être ornées d'un bison, comme celle de Greengrass.

ment le tuyau, le plus souvent en tressant des piquants de porc-épic. Les couleurs symboliques étaient le bleu pour la Paix, le noir pour la Guerre.

Une Pipe Sacrée doit être manipulée par des individus de grande intégrité, et en aucun cas des femmes menstruées ne doivent la toucher.

Lorsque la pipe n'est pas utilisée, on la range dans un sac à pipe (*cantojuha* de *cante* (coeur) et de *ojuha* (sac)), en prenant bien soin de séparer le tuyau du fourneau. Ainsi, elle se trouve désacralisée. Lorsqu'elle est scellée, personne ne doit se trouver en face du fourneau ou couper sa trajectoire symbolique, car alors, elle est "comme un fusil chargé" (W.K. Powers, 1977 : 86).

De nos jours comme jadis, on prête serment sur la pipe : dans les prisons et palais de justice des Etats-Unis, les Indiens sont autorisés à utiliser leur calumet (1). Dans les églises des réserves, les prêtres prient en langue lakota, et se servent du calumet, alors que les Sioux peyotistes de la Native American Church utilisent parfois la Bible.

"La plupart des gens appellent notre Calumet "Pipe de paix", mais de nos jours, il n'y a plus de paix sur la terre, fût-ce même entre proches voisins, et j'ai appris qu'il en est ainsi depuis longtemps. On parle beaucoup sur la paix, mais ce ne sont là que des discours. Il est possible, et c'est ma prière, que par notre Pipe Sacrée... la paix vienne à ceux qui sont capables de comprendre ; cette compréhension doit venir du coeur, et non pas uniquement de la tête" (Héhaka Sapa).

(1) Voir dans la bibliographie "The Great Sioux Nation".

B I B L I O G R A P H I E

- BOAS (Franz).- Primitive Art. New-York, 1955.
- BUECHEL (Eugène).- Lakota English Dictionary. Pine Ridge, S.D. : Red Cloud Indian School, 1970.
- CATLIN (George).- Letters and Notes on the Manners, Customs, and Conditions of North American Indians. New-York : Dover Publications Inc., 1973, vol.I & II.
- DRIVER (Harold E.).- Indians of North America. The University of Chicago Press, 1969.
- DUNHILL (Alfred).- The Pipe Book. Londres : Arthur Barker Limited, 1969.
- HASSRICK (Royal B.).- The Sioux, Life and Customs of a Warrior Society. Norman, Oklahoma : University of Oklahoma Press, 1964.
- HEJAKA SAPA.- Les rites secrets des Indiens Sioux. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1975.
- KING (J.C.H.).- Smoking Pipes of the North American Indian. Londres : British Museum Publications Limited, 1977.
- LIBERMANN (Gisèle et Conrad).- "Les civilisations du Tabac : signification rituelle et sociale chez les Indiens d'Amérique". Revue Flammes et Fumées, n°73, 1975.
- LOWIE (Robert H.).- Indians of the Plains. Garden City, New-York : The Natural History Press, 1963 (Collection American Museum Science Books).

- MAILS (Thomas E.).- Sundancing at Rosebud and Pine Ridge. Sioux Falls, South Dakota : The Center for Western Studies, 1978.
- MAILS (Thomas E.).- Fools Crow. New-York : Doubleday and Company Inc., 1980.
- MURRAY (Robert A.).- Pipes on the Plains. Pipestone Indian Shrine Association, 1975.
- MURRAY (Robert A.).- Pipestone, a History. Pipestone Indian Shrine Association, 1965.
- NEIHARDT (John).- Elan Noir. Paris : Stock, 1977.
- ORTIZ (Roxanne Dunbar).- The Great Sioux Nation. Moon Books/American Treaty Council Information Center, 1980.
- POWERS (William K.).- Oglala Religion. Lincoln et Londres : The University of Nebraska Press, 1977.
- SEIG (Louis).- Tobacco, Peace Pipe and Indians. Palmer Lake, Colorado, 1971.
- TAHCA USHTE et ERDOES (Richard).- De mémoire indienne. Paris : Plon, 1977 (Collection "Terre Humaine").
- VAZEILLES (Danièle).- Le Cercle et le Calumet. Toulouse : Privat, 1977.
- WALKER (James R.).- Lakota Belief and Ritual. Lincoln et Londres : University of Nebraska Press, 1980.

Catalogues :

- Pipestone : A Guide Through the Pipestone National Monument, par Clifford SOUBIER.- Pipestone, Minnesota, 1971.
- Indian Art in Pipestone : George CATLIN'S, Portfolio in the British Muséum, par John C. Ewers.- Smithsonian Institution Press, City of Washington, 1979.

B) LE TABAC EN EUROPE.

Après avoir été un phénomène portuaire et ibérique, la pipe de modèle américain se répandit dans les autres ports européens. Elle est en terre, selon une mode lancée en 1586 par Raleigh, favori de la reine Elisabeth, dont on connaît la fin malheureuse, décapité la pipe à la bouche.

Ces premières pipes européennes avaient un fourneau assez petit, en raison de la cherté du tabac, avec un talon plat pour les poser verticalement sur la table. Du Shropshire, leur fabrication se transmet aux Pays-Bas quand les exilés anglais, à la suite de Baernelts, s'installèrent en 1617 dans la ville de Gouda, déjà spécialisée dans la poterie.

En France, après la guerre de Trente ans, Dunkerke, Dieppe, St-Omer, Rouen, Charleville, Onaing, Marseille, Givet, s'illustrèrent dans cette fabrication.

Ces pipes en terre étaient si fragiles qu'on les achetait par douzaines. Pour garder une clientèle qui aurait pu se tourner vers la prise, mode de consommation plus noble, on les orna de motifs raffinés en relief ; l'ivoire (de Dieppe), le bois, remplacent la terre. On les rend moins fragiles et plus pratiques, en séparant le fourneau du tuyau. La porcelaine, l'argent, le verre (Bristol), le marbre, l'écume de mer, font leur apparition au XVIIe siècle. La pipe stimule alors l'imagination des artistes, des sculpteurs, des décorateurs, sans oublier celle des orfèvres.

Au XIXe siècle, les pipes en terre se collectionnent. La gouaille populaire trouve un exutoire dans le choix immense de têtes de pipe qui lui est proposé, des têtes de Turcs aux hommes célèbres ou aux symboles politiques, métaphysiques, professionnels ou érotiques.

Parmi les pipes populaires d'inspiration européenne, on peut citer les pipes en merisier en France et en Angleterre, et les pipes en épi de maïs (Amérique), avant que l'emploi de la bruyère ne vienne bouleverser les données du problème, tant sur le plan fonctionnel qu'esthétique.

C) LE TABAC EN AFRIQUE NOIRE.

On sait que le tabac fut une monnaie intéressante dans le troc qui servait de base au commerce triangulaire. Les Noirs de la côte occidentale fournissaient les Européens en esclaves (1), et contribuèrent à diffuser la pratique de fumer le tabac à l'intérieur des terres.

La côte septentrionale et orientale fut le champ d'action des marchands d'esclaves arabes, en liaison avec un vaste système commercial où le tabac joua le même rôle.

Si le tabac fut prisé, on l'ingéra aussi en boisson, comme la sangara des Ceres du Sénégal (alcool poivré et tabac). Mais c'est surtout dans la pipe qu'on le consomma.

L'Afrique est devenue la terre des "pipes" (2). La pipe indienne sacrée y devint une pipe sociale. Elle est la manifestation sociale du pouvoir : plus le fourneau est vaste, plus le chef est puissant, sans qu'il soit obligé de fumer le tabac qu'il pourrait y mettre. Cette puissance s'exprime aussi par la décoration du fourneau où les ancêtres et les divinités prennent place. Elle sert de devise, de blason, de sceptre, ou à un niveau moindre, de représentation du statut social, familial ou personnel de son possesseur.

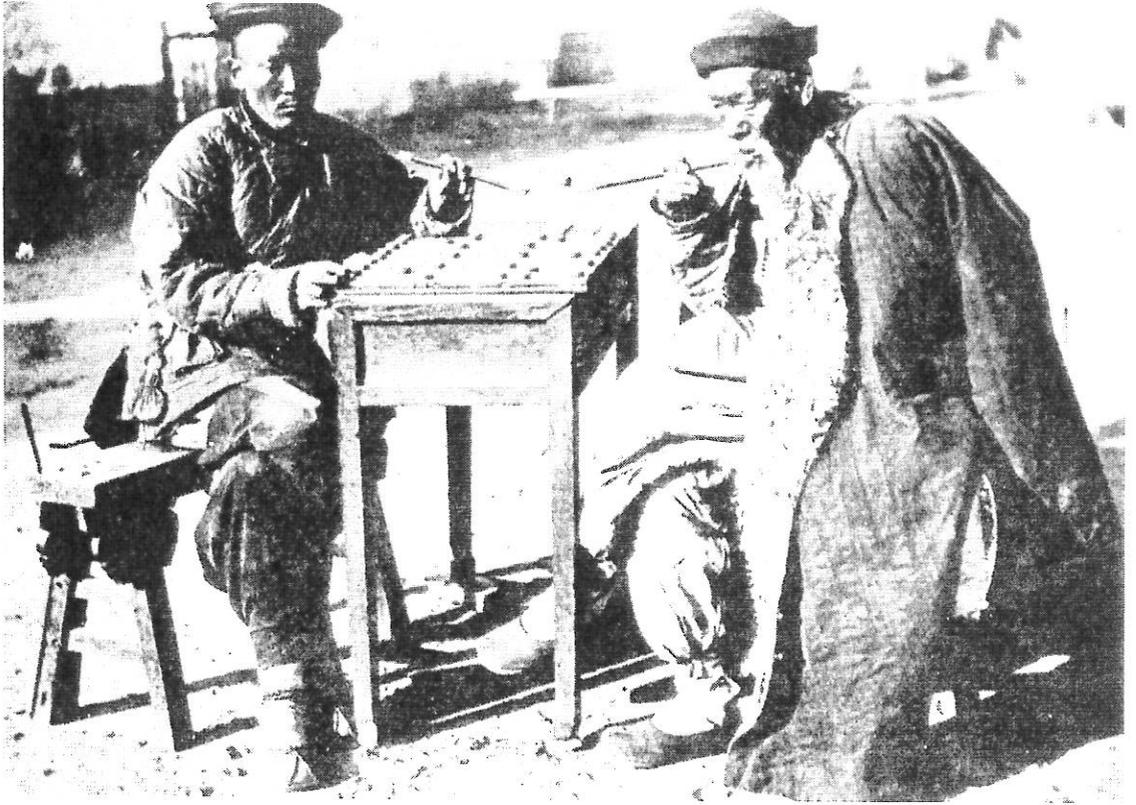
La pipe servit à brûler, outre le tabac, le chanvre. Elle peut être en bronze, en fer (souvent avec un fourneau conique), en pierre. Cas original en Afrique du Sud : le foyer est souterrain et le tuyau est fixé dans le sol, ce qui oblige le fumeur à se coucher à plat ventre.

(1) On préférerait localement le tabac brésilien des Portugais, à celui des autres nations. Un bon esclave jeune et sain pouvait atteindre 7 rouleaux de tabac à 75 livres l'unité. (Cf. PRUNEAU DE POMMEGORCE.- Description de la Nigritie, 1789).

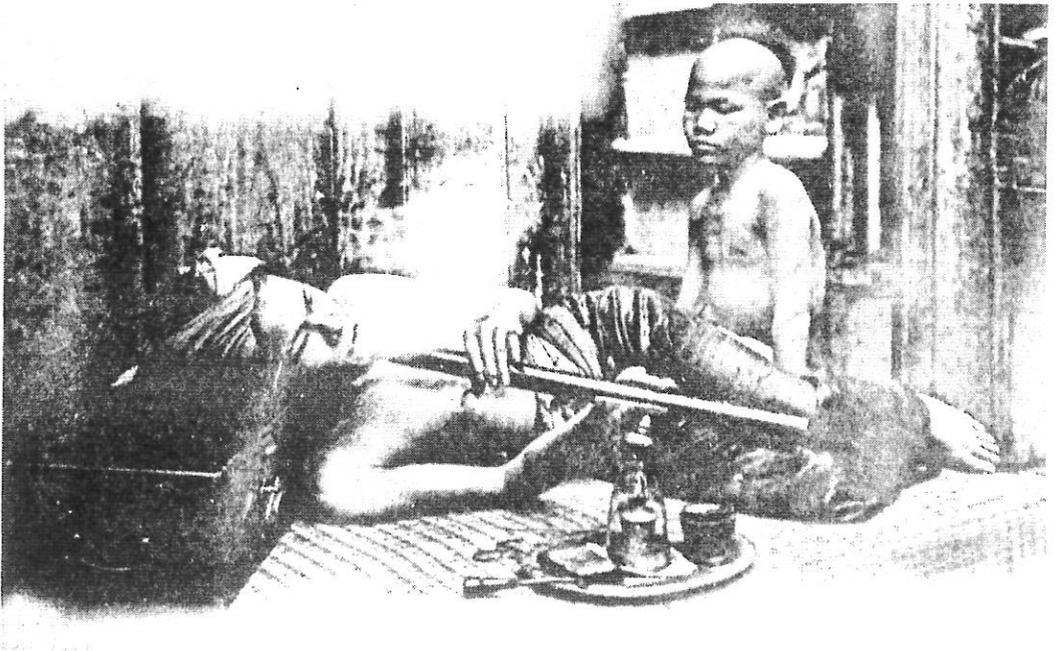
(2) Cf. LEROI-GOURHAN.- Milieu et technique. Albin Michel, p.205.



D'après H. BALFOUR (Pitt Rivers Museum).



Fumeurs de pipe - Chine - Collection Bordeaux II,
Mission Docteur MORACHE, 1863-1866.



Fumeur d'opium, carte postale - Tonkin.
Collection Bordeaux II.

D) LE TABAC EN ASIE.

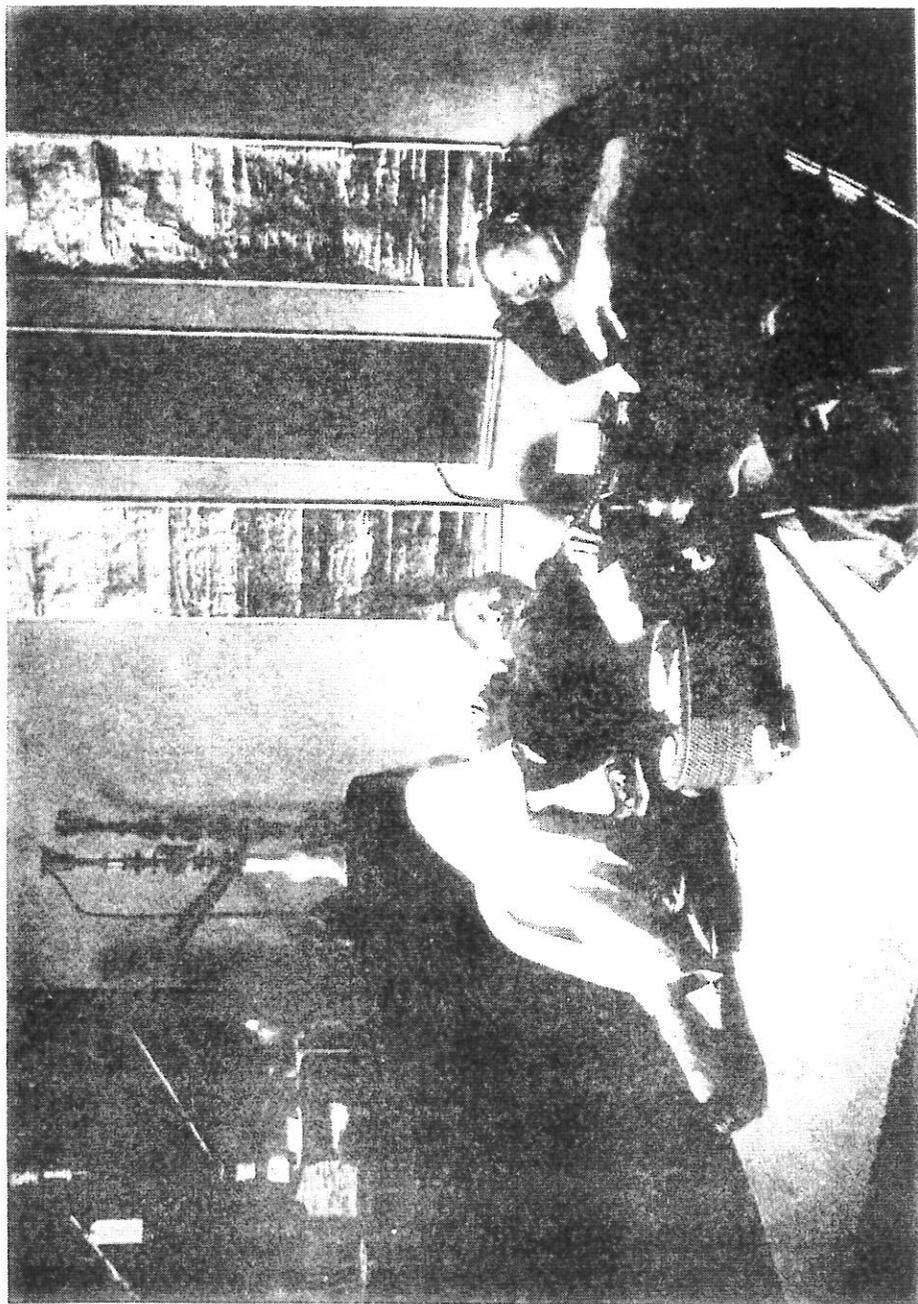
En Chine, le tabac fut importé, semble-t-il, par des marins chinois commerçant avec les Philippines. Son succès y fut lié en partie à ses vertus supposées contre la malaria. Malgré les interdictions impériales (1), le tabac se répandit partout.

La forme la plus spectaculaire et la plus ancienne de la pipe est un morceau de bambou tubulaire, parfois creusé dans la racine. Sous l'influence japonaise, on utilisa un tuyau en bambou, prolongé d'un embout en métal, en verre, en jade, avec un fourneau de métal sensiblement plus grand que celui du *kiseru* qui lui servit de modèle. Des pipes à eau, venues du Moyen-Orient, apparurent au XVIIIe siècle pour les classes supérieures.

Il faut aussi signaler que les Chinois prisèrent sous l'influence des jésuites et des ambassadeurs français, et que la fleur de lys royale fut même l'emblème des débiteurs de ce tabac.

En Asie occidentale et jusqu'en Inde, il y eut une pipe à long tuyau, emprunt musulman, tandis qu'en Indonésie et chez les populations paysannes des montagnes indochinoises, on utilisa des fourneaux moyens, souvent recourbés.

(1) Un édit de 1638 prévoit : *"Ceux qui colporteront clandestinement du tabac et en vendront aux habitants, seront décapités, quelle que soit la quantité vendue ; leurs têtes seront exposées au bout d'une pique"*.



Fumerie d'opium reconstituée au Musée d'Ethnographie en 1907. A gauche, le "Chinois Liou Yu, gymnasiarque travaillant sur les places publiques de Bordeaux, a pris la position du fumeur d'opium"; à droite, un mannequin moulé d'après nature, les mou- lages ayant été faits avec la complaisance de Liou Yu, moyennant rétribution et quelques pipes d'opium qu'il a fumées. Les pièces placées autour des fumeurs exis- tent dans les collections du Musée (Coll. Braud St Pol Lias, et autres).

23 Aout
1907

Installation de la Fumerie d'Opium.

Cette installation a été faite sur les
indications de M. le D^r Ziegler et de
plusieurs de ses collègues de la Marine et
de Colombie, et sous la direction de l'assesseur
du musée, M. Lamoignon.
Elle comprend deux tables de camp, de
~~M. Lamoignon~~ de M. Lamoignon, deux
fumeurs annuaires et le matériel de
fumeurs d'opium.

M. Lamoignon - F. Lamoignon

Les tables des maîtres quins ont été montées
et apprêtées par M. Hébert, Inspecteur
du Musée d'Ethnographie du Boccard.

Les pieds et les maîtres ont été montés
sur place par M. Amouroux, gardien
propriétaire du Musée : le Chinois Liou Yu,
gymnaste travaillant sur la place
publique de Bordeaux, a poné deux des
côtés de la fumerie et s'est prêté avec
complaisance à ce montage, mesurant
régulièrement et qu'il y a des papiers d'opium
qu'il a fumés.

Les vêtements ont été confectionnés
par des modèles existant au musée par
M. de Saullem et M. Doublan, garçon du
Musée, a fait le montage.

Le matériel de fumeurs consistant en
les indications de la Revue (Collection Brand
d'Alcibiade et autres), ainsi que les Katakoumes
qui ornent la fumerie.

Le tout a été définitivement mis en place
le 23 Aout 1907, - et tout autour de la
pièce on a placé tout ce qui concerne l'opium,
la chaine de sel, le ~~matériel de fumeurs~~
de M. Lamoignon, deux de papiers à tabac, etc.

E) L'OPIMUM DANS LA SOCIÉTÉ CHINOISE.

1) Le pavot et l'opium.

Le pavot, plante dont l'opium est extrait, pousse en Chine, mais on en trouve aussi des variétés en Occident. On pense même que les premiers pavots dont on a retrouvé les traces dans les limons du lac Léman, auraient été connus des hommes d'Europe centrale au néolithique. Néanmoins, ce type de pavot ne produirait pas d'opium. Bien qu'il existe plusieurs espèces de pavot, cultivées dans différents pays, le pavot à opium se reconnaît facilement, en particulier grâce à son feuillage.

Il s'agit d'une plante herbacée, à tige simple ou rameuse dans sa partie supérieure, entièrement recouverte d'une efflorescence glauque et cireuse ; sa hauteur varie entre 60 et 90 centimètres. Les feuilles sont alternées, lobées et dentelées ; les inférieures sont oblongues ; le limbe cordé à sa base englobe une portion de la tige, les parties supérieures de la plante possèdent des feuilles plus longues, dont les dentelures sont plus ou moins profondes. Les nervures sont saillantes, principalement au-dessous du limbe. Les fleurs sont en général peu nombreuses, et très longuement pédonculées. Leur couleur, selon les variétés, est mauve, rose, rouge, pourpre, lavande ou violette. On considère la variété à fleurs blanches comme le vrai pavot à opium, "*papaver somniferum*", de la famille des Papavéracées. Le "*papaver setiferum*", connu pour sa production de morphine, se trouve surtout dans les régions méditerranéennes. On connaît aussi le "*papaver album*" et le "*papaver nigrum*".

Quand les pétales de la fleur du pavot sont tombés, une capsule verte, de la taille d'un oeuf de pigeon, apparaît alors. C'est en l'incisant que l'on recueillera le suc qui s'en écoule : l'opium. Ce dernier est alors liquide, mais il se coagule et il devient brun au contact de l'air. Actuellement, la plus grande partie de l'opium illicite produit dans le monde, provient d'un étroit alignement de montagnes qui s'étend le long de la bordure méridionale du continent asiatique, depuis l'aride plateau anatolien de Turquie, jusqu'aux rudes montagnes du nord laotien, en pas-

sant par les confins septentrionaux du sous-continent indien.

Dans cette région montagneuse, qui se développe sur 6 500 kilomètres, les paysans et les tribus de huit nations différentes récoltent annuellement quelques 1 400 tonnes d'opium brut. Un faible pourcentage de ces 1 400 tonnes est employé pour la production pharmaceutique légale en Turquie, en Iran et en Inde ; la plus grande partie est cultivée spécialement en vue du trafic international des stupéfiants. Mais toute la production de l'opium n'est pas illicite. Sur les 2 000 à 3 000 tonnes récoltées chaque année dans le monde, la moitié est destinée à l'industrie pharmaceutique.

	Production écoulee sur le marché licite (en tonnes)	Production écoulee sur le marché clandestin (en tonnes)
Turquie	150	35 à 50
Inde	1 200	250
Pakistan	6	175 à 200
Iran	150	
U.R.S.S.	115	
Chine	100	
Yougoslavie	0,83	1,7
Japon	5	
Thaïlande, Birmanie Laos		750
Afghanistan		100 à 150
Mexique		5 à 15

Source : C. LAMON, M.R. LAMBERT.- Les grandes manoeuvres de l'opium. Paris : Seuil, 1975, p.25.

L'opium peut être utilisé autrement. Ses dérivés principaux, la morphine et l'héroïne, sont obtenus à partir d'une transformation chimique, relativement plus compliquée pour le second. On peut aussi en obtenir la codéine, l'enkodal, la sionine, la chlorodine (produit renfermant du chloroforme, de l'éther, de la morphine et du cannabis indica).

a) L'origine de l'opium :

En fait, l'histoire de l'opium depuis son origine et sa diffusion en Chine, comporte deux aspects : un usage médical légal, un usage toxicomaniaque illicite, mais toléré.

On trouve dans des documents très anciens, par exemple chez Homère, des éléments pour une histoire de l'opium et de la connaissance de ses effets. Le pavot est représenté sur des bas-reliefs grecs vieux de 2000 ans, exposés au musée de Pergame, près d'Izmir. En lisant l'Odyssee d'Homère, on apprend que l'Egyptienne Polydanna avait procuré à Hélène l'usage du "*Néphentes*", le baume qui donnait l'oubli des maux. La ville de Sikion fut nommée plus tard Mékione, c'est-à-dire la ville du pavot, à cause de la culture qu'on y faisait de cette plante. Ceci nous fournit l'origine de la culture du pavot et de la connaissance de l'opium, qui put ensuite se répandre en Asie Mineure, en Grèce et à Rome.

b) La diffusion de l'opium en Chine :

C'est au VIIIe siècle que, par la route de la Perse, la connaissance de l'opium et de son action parvint en Inde et en Chine, grâce aux Arabes. Les premières traces de l'existence du pavot dans la pharmacopée chinoise, se trouvent dans un ouvrage médical datant du commencement du VIIIe siècle. Il est dû à Cheng-Tsang Shi, sous le nom de Ying-Tsu-Su.

Jusqu'au XIe siècle, seule la graine était utilisée à titre médical ; toutefois, dès cette époque, les Chinois auraient remarqué qu'une infusion de la graine de pa-

vot leur procurait une douce somnolence et une incomparable quiétude physique. Li-Hung (XIII^e siècle), est le premier à signaler l'usage médical des capsules.

Du XIII^e au XV^e siècle, les médecins chinois étudiaient minutieusement les différentes parties de la plante sur le plan thérapeutique, utilisant non seulement la graine et son infusion, mais encore la capsule en décoction, et enfin la décoction évaporée de la plante entière. Ils ne connaissent pas encore cependant le véritable opium, c'est-à-dire le suc obtenu par incision pratiquée au pourtour du fruit encore vert. Celui-ci aurait été introduit par les Arabes, sous le nom de Ya-Pien, à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle. Dans la dernière partie du XV^e siècle, il existe en Chine un important trafic d'opium, tant indigène qu'importé.

Dès cette époque, fumer l'opium aurait constitué un danger social, contre lequel on ne devait pas tarder à chercher un moyen de réagir. Dans un livre de matière médicale publié en 1578 par Li-Shi-Chang, on peut lire un article très documenté sur le pavot et sur l'opium, *"la drogue qui guérit et qui tue comme un sabre"*.

Les Espagnols introduisirent l'usage du tabac aux Philippines, d'où il s'étendit à la Chine vers 1620. Les Hollandais fumaient un mélange de tabac et d'opium pour combattre les effets de la malaria ; un petit nombre de riches Chinois en firent autant (1). Se méfiant des influences extérieures, les empereurs Ming interdirent de fumer le tabac. C'est alors que ceux qui, à l'instar des Hollandais, avaient pris l'habitude de fumer un mélange de tabac et d'opium, supprimèrent le tabac et se convertirent à l'opium pur. Lorsqu'en 1729 deux cents caisses d'opium (2) furent

(1) Il est à remarquer que la coutume de brûler certaines plantes pour en aspirer la fumée (datura, haschisch), existait depuis un temps immémorial en Chine.

(2) Le poids de ces caisses, selon la région de provenance, variait entre 100 et 200 cattles (livres chinoises), soit entre 60 et 72 kilogrammes.

introduites en Chine, surtout par les Portugais de Goa (Inde), l'empereur Yung-Tching interdit par un sévère décret de vendre et de fumer l'opium.

Aux environs de 1790, on importait cependant annuellement de façon illicite et avec la complicité de certains fonctionnaires 4 000 caisses d'opium, soit entre 24 et 28 tonnes. La consommation de l'opium prit rapidement une importance considérable, et en même temps, la contrebande.

Un édit de 1800 interdit l'entrée de l'opium à Canton, le seul port où les étrangers étaient officiellement autorisés à commercer.

La dynastie Quing était sérieusement affaiblie, sur les plans politique et financier, par la corruption sévissant dans les sphères officielles, et par la rébellion intérieure. En outre, la pression commerciale des Occidentaux s'accroissait, incitant les fonctionnaires et les militaires chinois mal payés, mécontents et souvent oisifs, à s'adonner à l'opium, affaiblissant ainsi davantage le gouvernement.

La réglementation du commerce de l'opium par l'édit de 1800, favorisa l'expansion du trafic de l'opium au-delà du périmètre dans lequel il aurait pu être surveillé.

Beaucoup de bandes de pirates chinois, se livrant à la contrebande de l'opium, étaient organisées en sociétés, forces d'opposition au régime.

Ce succès de l'opium renforce la cupidité de l'East India Company (anglaise), qui réussit enfin à s'installer en Chine. En 1837, un rescrit impérial prévoyait des peines très sévères, frappant aussi bien le trafic de l'opium que sa consommation, mais comme il était resté lettre morte, le gouvernement chinois arrêta le 24 mai le représentant de la Compagnie des Indes, s'empara par la force de tout l'opium trouvé à bord des navires anglais, et jeta à la mer 20 291 caisses, représentant une valeur de 2 500 000 livres sterling. Ce coup de force servit de prétexte aux Anglais pour déclarer la guerre, connue sous le nom de guerre de l'opium. Par le traité de Nankin (1842), les Chinois fu-

rent contraints de rouvrir leurs ports aux Anglais, et de considérer l'opium comme une marchandise ordinaire. 40 000 caisses entrèrent en 1840, 70 000 en 1857, 180 000 en 1886. Le nombre de fumeurs passait de 4 millions en 1858 à 100 ou 120 millions en 1878.

Fumer l'opium, qui représentait jusqu'alors le symbole d'un goût de luxe ou participait à la vie rituelle de certaines sociétés secrètes, comme les Nian, devint après ce traité un véritable fléau social qui, tout en endettant la Chine et en enrichissant l' East India Company , aggrava les tensions internes, qui aboutirent à l'instauration de la République en 1911, puis à la révolution populaire en 1949.

Après la deuxième guerre de l'opium, en 1858-1860, la Chine se mit à développer sa propre culture du pavot, ce qui, en abaissant le prix, accrut son succès et constitua pour les paysans une culture rentable : le prix de gros de l'opium brut était de deux à quatre fois supérieur à celui du blé.

Les provinces montagneuses du Sichuan et du Yunnan convenaient parfaitement à la culture du pavot, qui y était déjà pratiquée depuis longtemps. Les tribus allogènes montagnardes Moï ou Méos y transportèrent par la suite leur savoir-faire lors de leur migration vers le sud-est (Laos, Birmanie, Thaïlande). En Chine, ces montagnards appartenaient aux sociétés secrètes vivant du trafic de l'opium ; hors de Chine, ils sont actuellement les principaux producteurs d'opium illicite, dont le trafic est assuré par le Kuomintang, armée secrète d'opposition chinoise, toujours active.

2) La culture de l'opium par les tribus Moï.

Au début de la saison des pluies, on fait les semis de maïs et de riz. Puis les herbes sont arrachées entre les touffes, et la terre légèrement remuée.

C'est à l'abri du maïs que sont jetées ça et là quelques pincées de graines de pavot, provenant autant que possible de capsules non incisées de la récolte précédente, et conservées au sec. Le semis à la volée est le seul employé.

Les graines sont tout de suite recouvertes d'un peu de terre. A la fin juillet, les plantes ont 4 à 5 centimètres. Les épis de maïs sont alors mûrs et récoltés. La floraison du pavot a lieu en octobre ou en novembre.

Le pavot peut être semé à deux époques, pour fournir deux qualités d'opium : le *ya-da*, opium hâtif, et le *ya-pi*, opium tardif. Le désherbage, continu jusqu'à la floraison, est confié aux femmes et aux enfants.

Le pavot est nommé par les Méos *xi-ying*, les graines *nong ying*.

a) La récolte de l'opium :

La récolte est un travail extrêmement délicat et limité dans le temps. Le soir, toute la famille entre dans les champs pour inciser les capsules. Avec un petit couteau à trois lames, on griffe la tête du pavot, soit de haut en bas, en cinq endroits différents, soit en spirale. Un lait blanc et épais commence à perler. Il brunit lentement au contact de l'air. On le laissera sourdre toute la nuit.

Au lever du soleil, les Méos viennent recueillir sur les endroits incisés le latex brun, à l'aide d'un râcloir. On recommence de la sorte pendant quatre jours en moyenne. Les bols d'opium brut ainsi recueillis, sont exposés au soleil. Au bout de quelques jours, le latex devient brun noir sur sa couche externe. Brassé, puis recouvert d'un papier fabriqué sur place, on le met à sécher doucement à l'intérieur des cases.

Le commerce de l'opium, jusqu'à la fin de la deuxième guerre de l'opium (1860), était illicite ; mais les sociétés secrètes en assuraient la contrebande, tant pour l'importation en provenance de l'Inde, que pour le trafic indigène.

Ainsi, le *Gelaohui* (Société des aînés et des anciens), avait la maîtrise du commerce du Sichuan où vivaient les Méos. Organisés en loges, les marchands initiés faisaient la tournée des villages au moment de la récolte. Ils achetaient l'opium en échange de biens de consommation de

première nécessité : sel, sucre, thé, etc... L'opium était transporté à travers les montagnes à dos de mulet ou à dos d'éléphant, sous la forme de pain compact.

Cet opium brut était ensuite soit vendu à des riches mandarins ou lettrés, qui le transformaient chez eux afin d'être sûrs de l'opération, et qui l'utilisaient dans une des cours de leur *yamen* devenue fumerie-boudoir, soit réparti entre les maisons de thé ou les fumeries contrôlées par la société secrète.

b) La préparation de l'opium :

L'opium était mélangé à de l'eau de source non distillée et lentement chauffée. La pâte entièrement délayée, après l'ébullition, était filtrée soit avec un papier filtre chiffon, soit avec de la moëlle végétale. L'opération se renouvelait trois fois au moins, pour récupérer toute la matière utile. La liqueur filtrée ainsi obtenue devenait sirupeuse après une nouvelle ébullition.

Un kilogramme d'opium brut donne 550 à 600 grammes d'opium utilisable. Vu son prix, peu de fumeurs utilisaient l'opium pur, le *chandoo* ; dans les fumeries publiques, on ne pouvait trouver que du *dross*, c'est-à-dire les résidus d'un opium déjà fumé, beaucoup plus toxique.

3) Les usages de l'opium en Chine.

a) Les objets du fumeur d'opium :

1) Le fourneau de terre cuite à pâte fine, brune ou rouge, ayant une forme demi-sphérique, parfois tronconique ou terminé par un prisme hexagonal. Ce fourneau est creux à l'intérieur et muni d'une douille s'adaptant à la garniture métallique du trou de la pipe. Le centre de la surface supérieure du fourneau est percé d'un petit trou d'un millimètre de diamètre, allant en s'évasant vers les bords et fréquemment doublé d'une petite armature de cuivre.

2) La pipe, tuyau long, généralement en bambou, dont les noeuds ont été percés à une longueur moyenne de 0,40 m, pour un diamètre moyen de 0,04 m.

3) La lampe, réservoir métallique plein d'huile, avec mèche veilleuse. Le réservoir est couvert d'un verre de lampe tronconique, dont le sommet est ouvert pour laisser passer l'air et la chaleur : c'est par là que le fumeur cuit l'opium à fumer.

4) L'aiguille, stylet en acier très fin, à pointe effilée, ayant 0,20 m de longueur.

A cela s'ajoutent un couteau râcloir et différents ustensiles secondaires.

Cet outillage varie considérablement selon l'environnement : boudoir luxueux, maison de thé ou fumerie publique. Par exemple, le tuyau de la pipe est la plupart du temps en bambou, mais dans les boudoirs de luxe, l'embout est en jade, en écaille ou en ivoire.

Le bambou joue un rôle si important dans la symbolique chinoise que certaines pipes à eau en cuivre, servant à fumer un mélange de tabac et d'opium, imitent ce végétal qui signifie la longévité et qui est présent dans bien des moments de la vie d'un Chinois (1).

Toutes les pipes possèdent un fourneau. Les fourneaux des pipes des boudoirs des *yamen* sont décorés. La carpe, expression des vertus cosmiques fondamentales - comme le dragon ou d'autres poissons - y est souvent figurée.

(1) On ajoute des pousses de bambou au thé, on plante des pousses de bambou dans les jardins, on calligraphie avec des instruments en bambou ; les bambous à l'encre pour les peintres sont l'identification du mouvement propre de la vitalité spirituelle du peintre avec l'expression la plus parfaite de ce mouvement, dans le dynamisme végétal le plus pur. Le bambou fait partie de la peinture des quatre saisons ; on peint le bambou pour exorciser l'hiver, saluer le printemps, encourager un ami qui doit résister à l'adversité, plier sans rompre.

Sur d'autres fourneaux, on trouve des inscriptions poétiques comme la suivante : *"Le vent frais avec les branches fleuries, une bouffée de pipe et vient toute la fraîcheur ; la douce brise de la fumée d'opium dissipe toute amertume"*.

b) Pratiques rituelles traditionnelles en Chine :

A l'origine, lors de son introduction en Chine par les Arabes, l'opium revêtait un caractère médical. Il n'était pas fumé, mais utilisé sous forme de décoction des fruits du pavot. Puis on a utilisé le lait ou suc du pavot sous forme de liqueur, comme on le retrouve encore par exemple dans l'élixir parégorique. On le fumait aussi pour soigner l'asthme ou calmer les souffrances physiques et morales de la vieillesse.

A l'imitation des Hollandais, dès le début du XVII^e siècle, les jeunes gens des familles riches s'y adonnèrent lors de la deuxième étape de la diffusion de l'opium en Chine, qui fut celle de son usage toxicomane.

Cette pratique devint un art et symbolisa un certain esthétisme et hédonisme. Classé par le pharmacologue Lewin parmi les agents Euphorica, l'opium diminue l'émotivité et la perception, crée un état de bien-être physique et psychique, et libère des états affectifs. Il est aussi censé stimuler la création intellectuelle.

Les familles habitaient très tôt les garçons à fumer l'opium, pour les soustraire à l'attrait du jeu et leur éviter de dilapider leur fortune. Les femmes, de leur côté, souvent délaissées au profit des concubines, fumaient l'opium et le tabac pour occuper leur ennui.

1) Le rituel du fumeur dans le boudoir d'un yamen :

Les boudoirs à opium des maisons des riches Chinois sont décorés et meublés avec luxe, ornés de peintures lubriques. Voisinant avec un service à thé en fine porcelaine, les accessoires à opium sont posés sur un vaste plateau en teck, par terre, entre deux nattes, celle du maître

et celle de son ami. Des velours, des soies, des bibelots, de petits meubles gracieux, mettent un peu de vie et d'art dans ce reposoir, où plane un silence quasi-religieux et où flotte une odeur d'encens. On y recherche le calme, la pénombre, la légèreté et l'imprécision des contours. Les meubles, les objets pointus qui engendreraient l'agressivité sont évités.

Le serviteur y règne en maître. Il prépare les pipes, contrôle le bon fonctionnement de la lampe, roule les boulettes d'opium, ce qui nécessite beaucoup de doigté. C'est lui qui sert le thé très chaud qu'on boit par petites gorgées. Il dose les parfums pendant la fumerie : parfums ordinaires (papier d'Arménie, encens), parfums spéciaux (verveine, géranium indien, datura). Il prend l'opium dans un pot qui peut être en étain, en verre, en corne, en faïence ou en ivoire. Il allume la lampe dont le réservoir est rempli d'huile végétale. Il plonge l'aiguille à opium en son extrémité effilée dans le *chandoo*, et soumet l'opium resté adhérent à la chaleur de la lampe, au-dessus de la cheminée en verre, en ayant soin de rouler l'aiguille entre le pouce et l'index. L'opium se boursoufle en une bulle sphérique, se dessèche peu à peu, en restant à l'état pâteux. Il le roule alors avec l'aiguille sur la plate-forme d'un fourneau, qu'il aura choisi sur le petit meuble où sont disposés différents modèles. Après l'avoir fixé sur le tuyau de la pipe, il introduit avec l'aiguille la boulette d'opium dans l'orifice du fourneau, l'enflamme et le tend au fumeur. Entre deux pipes, il lui offrira des sucreries.

Lorsque le maître est accompagné d'un fumeur de pipe à eau, où l'opium est mélangé au tabac, le serviteur, une fois les deux bouffées tirées, vide le filtre de la pipe et en prépare un autre. Chaque pipe dure de une à deux minutes.

Certains aiment, en fumant, entendre de la musique ou du chant. Parfois, c'est une jeune fille, la concubine favorite, qui prépare les pipes d'opium et offre ses cuisses comme couche au fumeur.

Dans un tel boudoir de luxe, le lit du fumeur sera plutôt un divan, *khan*, drapé de soie ou de satin. L'oreiller sera en cuir verni, harmonieusement peint, souvent de cou-

leur rouge et noire, ou en brocard. A côté de lui, le fumeur trouvera beaucoup de petits objets en faïence, en porcelaine, et en particulier les coupes multicolores qui contiennent toutes les sucreries qui accompagnent les pipes d'opium.

2) Le rituel dans les maisons de thé :

Les moins riches fumaient dans les maisons de thé. Chaque agglomération en possédait au moins une, au mobilier plus modeste : tables, bancs et sofas. La fréquentation était très diverse, principalement masculine. Des promeneurs, venus pour se détendre, des flâneurs, se mêlaient à des hommes d'affaires venus négocier, à des entremetteurs. Ces maisons de thé permettaient des discussions sur la vie privée ou politique, et étaient des lieux de rencontre pour les membres des sociétés secrètes. Le mélange des vertus de l'opium et du thé est réputé provoquer une réflexion profonde et précise.

Le tenancier de la maison de thé pèse d'un oeil exercé les boulettes que le fumeur préparera lui-même sur sa lampe. Ici, la couche de ce dernier ressemble davantage à un lit de camp. L'oreiller en moëlle végétale, est recouvert d'un tissu de coton, où sont parfois incrustées des petites plaques de micas, et où sont brodés des motifs de différentes couleurs.

3) Dans les fumeries publiques :

Dans les fumeries publiques situées dans les quartiers miséreux, il est difficile de parler d'un rituel de la préparation de la pipe à opium, car le fumeur vient plus y chercher une évasion qu'un plaisir qui s'intégrerait à sa vie. Elles sont fréquentées par les coolies, les porteurs, les sampaniers. On y pratique aussi la prostitution, ce qui explique la présence de femmes dans la préparation des pipes. C'est un monde de silence, de recoins obscurs, d'où parviennent seulement des lueurs, des grésillements, des bouffées sirupeuses. Sur un entassement de planches superposées, des hommes sont couchés presque nus sur des sortes de grabats. Pas de mobilier, ni de décoration, ni de lumière autre que celle des lampes à opium.

La "cuisine" de l'opium est faite par des femmes qui travaillent comme à la chaîne, avec le plateau d'instruments, les petits outils, la lampe, le pôt à drogue. Lorsque l'une d'elles a achevé de préparer une pipe, elle la tend à une bouche, se penchant vers le bas si l'homme est couché près de terre, se redressant pour arriver jusqu'à lui s'il gît sur une chaise élevée.

Ce fumeur, bien qu'entouré de beaucoup d'autres, ne cherche pas dans cette activité, qu'il pratique de façon solitaire, à nouer des liens, si ce n'est avec la fée noire des sans espoir.

Dans une fumerie publique, la couche est une simple natte en bambou, posée à même la claie ou les planches de bois. L'oreiller de bois est parfois en forme d'arche ; ce peut être une simple boîte en bois.

4) Les significations de l'usage de l'opium.

a) Dans la société chinoise :

Sur le plan historique, l'usage de l'opium en Chine témoigne des échanges que l'empire du Milieu entretenait avec d'autres peuples, en particulier au VIII^e siècle, avec les Arabes, puis avec les Hollandais et les Portugais au XVII^e siècle. Par le biais de certains Chinois de la haute société, l'opium s'est totalement intégré aux traditions de la vie chinoise soucieuse de raffinement et de plaisirs luxueux.

Sur le plan politique, l'opium, fléau social à la fin du XIX^e siècle, est significatif de l'affaiblissement de cette société, ébranlée dans son immobilisme par la remise en question et l'appétit des nations commerçantes occidentales.

Sur le plan sociologique, les usages de l'opium diffèrent non dans leur technique, mais dans la qualité de l'opium fumé et de l'environnement du fumeur. Ils attestent les grandes différences sociales qui existaient en Chine :

de la drogue, raffinement des plaisirs des riches, à la drogue-évasion des pauvres, dont elle compensait les frustrations. Ces usages de l'opium sont aussi significatifs de la conception de la femme. Il y a dans ces *yamen* la cour des hommes et la cour des femmes. Seule la concubine favorite pénètre dans la cour des hommes pour participer aux fêtes ; l'épouse légitime, la mère, en sont exclues. Enfin, l'usage de l'opium est révélateur de la courtoisie et de l'accueil traditionnels des Chinois. Ainsi, lorsqu'on souhaite honorer un visiteur, lorsqu'on veut entretenir de bonnes relations avec quelqu'un, on l'invite chez soi à fumer l'opium.

Sur le plan psychologique, cette habitude, chez les hommes comme chez les femmes, est le signe d'un malaise face au carcan des traditions. Il nous semble qu'elle constituait en quelque sorte une institution de compensation.

b) Dans la société occidentale :

L'usage toxicomane de l'opium apparut à la fin du XVIII^e siècle en Grande-Bretagne ; introduit par les retraités de l'armée des Indes, il se répandit rapidement : Thomas de Quincey en rend témoignage dans un livre célèbre, Confessions of an English opium Eater (1821). De là, l'opiomanie gagne la France et tout le continent. Les Anglais le mangeaient, souvent associé avec du haschisch, sous forme de pilules ou de confitures. Les Français le fumèrent : Baudelaire, Apollinaire, Cocteau, en firent l'apologie et la critique. L'opiomanie, un certain snobisme à la recherche de sensations inédites, se répandit rapidement en Europe. En 1903, le gouvernement français s'estima contraint d'en interdire la vente. Néanmoins, il y a encore une vingtaine d'années, il existait des fumoirs chez certains Bordelais, qui faisaient venir à grands frais leur opium d'Indochine, où ils avaient acquis cette habitude. Fumer l'opium était alors considéré comme un snobisme des coloniaux. On associait ce vice à tous ceux que les peuples orientaux étaient censés diffuser. La littérature du début de ce siècle, dépeignant la Chine et le problème de l'opium, est empreinte d'un racisme moralisateur.

L'opium nous est surtout connu aujourd'hui à travers ses dérivés, la morphine et l'héroïne. Ces deux produits, objets de bien des manoeuvres financières et politiques, dans leur usage toxicomaniaque, sur le marché illécite du trafic international, sont interdits dans la plupart des pays, car ils engendrent un véritable péril social.

En France, le phénomène de la toxicomanie à l'héroïne se développe très rapidement depuis les années 1960, surtout chez les jeunes. Ce phénomène est très complexe à cerner, et témoigne peut-être d'une crise de civilisation : disparition des interdits culturels, désagrégation des formes de vie traditionnelle, variété et rapidité des moyens modernes de transport et de communication, permettant à de très nombreuses personnes de tous les coins du monde de connaître les us et coutumes de groupes ethniques très lointains. De nombreuses études, en particulier de l'Organisation Mondiale de la Santé, se sont penchées sur ce problème, sans parvenir à une explication totale. Posons à notre tour le problème, en souhaitant que la législation et les solutions proposées prennent véritablement en compte la complexité de ce phénomène.

G - LE TABAC AU PROCHE ET MOYEN-ORIENT.

1) La pipe à eau y est apparue vers 1615. Le mot indien ou persan désignant la noix de coco, a donné son appellation à ce type d'instrument : le *Narghiléh* (forme iranienne : le *khallian* (1), forme hindi, venant de l'arabe : *Hookak*). En effet, originellement, c'est une noix remplie d'eau, aromatisée ou non, avec deux tuyaux, l'un relié au fourneau plongé dans l'eau, l'autre servant à aspirer la fumée au-dessus du niveau de l'eau. Ce système permet de refroidir la fumée et de la purifier.

(1) Ce mot signifie *bouillonnant*, à cause du bruit causé par l'eau.

Si en Asie et en Afrique, où le modèle a été employé pour le tabac, mélangé ou non au chanvre ou à l'opium, l'ensemble est assez réduit pour être manipulé d'une seule main et aisément transportable, par contre ici, il s'est développé de manière très sophistiquée, avec un très long tuyau flexible, qui peut atteindre huit mètres.

Le *Narghileh* est un instrument social, puisqu'il peut être employé collectivement, chacun y adaptant son embout. On le trouvait en particulier dans les cafés et les bazars. Par contre, le *hookak* était d'un usage personnel. On y fumait du *tumbeki* (tabac de Shiraz mêlé à du bois de santal, d'aloès, à des feuilles de roses, à du haschisch ou à de l'opium).

2) Le second type de pipe de ces régions est le *Chibouque*, d'origine turque. Sa caractéristique principale est la forme de son fourneau, composé d'un cylindre plus ou moins évasé et décoré, reposant sur une sphère plus ou moins aplatie.

H) LE TABAC DANS L'ARCTIQUE ET EN LAPONIE.

Les Inuits et les peuples sibériens de l'est ont employé des pipes, dont le modèle s'apparente à ceux de la Chine ou du Japon, avec un petit fourneau parfois largement évasé. Leurs matières sont tirées des ressources locales, bois, bois de renne, plomb, étain, cuir, ivoire.

1) Le tabac (*Duppat*) en Laponie.

Les femmes, autant que les hommes, ont apprécié le tabac sous toutes ses formes : la chique, la prise, la fumée.



Lapons de Suède, VON DÜBEN, 1873.

Schefferus (1) mentionne le tabac ou le rognon de castor pulvérisé pour la prise, parmi les cadeaux offerts par le fiancé à sa future belle-famille.

Pourtant, les vieilles illustrations ne font pas état de pipe chez eux avant une époque assez récente. Cet instrument semble bien être venu assez tard, après le café en certains endroits, et il a été copié sur les pipes de modèle courant des populations sédentaires vivant auprès d'eux.

Les pipes les plus anciennes, en terre, étaient protégées dans un étui de bois, de bois de renne et de laitton, mais le bois a été aussi utilisé. Un petit os du pied du renne servait de cure-pipe. Le tabac fort était acheté en Norvège, sous forme de carottes qu'on hachait menu.

Le tabac à priser était conservé dans des boîtes d'écorce de bouleau, de bois, d'os ou de métal. A la fin du XIXe siècle, ces boîtes en métal avaient deux couvercles, un pour le tabac, l'autre avec un mini-miroir et un mini-peigne.

Pipe et tabac, tabatière, ont accompagné les Lapons dans leur dernière demeure, et des offrandes en ont encore été faites récemment aux morts du cimetière (2).

(1) Cf. Lapponia (1673), chapitre XVIII : *"Les Lapons se servent fréquemment de tabac, qu'ils achètent avec du brandevin à la foire de Norvège. Et c'est une chose digne d'admiration que des peuples, privés de l'usage du pain et du sel, prennent tant de plaisir à se repaître de la fumée d'une herbe d'Inde, qu'ils en souffrent moins volontiers la privation que toute autre nourriture"*.

(2) Cf. STEEN (A).- Død og begravelse hos samene i eldre tider. Nord-Nytt, pp.213-261. Il précise que les tabatières en cuivre bien poli se ternissant au changement de temps, les Lapons s'en servaient à titre de prévision météorologique.

K. Leem (1767) nous décrit les Lapons avides de tabac, et s'émerveille de leur aptitude à jouir à la fois de l'odorat et du goût, puisqu'il précise qu'après avoir chiqué, ils crachaient le jus coloré et odoriférant du tabac dans le creux de leurs mains pour le priser. En cas de besoin, ajoute-t-il, ils n'hésitaient pas à chiquer les bandes qui avaient servi à son emballage, ou même leurs blagues de cuir, après les avoir découpées en morceaux. Comme lui, Linné, lors de son voyage en 1732, avait noté qu'en cas de pénurie, les Lapons s'asseyaient en cercle pour tirer chacun à son tour quelques bouffées de la pipe d'un généreux qui en tirait beaucoup de prestige, chacun gardant le plus possible de fumée dans sa bouche pour un maximum de plaisir. Von Düben (1873), citant Fjellner, sans qu'on puisse distinguer s'il s'agit d'une coutume ou de la manie individuelle d'un facétieux, rapporte qu'un Lapon avait l'habitude de d'abord chiquer son tabac et d'avalier sa salive, puis de fumer la chique restante en avalant la fumée, pour finir par priser la cendre et chiquer "l'huile" de tabac du tuyau de la pipe. Bel exemple d'esprit ingénieux dans la parcimonie. Le même auteur ajoute qu'on ne peut mieux honorer un Lapon qu'en lui offrant du tabac à pipe de la plus forte qualité, et qu'on gagne plus sûrement le coeur des vieilles Laponnes avec une prise de tabac qu'en louant leurs enfants.

De nos jours, rouler sa cigarette est une pratique courante, liée sans doute à la cherté des cigarettes toutes faites en Scandinavie.

Pour finir, citons l'emploi thérapeutique du tabac, qui a été très varié, comme l'indique le résumé ci-dessous :

1) Contre la cataracte, on souffle de la fumée de tabac dans l'oeil, ou l'on crache dans l'oeil de la salive de tabac ;

Ce dernier procédé est aussi employé contre la cécité des neiges. Contre la cataracte et la plupart des ophtalmies (1), on se lave l'oeil avec une eau de source

(1) Contre les maladies oculaires du renne, on utilise aussi le tabac, en particulier quand il a l'oeil blanc. Quand la membrane de l'iris est déchirée, on y crache du tabac mâché. Pour empêcher les *Cephenomyia trompe* de déposer leurs oeufs dans le nez et la gorge du renne, on asperge ceux-ci d'un mélange d'huile de tabac et



Lapons de Suède, MANKER, 1945.

où se sont dissoutes des feuilles de tabac. Si l'on a reçu quelque poussière dans l'oeil, on l'expulse en se faisant lécher les paupières à l'aide d'une langue. Dans certaines régions, les femmes aspirent la fumée de tabac avant de commencer à lécher, en pensant que la fumée fixée sur la langue facilitera l'expulsion de la poussière dans l'oeil.

2) Contre les otalgies, on souffle de la fumée de tabac dans l'oreille.

3) Contre le rhume de cerveau, on prise de la salive de tabac ou du tabac finement écrasé et mélangé à de la cendre ou à du castoreum.

4) Contre les crampes d'estomac, on emploie de la cendre de tabac.

5) Sur les blessures et abcès, on utilise les feuilles de tabac comme pansement et comme vésicatoire.

6) Sur les plaies buccales, on met de l'huile provenant du tuyau de pipe.

7) Contre la toux, on emploie un mélange de castoréum et de tabac.

8) Comme hémostatique, on se sert de feuilles de tabac.

9) Si l'on veut tuer le frai de grenouilles ou les petits animaux parvenus dans l'estomac en buvant de l'eau, on prend de l'eau de tabac. Si l'on préfère les expulser, on doit utiliser un mélange de goudron et de tabac.

10) Contre les douleurs à la poitrine, les femmes âgées fument du tabac, en pensant trouver dans la fumée un avis médical.

11) Contre beaucoup de maladies, on absorbe une tasse de café, dans laquelle on a mis une cuillère de tabac à priser.

III

LES MODES DE CONSOMMATION

A) LE CHIQUER.

Ce mode de consommation, qui a été longtemps une médication (1), et qui met en jeu le goût, sans qu'on ait généralement à avaler les produits de la mastication dangereux pour l'estomac, ne semble pas avoir beaucoup attiré l'attention des chercheurs. Il a été surtout répandu chez les marins, pour qui il correspondait à une obligation de sécurité. Divers règlements entre 1681 et 1683 incitèrent à cette pratique, en punissant ceux qui fumaient avant la clarté du jour et hors du mâi de misaine, près de la baille remplie d'eau, pour éviter tout accident. On coupait au couteau avec une grosse râpe ou avec ses dents, des bouts de la *carotte* de tabac. Son usage s'est maintenu sur nos modernes pétroliers, ainsi que chez les mineurs pour les mêmes raisons. C'est ce qui explique que le Nord et la Bretagne soient les principaux centres de vente, et que la seule manufacture à en délivrer en France soit Morlaix.

Cracher son jus de chique d'un jet bien dirigé (2), passer sa chique d'une joue à l'autre, la conserver provisoirement sous son bonnet, étaient des pratiques courantes liées à cet usage qui a rétrogradé.

(1) On l'affirmait souveraine contre les maux de dents, les céphalées, le scorbut, même à titre préventif.

(2) Le jet en direction d'une personne était une insulte ou une provocation.

B) LE PRISER.

Elle fut longtemps un signe d'aristocratie ou de bourgeoisie, qui laissait le fumer aux gens de moins bonne condition.

Son époque principale fut les XVII^e et XVIII^e siècles. Son déclin, au XIX^e siècle, accompagna celui de la noblesse.

Quand les apothicaires et les débits officiels durent en concéder la vente à la Ferme à partir de 1764, la fraude fut fréquente, tout comme la contrebande où s'illustra le bandit au grand coeur, Mandrin. Les fermiers eux-mêmes, malgré la mise des *bouts* de tabac en presse et sous ficelle estampillée (la *carotte*, la *corde*), n'hésitaient pas à le mouiller pour en augmenter le poids. Parfois, on y mêlait de la cendre, de la poussière ou des feuilles d'autres essences. Quand il était avarié, on le parfumait. De là vient sans doute l'habitude de le purger par un bain à l'eau d'Ange, de fleur d'oranger, de mille fleurs. Le musc et l'eau de rose étaient la spécialité du tabac de Pongibon, à côté du tabac de cedrat, de bergamotte, de muguet. On soignait sa présentation en le colorant soit au noir de galle, soit à l'ocre rouge.

En 1768, on créa la corporation des rapeurs-jurés, chargés de se rendre chez les particuliers pour y râper leur tabac et leur garantir la pureté du produit. Ils exerçaient encore leur travail vers 1820. Auparavant, les particuliers devaient recourir soit à un malaxage manuel grossier, soit à un pilonage dans un mortier. Puis on utilisa des *tôles*, rapes assez grossières qui évoluèrent vers des modèles raffinés en ivoire (de Dieppe), en buis, en fer damasquiné, en bronze, en pomponne, en faïence, en écaille, en émaux décorés par des artistes, au gré de leurs possesseurs, de motifs religieux, érotiques, professionnels. Les particuliers utilisaient des râpes de poche ou de table, mais on trouvait aussi des râpes plus importantes, propres à des marchands ou à des industriels. Le tabac râpé devait ensuite être affiné dans un moulinet pour en obtenir une poudre légère.

Certaines râpes comportant une petite tabatière, apparurent vers la fin du XVIIe siècle. Ces râpes de fer, dont le nom initial - *reib-eisen* - se transforma en *gribeisen*, devinrent des "*grivoises*". Adoptées par les soldats en garnison en Alsace, elles finirent par désigner leurs utilisateurs, les "*grivois*". Le sens moderne de gaulois et d'égrillard de ce mot, vient peut-être des motifs recherchés par ces mercenaires.

Le souci du raffinement se porta aussi sur les *tabaquières*. Chaque époque y marqua son empreinte, et chacun voulut renchérir sur celle de son voisin, si bien qu'il est parfois difficile de dresser une typologie exhaustive dans un art qui fut avant tout singulier, obéissant au goût ou à la recherche de son propriétaire. L'or, l'argent, l'ivoire, la laque, l'écaille, les constituèrent ou les enrichirent au moins jusqu'à la démocratisation post-révolutionnaire, qui voit le régime du papier-pâte vernissé.

Elles devinrent le cadeau à la mode pour le jour de l'an, pour sa belle, pour se concilier les services diplomatiques ou en marque de reconnaissance, selon une échelle codifiée. La passion s'en mêla, et certains possédèrent des collections valant plusieurs fortunes. Certaines mettaient en jeu des mécanismes optiques pour faire apparaître successivement des sujets de décoration différents. D'autres à double fond, "les images cachées", offraient au choix à l'utilisateur soit le visage de l'épouse dans une pose convenable, soit le portrait de la maîtresse dans un abandon plus osé. D'autres encore avaient plusieurs compartiments réservés à plusieurs tabacs.

Les tabatières populaires plus récentes ont aussi leur intérêt. En corne, en bois avec des motifs métalliques, leur couvercle peut être muni d'un anneau en cuivre ou d'un lacet en cuir, "la queue de rat", qui donne son nom à l'objet entier ; elles sont faites par des marins dans leurs heures de loisirs, ou par des paysans comme les Vosgiens, l'hiver.

La prise en elle-même, destinée à flatter l'odorat et la muqueuse nasale par un chatouillement mesuré, devint un rite mondain et développa tout un code corporel par où s'exprimaient les bonnes manières, qui permettaient de

repérer l'homme bien né du parvenu, et celui-ci du paysan. L'échange de prise correspondait à un échange de civilités (1), même si la Princesse Palatine tonnait contre les femmes "*qui mettent leurs doigts dans les tabatières de tous les hommes*", et si certains en ont le nez barbouillé et le jabot saupoudré.

C) LE FUMER.

1) La pipe.

Dans notre civilisation moderne, la pipe est le seul objet à fumer qui pourra laisser des traces dans les siècles à venir, tandis que les cigares et cigarettes disparaissent, au coeur même de leur mise en activité. Elle a perdu son caractère sacré ou social, pour n'exprimer que l'individualité qui l'a choisie, au point de s'y identifier parfois. Un fumeur de pipe sait que ses pipes vivent, ont leur histoire, leur caractère, leurs manies, et qu'il faut bien les connaître pour en tirer le meilleur. Comme les souliers, les pipes sont peut-être les objets qui sont le plus pénétrés de notre âme, si bien qu'à notre mort, on prendra sans vergogne notre argent ou notre compagne, mais que l'irrespect s'arrêtera à ces "doubles", trop pleins encore de notre vie, de nos sagesses et de nos folies.

C'est encore dans notre civilisation que la pipe s'est le plus diversifiée, et que son code typologique est le plus riche. Nous avons déjà dit que jusqu'au début du XIXe siècle, les gens distingués prisaient. Seuls les marins et le peuple fumaient dans des pipes, si bien que les

(1) R. Hamayon a développé un autre aspect social de la tabatière qu'elle a retrouvé en Mongolie : "*Qui point ne prise, ne se lie (sur l'échange des tabatières en Mongolie)*". Langues et techniques, nature et société, t.II, Klincksieck, 1972.

demi-soldes de l'Empire, les artistes romantiques, les femmes "libérées" (Sand) (1) ou exaltées comme les Vésuviennes, crurent contester la société aristocratique en fumant ouvertement la pipe.

Durant tout le XIXe siècle, son fourneau s'élargit, témoin de l'augmentation du niveau de vie. La matière principale, la terre, s'enrichit de deux concurrents : l'écume de mer et la racine de bruyère, pratiquement incombustible (2) dans des conditions normales d'utilisation. Ces mini-révolutions donnèrent des pipes plus robustes, ne s'échauffant pas et ne communiquant aucun goût désagréable au tabac.

Les pipes en écume de mer, longtemps chères, ont été l'apanage des classes aisées. L'écume de mer, la sépiolite, est un silicate de magnésie hydraté, que l'on trouve à Eski-Cheka, en Anatolie. Son nom ne provient pas sans doute de l'Autrichien Kummer, qui le premier l'a introduit en Europe, mais plutôt de l'impression de légèreté et de blancheur qu'elle offre. Longtemps, toute la production turque fut expédiée à Vienne. Après avoir été polies à la pierre, ces pipes sont plongées dans des bains de cire, qui durcissent le fourneau et lui donnent une belle teinte. Elles sont le plus souvent associées à un tuyau d'ambre jaune de la Baltique.

La racine de bruyère a permis, à la fin du XIXe siècle, de donner son extension actuelle à l'usage de la pipe. Ce n'est pas n'importe quelle bruyère qui peut fournir le bois nécessaire, mais seulement la bruyère blanche, qui pousse sporadiquement sur le pourtour méditerranéen, mais surtout en Algérie, dans le Constantinois et les Aurès.

(1) Il ne faut pourtant pas oublier que les bohémiennes, les Laponnes, les Bretonnes et d'autres femmes des milieux populaires, ont fumé très simplement la pipe, sans croire pour autant franchir ou abolir un tabou.

(2) Faut-il rappeler que les belles pipes allemandes en porcelaine éclatent ou se fêlent, et qu'on se brûle si on en tient le fourneau.

2) Le cigare.

Il était fumé par les indigènes du Brésil lors de la découverte du Nouveau Monde, et dès la fin du XVIIe siècle aux Indes (le *cheroot*).

En Europe, les Espagnols et les Portugais contribuèrent à le diffuser ; la manufacture de Séville est de 1757.

En France, son goût suivit les guerres napoléoniennes et surtout l'expédition menée en Espagne par la Restauration de 1823. Il a été longtemps associé à la morgue du militaire galonné, à monocle ou non, ou à celle de l'homme parvenu, du bourgeois profitant de la vie - "*il fume le cigare et pète dans la soie*" - puis à des messieurs bon chic-bon genre, riches, décorés, chefs d'industries ou diplomates, à moins que ce ne soit au "rastaquouère" des années 1925. En tout cas, il est hautement revendiqué par l'homme viril et sera longtemps refusé aux femmes.

On le fume parfois dans un fume-cigare, et il est le complément naturel d'un bon repas annoncé par le café (1).

Les collectionneurs - les vitolphiles - se sont emparés des vitoles (de l'espagnol *vitola* : calibre), marques de la grosseur et du fabricant de cigares où la publicité a sa part.

3) La cigarette :

Son nom vient de *cigarrito*, diminutif de l'espagnol *cigarro*. Outre-Pyrénées, on roulait un *papelito* ou on en achetait à l'unité. En France, les premières cigarettes seront manufacturées en 1843, mais malgré Napoléon III qui

(1) Bordeaux, qui avait déjà donné son nom à un petit cigare, est la seule manufacture où l'on fabrique à la main les cigares "Gault et Millau" - Senderens.

les aimait particulièrement, elles ne seront populaires qu'après la Première Guerre Mondiale.

Les classes aisées les fumaient toutes "faites", au bout de fume-cigarettes, tout aussi luxueux que leurs porte-cigarettes ou leurs coffrets. Longtemps, les classes économiquement défavorisées se les rouleront avec ou sans l'aide de moyen mécanique. Chacun, selon sa catégorie sociale, est enclin à fumer du brun français ou du blond anglo-américain.

IV

FUMÉES ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES

A) FUMÉES EN L'AIR ?

L'homme s'incorpore le monde : c'est là l'essentiel de son activité culturelle. Cette incorporation varie naturellement selon les lieux et les époques, en fonction de l'environnement offert, et cette symbiose constitue la spécificité d'une civilisation.

A côté de la civilisation du riz, du renne ou de l'automobile, il y a celle, ou plutôt celles du tabac. A cet égard, l'anthropologue n'a que faire des jugements "scientifiques" pour ou contre telle ou telle forme de vie. Il la prend comme un tout signifiant, par lequel l'homme cherche à exister, parfois à être, dont il a à rendre compte, à dévoiler la structure et à percer les significations vécues. Cette civilisation du tabac, comme toute civilisation, imprègne même les personnes qui refusent de s'y complaire, tout comme l'Etat imprègne les pensées des anarchistes qui le contestent.

Le tabac est donc un produit humanisé, en qui l'homme se projette et se réalise. Qu'y projette-t-il, et en quoi s'y réalise-t-il ? C'est seulement quand on aura pu répondre à ces questions, qui tiennent également à l'emploi des autres drogues, qu'elles soient euphorisantes, hypnotiques, excitantes, enivrantes ou hallucinogènes, qu'on pourra définir une politique ou une morale. Qui sait si l'emploi modéré du tabac ne permet pas un équilibre mental ou social. Sa suppression entraînerait peut-être des maux bien plus

grands que ceux qu'on lui attribue généralement. Ces maux d'ailleurs, sont-ils de son fait, des excès qu'il autorise ou des représentations idéologiques (1) qu'on lui fait porter. Quelle soit prisée ou méprisée, sa consommation n'est sûrement pas innocente, puisqu'elle exprime une manière d'être au monde, une manière d'être à autrui. On pourrait en dire autant du sel, du sucre, du feu, des femmes, des hommes, de l'atome, qui ne sont peut-être pas en soi plus dangereux que le tabac et qui, comme lui, sous certaines conditions et pour certaines sensibilités, peuvent le devenir.

Il est difficile de répondre de manière univoque à la question de savoir pourquoi l'on fume ou l'on ne fume pas. La réponse ne peut être unique, d'abord en fonction de la diversité des fumeurs et des non-fumeurs, ensuite en fonction de la variété des approches possibles : sociologique, psycho-sociologique, psychanalytique ou anthropologique. Contentons-nous, à la suite de A. de Peretti (2), d'en broser des éléments.

1) Le niveau physiologique permet de dire quelles fonctions biologiques remplit le tabac, et en quoi il peut être le fondement d'un appel à fumer.

On sait ainsi que sa consommation élève la tension et le rythme cardiaque, que la nicotine facilite la présence de sucre dans le muscle - ce qui pourrait expliquer que certains individus, avant des actions qui exigent du "combustible" glucosé, aient besoin de fumer pour le mobiliser. Sur le plan nerveux, on a pu parler de paradoxe à propos de son action. En effet, il "*calme parce qu'il excite et stimule parce qu'il calme*", c'est-à-dire qu'il réduit l'intensité des réactions parce qu'il a préparé l'organisme à recevoir des excitations, et par là même, il est un des élé-

(1) Parmi celles-ci, ne peut-on pas y voir le ressentiment des Pouvoirs devant un plaisir qui, comme bien des plaisirs, est solitaire, même s'il est partagé, et qui par là leur échappe, sauf sur le plan fiscal...

(2) A. DE PERETTI.- "Fumera, fumera pas ?". Flammes et Fumées, n°77, été 1977.

ments d'adaptation au monde extérieur. L'étudiant avant l'examen, le condamné à mort au petit matin, le futur heureux père avant la délivrance de l'accouchement, en grillent une pour se préparer à subir ce qui les attend au moindre coût..., au même titre que l'alcool, le café et, dans une mesure différente, que la bouffée d'oxygène ou la présence d'un fétiche : il atténue le stress.

2) Au niveau psychologique, le tabac nous offre l'occasion, souvent ravie de notre univers quotidien, de retrouver l'unité de notre sensibilité, par la concentration de tous nos sens sur l'action même de fumer. Cette dernière mobilise non seulement l'odorat, mais le tact, le goût, la vue, et jusqu'à l'ouïe.

Quelle que soit la pratique à laquelle on se livre en fumant, on procède à de nombreuses manipulations, à de nombreux attouchements, dont la sémiotique gestuelle et linguistique serait éclairante à l'analyse : on gratte, on bourre progressivement, on caresse des lèvres, des dents, des doigts, du pouce, on mordille les bouts (d'allumette ou de cigare), on joue avec les frisures du "gros cul", comme on joue avec une chevelure ou une toison aimée, avant de "se la rouler", on suçote sa pipe, on se la culotte pour en tirer peu à peu le meilleur, les lèvres se font gourmandes et les narines palpitent : on en salive.

Comme tout plaisir, celui lié au tabac peut, selon les cas et les intentions, favoriser le repliement sur soi, les rêveries, la réflexion intérieure ou l'intégration à un espace social ou naturel qu'on peut rendre intimiste.

Par cette dimension égocentrique, le tabac est l'aliment - comme le café - des pauses, des récréations, des évasions liées aux jouissances, aux ivresses qui rendent le quotidien supportable dans ses contraintes et ses limitations.

C'est le lieu des songes qui réunissent les éléments du monde : la terre, l'air, le feu et l'eau, permettant à chacun, selon ses tensions, de repenser le monde

avant de le réaliser (1). Il aide à maîtriser l'espace, et de même à maîtriser et à rythmer d'une certaine façon le temps. L'amoureux transi qui attend trop longtemps sa belle, calme son impatience en misant sur la durée d'une cigarette, et les mégots écrasés dans le cendrier, tout comme les soucoupes et les sous-bocks, sont un sablier où le temps s'écoule, et s'écoule plus facilement.

Fumer permet donc ainsi une domestication du temps et de l'espace, de se créer un environnement qui soit vraiment à nos dimensions et à nos exigences personnelles les plus profondes, tout comme il autorise la reprise de soi par la contenance qu'il donne, et dans laquelle autrui peut nous réifier alors même qu'on transcende cette mise en représentation.

3) Au niveau social, la consommation du tabac est fortement ritualisée. Nous ne parlerons pas ici du contenu de ce rituel qui plonge dans le sacré, mais de ses formes principales.

On peut d'abord remarquer que le tabac est un phénomène social total qui, en tant que tel, comme notre langue ou nos institutions, préexiste à nos consciences individuelles.

En second lieu, avoir accès au tabac, aux filles (aux garçons), à l'alcool, à l'argent, à la voiture ou à

(1) Dans la ligne des interprétations classiques de Bachelard et de celles, non moins classiques de Freud, la psychologie des profondeurs du fumeur s'appuie sur des archétypes producteurs d'image dont le feu, la terre et l'air sont les éléments moteurs, tandis que la consommation par voie orale - quand elle n'est pas anale - exprime une certaine régression quand le principe de la réalité se fait trop pressant. On biberonne, on tâte sa cigarette comme un sein maternel dont le lait serait la fumée créée par un feu, source de toutes les illuminations et énergies sexuelles et mentales.

la moto, devenir conscrit, c'est tout un, c'est être accepté dans une société, celle des copains aînés, des grands, des adultes. Il sanctionne un rite de passage qui, selon les cas, est arraché aux normes par un jeunot qui ose défier un interdit en s'arrogeant sa première soufflée, comme Prométhée vola le feu aux Dieux ou qui, au contraire, est organisé par les "Anciens" au bénéfice d'un enfant qui ne veut pas grandir, et qu'on pousse à fumer pour favoriser son émancipation à l'occasion d'un banquet de première communion ou de noces. Dans les deux cas, l'adolescent s'identifie aux autres, même s'il leur ment ou s'il se ment à lui-même sur la réalité de ses exploits. Il se peut même que chaque fois qu'on renouvelle l'acte banalisé de fumer, on revive, atténuée, cette première affirmation sociale de soi-même (1).

Il est tout à fait naturel que la consommation du tabac développe des structures parallèles à celle du sexe, autre conquête de l'adolescent. Symbole de la virilité ou du droit à la liberté sexuelle, le tabac est l'équivalent de l'amour, et peut le remplacer, le préparer ou le suivre, comme le chante Charles Dumont.

En un sens, sucer, fumer, c'est en rester au stade bucal, ne pas être entré dans une sexualité complète - mais il n'y a là rien d'inférieur. En un autre sens, il peut être le prélude d'échanges complices, lorsque les feux et les fumées se mêlent, propédeutique corporelle.

Plus largement, par les échanges matériels sans valeur économique propre, auxquels le tabac donne lieu, on accède à la sphère de la sociabilité : on échange des mots, des femmes, un verre, une cigarette - à défaut, on se sert dans le paquet d'un frère en religion, à charge de revanche - pour entrer dans des rapports sociaux ou les revivifier. On se met alors dans le même bain social - ou on en sort - en acceptant - ou non - de partager avec quelqu'un ou quelques-uns la même fumée, comme on peut partager le même lit, la même table, le même pain.

(1) Et de même le non-fumeur qui s'affirme alors par un anti-conformisme de nature également sociale.

B) TABAC ET SANTE

Le tabac, synonyme d'objet socio-économique, de facteur politique et de comportement social, ne pouvait laisser indifférentes la MEDECINE, l'HYGIENE et la SANTE. Point n'est besoin d'attendre la loi VEIL de 1976 pour voir de nombreux chercheurs et scientifiques s'intéresser au phénomène du *tabagisme*.

Aujourd'hui, le débat reste encore largement ouvert et, malgré l'accroissement du nombre des cancers du poumon, il semble encore, à l'heure actuelle, très difficile de condamner le tabac, dont l'usage devenu manie ou mode est trop imprégné de contraintes sociales pour être analysé simplement d'un point de vue médical ou scientifique.

La controverse reste, en effet, grande à ce sujet et si certaines théories médicales prêchent pour la nocivité totale du tabac et donc pour *l'abstinence*, d'autres prétendent qu'une telle attitude ne saurait remédier à ce fléau social et prônent la *prévention*, tel ce chercheur, Camille IZARD, qui en 1974 déclarait :

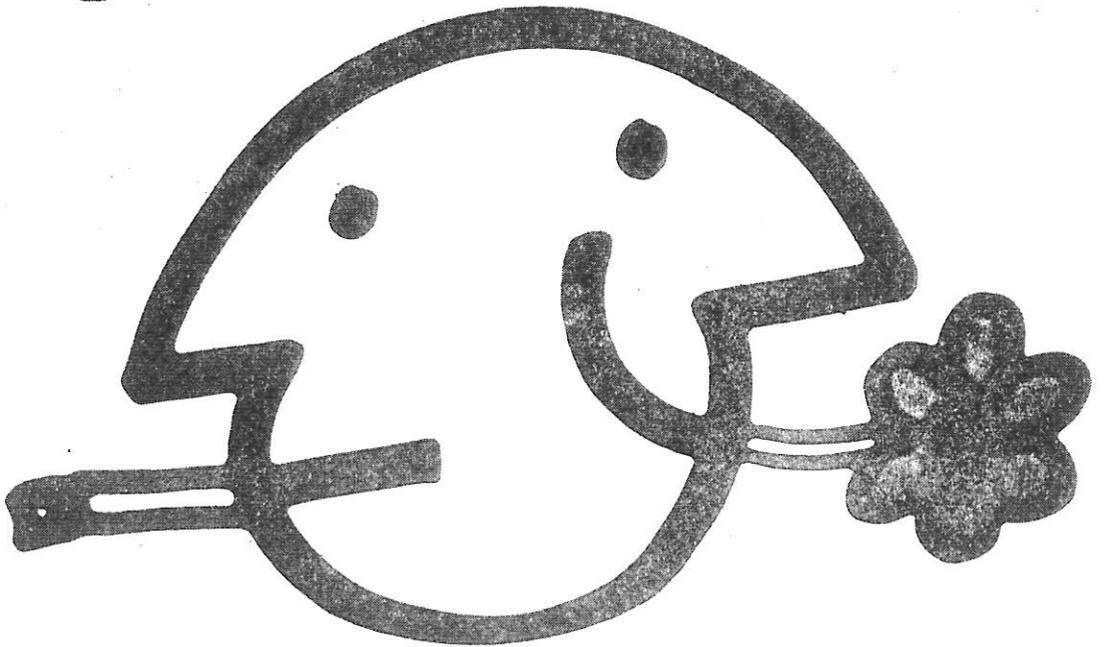
"... Il s'agit, après avoir reconnu, puis évalué les risques encourus, de promouvoir les études susceptibles d'aboutir à la mise sur le marché de produits acceptables dans les limites d'une consommation raisonnable".

Mais le problème n'est pas résolu. pour autant, car s'il est vrai que tous les fumeurs savent ou prétendent savoir que le tabac est dangereux (enquête du *Comité Français d'Education pour la Santé*), ils n'en arrêtent pas pour autant de fumer car chaque fumeur pense inconsciemment que le danger est réservé aux autres.

La solution à cette toxicomanie sociale n'apparaît donc pas comme évidente.

Il nous importe peu ici de rouvrir la polémique ou de prendre parti pour l'une ou l'autre de ces tendances, mais de tenter dans la mesure du possible d'établir un récapitulatif des rapports entre TABAC et MEDECINE et de saisir l'évolution significative, à nos yeux, d'un comportement social.

**A VOUS
de choisir:
Le Tabac
ou la Santé**



COMITE FRANÇAIS
D'EDUCATION POUR LA SANTE

Tabac : vertu médicinale

Quels qu'en soient les modes de consommation, la Médecine s'est, dès le départ, c'est-à-dire le XVIème siècle, occupée de cette *herbe au démon* mais nous verrons que ce n'est qu'après quatre siècles d'usage que le monde va découvrir que le tabac peut devenir un fléau.

Avant de devenir un "as assin", le tabac est une plante merveilleuse qui, au XVIème siècle, est même supposée avoir une vertu médicinale. Elle est recommandée pour toutes sortes de maux.

Ainsi, vers 1560, Catherine de MEDICIS l'utilise contre les maux de tête et autres troubles, conseillée par Jean NICOT, ambassadeur de France à la cour du Portugal; on parle alors de *panacée cathérinaire*.

A la fin du XVIème et au début du XVIIème siècles, on voit aussi certains médecins, tel Jean NEANDER, prétendre guérir une foule de maladies par l'application externe de feuilles de tabac ou par ingestion ou aspiration de pilules dans lesquelles entrait cette plante. C'est ce qu'on a appelé la *médecine tabagique*, laquelle a sûrement tué plus de personnes qu'elle n'en a guéries !

Mais, à cette époque, le tabac était un luxe et une denrée rare et fumer n'était qu'un plaisir anodin. La consommation de ce produit va changer considérablement au cours des siècles et, petit à petit, ce qui était un usage devient une manie qui, quelle qu'elle soit, est toujours dangereuse.

La révolution tabagique

Avec l'apparition des premières cigarettes manufacturées, une véritable révolution tabagique va se produire au XIXème siècle. Aujourd'hui, on ne fume plus comme autrefois par plaisir ou par goût, "on grille cigarette sur cigarette". Nous assistons à une explosion du *tabagisme*.



**prenons la vie
à pleins poumons**

Parallèlement, on remarque un accroissement considérable du nombre des cancers du poumon qui va attirer l'attention sur les dangers possibles du tabac. De nombreuses équipes médicales vont se pencher alors sérieusement sur ce problème et tenter d'en préciser la teneur.

On parle de pharmaco-dépendance et si l'usage tabagique n'est pas considéré comme une toxicomanie véritable par l'O.M.S., car il semblerait n'y avoir aucune dépendance physique comme avec d'autres drogues, cette distinction paraît être plutôt le fruit d'une réflexion économique et sociale que médicale. Il est évident pour tout le monde que la première caractéristique du tabac est son importance budgétaire.

De nombreux centres d'analyse ont, malgré tout, cherché à étudier les risques que peut provoquer l'absorption régulière de la fumée du tabac.

S'il semble incertain de préciser, en pourcentage, le nombre de maladies provoquées par le tabac (les statistiques variant beaucoup d'une enquête à l'autre), certaines substances (nicotine, oxyde de carbone, goudrons) sont incriminées avec certitude dans l'étiologie des maladies liées à l'usage du tabac, comme :

- le cancer broncho-pulmonaire,
- la bronchite chronique,
- les atteintes cardio-vasculaires,
- la pathologie stomatologique,
- les troubles digestifs.

La cigarette devient alors "*un instrument de mort à l'égard duquel la neutralité n'est plus possible*" (O.M.S.) et le monde médical entreprend une lutte difficile contre le tabagisme.

Lutte contre le tabagisme

- Deux méthodes de lutte anti-tabac sont primordiales :
- l'une est la thérapie,
 - l'autre est la prévention.

La première méthode est employée dans des centres médicaux de *désintoxication tabagique*, tel celui de Ferdinand PIECHAUD, créé à BORDEAUX en 1982.

Si de réels résultats sont obtenus, ils restent insuffisants car si le soutien médical, dans une cure de cet ordre, est nécessaire, la réussite ne peut se faire sans le bon vouloir du fumeur.

Or, la motivation du sujet est primordiale car aucune médication ne permet, sans autre traitement (de type psychothérapie de groupe ou consultation médicale) d'assurer une désintoxication complète et durable.

Outre cette thérapeutique traditionnelle, d'autres types de médecine (ACUPUNCTURE, AURICULOTHERAPIE, HOMEOPATHIE) pratiquent la désintoxication, mais là encore dans les mêmes limites.

La deuxième méthode, dite de *prévention*, est celle sur laquelle tous les efforts sont et doivent continuer à être portés.

Cette prévention revêt jusqu'à présent trois aspects :

- Il y eut, d'abord, l'apparition du *bout filtre* qui devait réduire l'absorption de nicotine mais l'on sait, maintenant, qu'un bout filtre ne retient pas plus la nicotine qu'un mégot moyen.

- Une deuxième méthode de prévention est l'essai, depuis un certain temps, d'une *dénicotinisation du tabac* avec la mise au point d'une cigarette atoxique ou à faible risque. Mais on constate que la teneur en nicotine étant moindre, le fumeur a alors tendance à augmenter sa ration de cigarettes.

- Enfin, le dernier moyen de prévention et le plus efficace est la *campagne anti-tabac* menée depuis 1976 à l'ins-tigation des pouvoirs publics et sous les directives de l'O.M.S.

Les médecins savent très bien qu'il ne suffit pas d'une loi pour exercer une action anti-tabac efficace. Mais ils pensent qu'une information est souhaitable, et cela pour tous, fumeurs effectifs ou potentiels.

Conclusion

Les problèmes de prévention et de soin en matière de tabagisme sont donc très importants et la Médecine y joue son rôle.

Mais ce rôle est restreint car la seule solution évidente pour enrayer cette toxicomanie, si toxicomanie il y a, serait donc l'interdiction de la vente du tabac et pourquoi pas de sa culture, hypothèse totalement irréalisable si l'on considère son importance économique.

Mais, le problème n'est pas là : *fumer est un acte social* aux motivations multiples, et ce dont ces dernières qu'il conviendrait d'analyser avant tout, car, nous dit O. JUILLARD :

"La question du tabac ne se poserait plus si l'on fumait parce que l'on aime fumer".

C) MARLBORO, WINSTON, GAULOISES & CO

DOUZE ANS DE PUBLICITE POUR LES MARQUES DE CIGARETTES (1970-82)

Point n'est besoin de la publicité pour inciter à fumer. La société s'en charge : offrir, accepter une cigarette, c'est comme offrir ou accepter un verre. C'est un geste social, traduisant une intention de partager, une volonté de participer.

Par contre, la publicité joue un rôle considérable dans le choix de ce qui est fumé. Sans elle, comment l'amateur pourrait-il se déterminer parmi les centaines de marques de cigarettes, brunes ou blondes, existant sur le marché ?

Dans les lignes qui suivent, nous aborderons les principaux types d'incitations utilisés par la publicité au cours des douze dernières années (1). Cette période est marquée

(1) - Ce texte s'appuie sur l'analyse d'environ 90 publicités s'appliquant à une trentaine de marques différentes.

**Découvrez...
l'arôme
Marlboro.**

Les hommes de caractère...
comme l'intrépide coy-boy,
vivent avec Marlboro.

Marlboro... du vrai tabac américain.

Si vous voulez une cigarette filtre
qui soit riche et puissante en arôme...

Fumez Marlboro!

Vous trouverez mille autres raisons
de préférer Marlboro!

Regie Française des Tabacs

Marlboro
Marlboro

par un tournant le 9 juillet 1976, date d'adoption d'une loi réglementant strictement toute publicité en faveur des produits du tabac.

Avant, c'est en quelque sorte un âge d'or pour les marques de cigarettes : c'est à qui trouvera l'adjectif le plus savoureux pour désigner l'arôme d'un tabac, ou encore l'image la plus susceptible de faire s'enflammer les amateurs.

Après, la tendance est plutôt à l'austérité, mais on aura l'occasion de voir que c'est dans les temps difficiles que l'imagination des publicitaires fonctionne le mieux...

L'âge d'or des marques de cigarettes.

De 1970 à 1976, la publicité a recours à deux types d'incitations privilégiés :

- rappeler que fumer est un des plaisirs de l'existence,

- persuader que la marque de cigarettes choisie contribue à la création ou au renforcement d'une image de soi.

Ces deux thèmes sont la plupart du temps associés, l'un à titre de slogan ou d'argument, l'autre étant figuré ou suggéré sur l'image.

La cigarette fait partie des plaisirs de la vie. On la savoure en même temps qu'un verre d'alcool sec, whisky ou cognac (Black and White), elle accompagne les temps forts de la vie d'un groupe (Kent) ou d'un couple.

La publicité qui est, on le sait, prodigue de visions de bonheur, s'applique principalement ici à mettre en scène différents moments de la vie d'un couple heureux :

- Instants d'intimité tendre : magie de la petite fumée s'élevant en volutes changeantes, exhalaisons partagées, connivences (Winston). Ceux-là "*savent créer un monde à part*" (Kings Superior).

- Apparition du désir amoureux : insistance ou acquiescement des regards, lèvres entrouvertes, mains caressantes, allumage (mise à feu) de la cigarette . "*Lui avez-vous déjà dit oui ?*"
... "*Lui*" : l'autre, la marque Benson & Hedges.

ROYALE LONGUE

blonde ou menth

tout en elle vous
de son arôme, élégance de sa silhouette,
longueur de son filtre,
elle pousse même le raffinement
à vous offrir le choix: blonde ou menth.

LE PRODUIT
EST FRANÇAIS ET A 20 ANS

ROYALE
EXTRA LONGUE
FILTRE

ROYALE
MENTHON
EXTRA LONGUE
FILTRE

- Enfin, la cigarette après l'amour (Kool). Cette publicité est plus spécialement destinée aux femmes "libérées". L'image montre deux mains enlacées sur un coin d'oreiller, avec le commentaire suivant :

"Vous avez tout, maintenant, Baby, tout ce que vous souhaitez".

Une autre image, d'inspiration analogue, est ainsi interprétée :

"Oui, vous êtes délivrée de toutes chaînes désormais. Allez où bon vous semblera. Où vous rencontrerez le vrai baiser au parfum de menthe, Kool, fraîche, si tentante. Quand vous êtes lassée des autres, Kool vous fait revivre. Avec les tabacs d'Amérique qui ont fait de Kool le plus excitant des playboys internationaux. Kool est l'unique. Pour vous, Baby (et pour lui si vous êtes d'humeur à partager)"...

La femme Kool ne choisit pas seulement sa marque de cigarettes, mais aussi son partenaire. Elle se veut libre de toute attache sentimentale. Pour se repérer dans le monde (masculin), c'est l'haleine Kool qui lui sert de guide.

Mais surtout, *la cigarette est en soi un plaisir* (fût-il solitaire) : celui de la rencontre entre un palais et une fumée porteuse d'arômes.

Les adjectifs abondent pour qualifier goûts et saveurs. On peut les regrouper en deux catégories :

- Ceux contenant l'idée que le tabac est (a) quelque chose de "fort" : corsé, charpenté, soutenu, riche, puissant, généreux... Il est remarquable que les mêmes termes servent à désigner l'arôme d'un café, d'un alcool. Mais la trilogie café / tabac / alcool n'est-elle pas le sel, ou, mieux encore, le piment de l'existence ?

- Ceux qui suggèrent ou affirment que les qualités gustatives propres à une marque donnée sont incomparables : authentiques, rares, voire uniques. Selon les cas, ce goût précieux viendra d'ailleurs (contrées exotiques) ou ... d'ici (goût "américain" dont la quintessence s'extrait du sol de l'Etat de Virginie).

Une bouffée de Winston, c'est
un mélange des plus grands tabacs.
Un mélange qui est bon
comme quelque chose de définitif.
Et peut-être même encore meilleur que ça.
Tout et tout, aux États-Unis, la cigarette
qu'on allume le plus, c'est Winston.
Long size. Bout filtre. 3,00 F.

Winston

Winston, c'est si bon que c'est presque un péché

© J. Reynolds - The Best Tobacco makes the Best Cigarettes

Il sera parfois le résultat d'une alchimie secrète, d'un mélange inimitable (Camel : *Turkish and domestic blend*).

Le prix des qualificatifs les plus recherchés reviendrait sans conteste à la marque Winston :

"Tous les soleils et les fleuves, de la Louisiane au Kentucky, ont mûri ces tabacs pour Winston. Mais le diable, sans doute, a dû les mélanger pour en tirer cette saveur de miel sauvage, âpre et douce aux lèvres".

(Im)moralité :

"Winston, c'est si bon que c'est presque un péché"...

Ce thème du plaisir défendu rappelle l'époque (pas si lointaine) où une morale puritaine interdisait l'usage du tabac, où tabagisme allait de pair avec débauche, ce qui n'était peut-être pas sans rapports avec l'éthique du capitalisme : tout moment consacré à fumer n'était-il pas autant de perdu pour la rentabilité ?

Des mentions spécifiques s'appliquent aux cigarettes mentholées.

Certes, l'adjonction d'une substance aromatique comme le menthol contribue à rafraîchir le palais (et l'haleine). Mais ses propriétés vont bien au-delà.

Allumer une Peter Stuyvesant, c'est comme se faire emporter par un grand vent soufflant vers le large. Tirer une bouffée d'une cigarette Kool, c'est s'approprier un instant les vertus de la rosée ou du givre : c'est aspirer un air neuf comme celui du matin, c'est être saisi d'un délicieux frisson comme si l'on était tout-à-coup transporté sur la banquise. Cigarette mentholée : feu et glace à la fois...

A noter enfin (et toujours chez Kool), l'insistance sur *"le vrai baiser au parfum de menthe"*, ou la conjugaison suprême de deux plaisirs.

Dites-moi ce que vous fumez, je vous dirai qui vous êtes...

Dans le vaste monde des fumeurs s'échangent des signaux autres que des signaux de fumée. Le fumeur de Gauloises (sans filtre) n'a rien à voir avec le fumeur de Benson & Hedges. Chacun, par le choix d'un type de tabac et d'une marque, révèle quelque chose de lui-même, de sa catégorie sociale, de sa personnalité, ou encore de sa sexualité.

La publicité reflète et influence en retour ce jeu de signalisations sociales, chaque marque proposant son modèle-type de fumeur.

Qu'en est-il d'abord des *modèles d'appartenance socio-culturelle* ?

Certaines marques tentent de se donner une dimension universelle (transculturelle) : "*Wherever you go*", Peter Stuyvesant; de même, dans toutes les capitales du monde, vous trouverez la Gauloise bleue.

D'autres, au contraire, se prétendent partie intégrante d'une identité nationale : Winston appartient à "l'Amérique" comme le *bluesman* noir, l'Indien ou le joueur de *base-ball*... Paradoxalement, une telle affirmation d'auto-centrisme, un contentement de soi aussi catégorique, loin d'être à usage interne, sont destinés à susciter, de la part des non-Américains, qui pourraient à bon droit se sentir exclus, une volonté d'adhésion. Cette publicité repose sur une confiance absolue en la toute-puissance du modèle de l'*american way of life*.

La marque Camel se distingue avec originalité en proposant pour signe de ralliement son célèbre animal-totem, le chameau (lequel est d'ailleurs soit dit en passant un dromadaire). Une publicité présente la partie postérieure d'un individu (de sexe indéterminé) revêtu d'un *jean* sur la poche duquel est brodé l'emblème de la marque. Commentaire : "*Tout le monde aime les chameaux, maintenant*"...

Indice d'appartenance à la catégorie des grands voyageurs internationaux, à l'Occident américanisé, au clan du Chameau, la marque de cigarettes peut aussi être le signe du rattachement à une élite sociale. Fumer Black and White, cela va avec porter un *smoking* (bien sûr !) et boire un *drink*.

L'"objet fumant" lui-même se doit d'avoir du style : format royal (*king size*) et filet or (J. Players Special).

Par ailleurs, la marque de cigarettes choisie peut aussi témoigner d'un *style de vie*, d'un *profil socio-psychologique*. Le paquet de Marlboro, par exemple, fait partie des accessoires de tout individu actif. Différents personnages particulièrement dynamiques nous sont présentés :

- C'est le pilote automobile (tiens, un sportif qui fume, mais, justement, le sport qu'il pratique ne met pas en jeu le souffle).

- Ce sont aussi des citadins menant une vie "*intense*" et trépidante : l'homme bondissant hors de son automobile décapotable pour se livrer aux mille et une activités de la vie quotidienne (1), le reporter qui n'a pas de temps à perdre ("*son éditorial est attendu par deux millions de lecteurs*"), la *cover-girl* très demandée ("*elle a eu dix-sept fois la couverture des plus grands journaux de mode américains*"). Tous ces personnages ont en commun une perpétuelle course contre la montre et contre l'oubli, comme quoi la cigarette serait le carburant indispensable à l'homme ou à la femme vivant dans une société de production et de compétition.

- Ce sont, enfin, des ruraux très spéciaux : non pas des paysans évoluant au rythme lourd et lent des tracteurs, mais des cavaliers sans peur et sans reproche, des *cow-boys* à la large carrure, des "*hommes volontaires*" aux traits burinés.

Tout-à-fait opposé à ce modèle de surenchère activiste est celui proposé par la marque Kool (2) : "*keep cool*", ça va de soi; soyez décontracté, "relax". Sachez vous arrêter et prendre le temps. Il s'agit de déculpabiliser une fois pour toutes le temps improductif consacré au loisir.

(1) Parmi ces personnages, tous mis en scène pour Marlboro, seul celui-ci revient à la marque Française.

(2) Qui joue sur les mots en choisissant Kool comme dénomination. *Cool* = fraîcheur / décontraction.

Enfin, la marque de cigarettes intervient pour renforcer ou préciser *l'image sexuelle de l'individu*.

Il y a des cigarettes "pour hommes", comme Pall Mall : le texte l'affirme et l'image le répète, la cigarette Pall Mall fait partie de la panoplie masculine (chemise stricte, boutons de manchettes, ceinture ou bretelles). Des mains suggestives occupent le premier plan : velues, une phalange amputée (Kings Superior), porteuses d'énormes chevalières gravées aux armoiries de la marque, ou encore passées dans le ceinturon en geste d'affirmation de soi (Pall Mall).

Et pour les femmes ?

Certes, il existe une association privilégiée entre cigarette blonde et modèle féminin. Néanmoins, il ne faut pas seulement y voir suggérée l'idée qu'un tabac moins "fort" (vigoureux, charpenté, etc.) conviendrait plus particulièrement à la "nature" féminine... La publicité joue également avec la polysémie du mot "blonde", pouvant s'appliquer alternativement à la cigarette et à la femme.

C'est ainsi qu'une nymphe aux cheveux de paille et au regard (pudiquement ?) détourné présente la cigarette dans une attitude érotico-voluptueuse : ou comment savourer la "blonde" par les deux bouts... (Royale). De la femme, la cigarette n'a pas que la blondeur, mais aussi la silhouette, *"démésurément longue"*, élégante, allurée (Royale Longue).

Le jeu de mots est exploité à fond par la marque Royale, avec sa *"blonde interdite aux hommes"* :

"Vous connaissez les hommes, ils ne peuvent pas résister à une blonde, surtout quand elle a de l'allure. Ils l'ont goûtée, ils ont succombé".

Blonde ou pas, la femme fumera généralement les mêmes cigarettes que l'homme, y compris des Pall Mall, en vertu du même schéma identificatoire paradoxal utilisé par la marque Winston (cf plus haut).

Certaines marques n'hésitent pas à affirmer explicitement la prééminence masculine : *"Elle aime ce qu'il préfère"*, *"c'est lui qui décide"* (Kings Superior). *"Elle admire son dynamisme, sa folle activité; comme lui, elle fume Française"*.

D'autres, comme on l'a déjà vu avec Kool, récupèrent la revendication féministe à une existence et un choix autonomes (nous sommes dans les années 70...). La marque du Maurier se proclame destinée à "*une nouvelle race de femmes, celles qui ne se laissent pas influencer*". Au cours d'une enquête réalisée peu de temps après sa parution, le modèle féminin figurant sur la photo a suscité des réactions particulièrement négatives; on stigmatisa notamment ses allures agressives et viriles.

Si la cigarette exalte indiscutablement la masculinité, son association à un personnage féminin est plus problématique et ne va pas sans introduire quelques ambiguïtés dans l'image sexuelle de la femme. Il n'est pas si loin le temps où une femme qui fumait était plutôt mal vue. Il suffit que chez le modèle publicitaire la blondeur soit reléguée au second plan par un geste, un regard de face, des lèvres soulignées en rouge, pour que réapparaisse l'image d'une femme de mauvaise vie, voire celle d'une virago castratrice.

Après la nouvelle législation :
restrictions et ... invention

L'âge d'or de la publicité pour les marques de cigarettes prit fin lorsqu'on s'alarma devant le "coût social" de l'us et abus du tabac.

La loi du 9 juillet 1976 impose désormais la publication sur tous les emballages des pourcentages respectifs de goudron et de nicotine, ainsi que la mention : "*abus dangereux*".

Quant à la publicité, elle est interdite sur les media, à l'exception de la presse où elle fait l'objet d'une réglementation.

C'est ainsi que la proportion d'annonces pour les produits du tabac ne doit pas être supérieure à celle des années précédant l'adoption de la loi. Les publicitaires préfèrent alors multiplier les mini-publicités (1/4 de page), comptant plutôt sur l'effet de répétition que sur l'effet d'émotion pour inciter les consommateurs à acheter leur marque.

A cette limitation quantitative correspond une limitation qualitative. Les textes deviennent strictement descriptifs et il n'est plus question d'argumenter à partir de l'arôme spécifique à un tabac. Désormais c'est à la marque dont le tabac sera le plus léger, le plus doux (*mild*), le moins dangereux possible (Kent).

Les images, quant à elles, sont expurgées de tout personnage haut en couleur : fini le temps des vamps et des séducteurs à l'oeil de velours. *Seul le motif figurant sur le paquet peut être représenté.* Puisse celui-ci être déjà célèbre (comme chez Camel ou Gitanes). Dans le cas contraire (nouveaux produits), il s'agit de diminuer l'élément graphique au profit de l'élément imagé, dans la mesure où celui-ci se prête à une mnémotechnie plus aisée.

Ainsi apparaissent des emballages aux dessins d'oiseaux (Gallia), d'automobiles (Gauloises Blue Way), ou encore parés de figures mythologiques (Seitanes), autos, oiseaux ou divinités pouvant être reproduits en toile de fond de l'annonce publicitaire.

Les connotations des images publicitaires nouvelle formule (ce qu'elles évoquent ou suggèrent) subissent donc un appauvrissement par rapport à la période précédente, ainsi qu'un infléchissement :

Reflétant l'évolution des consommateurs sous l'influence de la campagne anti-tabac, elles sont toutes axées autour du thème de légèreté et d'innocuité (d'innocence) du produit : débarrassée de son goudron, lavée de tout soupçon de noircir trachées et poumons, la cigarette se présente tout de blanc et d'azur vêtue (Kent, Muratti, Benson, ...).

Fumez Gallia, et l'air autour de vous restera aussi pur que celui des hautes couches de la stratosphère : c'est ce qu'exprime le fond de l'image, d'un bleu encore plus intense que celui qui règne à proximité des cimes enneigées. L'oiseau, la blanche colombe, est là pour renforcer cette évocation de légèreté et de pureté.

Cependant, les publicitaires ont trouvé des moyens particulièrement subtils et ingénieux pour "faire passer" certains messages moins candides tout en restant dans le cadre de la loi.

Puisqu'il n'est plus possible désormais de faire de la mise en scène autour des paquets de cigarettes, on en fait autour d'autres produits (briquets et allumettes en particulier), jouant le rôle d'*appeaux*, l'essentiel étant de conserver le nom, puis le graphisme et la couleur de la marque.

Ceci en toute légalité, puisque la loi, si elle interdit toute publicité sur/pour des *gadgets* tels que stylos, ou *t-shirts*, l'autorise sur/pour tous les *accessoires du tabac* (briquets, allumettes, cendriers).

C'est ainsi que des marques comme Pall Mall et Gitanes (1) ont des paquets d'allumettes qui sont des répliques exactes de leurs paquets de cigarettes : au premier coup d'oeil jeté sur l'annonce, la mention "allumettes" ne frappe guère...

Le paquet d'allumettes Gitanes, sur fond de "*Nuit bleue*", est particulièrement réussi, à la fois sur le plan de l'illusion et sur celui de l'évocation. Arrêté (est-ce une panne ?) dans la zone inhospitalière des grands canyons, sous la froide clarté lunaire, un aviateur craque une allumette... A la lueur de la flamme surgit alors une silhouette qui met fin à sa solitude, le temps d'un embrasement : vous l'avez reconnue, c'est la célèbre Gitane...

Pall Mall suggère que, si l'on tombe en panne de batterie en plein désert, on peut lui faire confiance pour se recharger en énergie (grâce à ses allumettes, bien sûr). A cette annonce en est accolée une autre, et cette combinaison ne doit rien au hasard : le paquet de cigarettes Pall Mall en petit format figure dans un coin de la page.

Camel, Royale et Marlboro fabriquent des briquets où sont reproduits leurs emblèmes. La marque Camel publie en outre (et toujours en conformité avec la loi) un catalogue d'expéditions lointaines ... au pays du chameau et des trois palmiers.

Signalons par ailleurs la sortie d'un parfum nommé "Gauloise". Quoique ce nom, ainsi que l'encadrement bleu de l'image publicitaire, puissent faire penser le contraire, ce produit est sans rapport avec la marque de cigarettes du même nom. "Gauloise" se veut destiné aux femmes "*affranchies*" : fumeraient-elles des *brunes* que cela ne nous étonnerait guère.

(1) - Le paquet d'allumettes Gitanes existait bien avant 1976 : mais le boîtage était différent.

Enfin, tout le monde aura pu constater dernièrement la rentrée en scène du célèbre *cow-boy* Marlboro, personnage et paquet de cigarettes cohabitant sur l'annonce. Certes, tout cela est parfaitement règlementaire, le *cow-boy* ayant été déposé comme emblème de la marque. Mais on peut néanmoins s'interroger : l'agrandissement photographique de personnages figurant déjà sur le paquet (et peut-être moins édifiants ...) tomberait-il ou non sous le coup de la loi ? Ne pourrait-on généraliser le procédé en le raffinant ?

Nul doute que, loin d'être moribonde, la publicité pour les marques de cigarettes et les accessoires du tabac a encore un certain avenir devant elle...

D) KREUGER : UN HOMME, UN PRODUIT, UNE EPOQUE AU TRAVERS

D'UNE VALEUR MOBILIERE (1)

Dans une exposition consacrée au thème "*Fumées et sociétés*", il paraît normal de voir des objets tels que des pipes, cigares, cigarettes, allumettes, boîtes, ... reliés à des pratiques, des techniques, des situations relatives à l'acte de fumer.

Eléments familiers d'un acte éminemment social, ils sont là pour en évoquer les aspects esthétiques et ethnographiques.

Il peut, par contre, paraître étonnant d'y trouver une chose que nous n'avons guère l'occasion de manipuler fréquemment : une valeur mobilière.

Pourtant les divers contenants et contenus utilisés par les fumeurs ont été à l'origine de la création de structures de production et de commercialisation. Les valeurs

(1) Pour cet exposé nous nous sommes largement inspiré des articles que M. DUTAILLIS a fait paraître dans la revue *Banque* n° 412 (déc. 81) et 413 (janv. 82), sous le titre "*Les allumettes d'Ivar Kreuger*".


AKTIEBOLAGET
KREUGER & TOLL
 (KREUGER & TOLL, S.A.)
 (AKTIENGESELLSCHAFT KREUGER & TOLL)

CAPITAL SOCIAL 28 000 000 KRONOR **AKTIEN KAPITAL** 28 000 000 KRONOR

LES ACTIONS SONT DIVISEES EN DEUX SERIES. LES ACTIONS A ET B, DE 100 COURONNES DE VALEUR NOMINALE, ACTIONS QUI SONT EGALES A TOUTES EGARDS, SAUF QUE, TOUTES ACTIONS DE LA SERIE A DONNE DROIT A UNE VOIX, PENDANT QUE LES ACTIONS DE LA SERIE B NE DONNENT DROIT QU'A 1/1000 DE VOIX.

Die Aktien sind in zwei Reihen geteilt, A- und B-Aktien, wozu je 100 Kronen Nennwert, während Aktien in jeder Bezeichnung gleich sind, mit der Ausnahme jedoch, dass die Aktien der Serie A zu je einer Stimme berechnungen, während die Aktien der Serie B nur zu 1/1000 Stimme berechnungen.

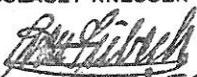
Société Financière pour valeurs Scandinaves en Suisse
 ayant versé le montant de
 100 couronnes suédoises pour

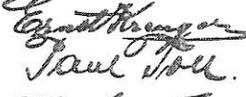
UNE
 action-B entièrement libérée de
 Aktiebolaget Kreuger & Toll,
 il lui est assuré une part de
 la Société qui correspond à
 l'importance de son apport, en
 conformité de la loi suédoise
 de la Société.
 Ce titre d'action est assorti de
 coupons de dividende par an.

der für
EINE
 B-Aktie der Aktiengesellschaft
 Kreuger & Toll den Betrag von
 100 Schwedischen Kronen
 voll eingezahlt hat, wird hier-
 durch der Mittheilungs- und
 der Gesellschaft in Uebereinstim-
 mung mit der Statuten gesetz-
 lich zugesichert,
 Zu dieser Aktie gehören Dividen-
 denscheine nebst Talon.

Stockholm, 1/1 1926.

AKTIEBOLAGET KREUGER & TOLL






CETTE ACTION EST EXEMPTÉ DU TIMBRE, ÉTANT DÉLIVRÉE EN VERTU D'UN DÉCRET EN DATE DU 20 MARS 1926. CETTE ACTION N'EST SOUSMISE À AUCUNE RESTRICTION CONCERNANT LA TRANSFÉRENCÉ, ET LE PORTEUR POURRA ÊTRE DE NATIONALITÉ ÉTRANGÈRE. À L'ORDONNEMENT DE CETTE ACTION LA PRO-
 DUCTEUR DE CE TITRE, ÉMISSEUR D'ORDRE, EST INDISPENSABLE.

DIESE AKTIE IST FREIBEFREI, WEIL DIESELBE GEMÄSS EINE ANDERE VERORDNUNG VOM 20. MÄRZ 1926 AUSGESTELLT WORDEN IST. DIESE AKTIE IST KEINERLEI BESCHRÄNKUNG IN BEZUG AUF DIE ÜBERTRAGUNG UNTERWORFEN, UND DER INHABER KANN AUSLÄNDISCHER STAATSBÜRGER SEIN. DER BEFOLGUNG DIESER AKTIE MUSS DIESELBE ORDNUNGSGEMÄSS ÜBER-
 TRAGER VORZULEGEN WERDEN.

mobilières sont donc là pour rappeler la dimension économique d'une réalité sociale.

On peut les rechercher pour leur graphisme, leur rareté : ce que font les scripophiles. On peut également les considérer comme les témoins des époques, des hommes qui leur ont donné naissance.

A l'appui de cette dernière idée, nous allons évoquer l'histoire illustrée par l'une des valeurs mobilières exposées : l'action KREUGER et TOLL.

C'est au XIXème siècle, à la suite des expériences qui aboutirent à la création des allumettes oxygénées puis phosphorées qui se révélèrent fort dangereuses qu'un industriel suédois, LUNDSTROM, met au point en 1855 des allumettes de sûreté, plus couramment appelées allumettes suédoises.

Ivar KREUGER naquit après ces découvertes, en 1880, à Kalmar, dans le sud de la Suède, au sein d'une famille qui possédait quelques fabriques de ces fameuses allumettes.

Energique, ambitieux, dès son plus jeune âge, impressionné par le destin de Cecil RHODES en Afrique du Sud, après avoir reçu une formation d'ingénieur, il fonde en 1908 avec Pan TOLL une entreprise de construction, la firme KREUGER et TOLL.

La valeur KREUGER et TOLL aurait peu d'intérêt dans cette exposition si l'on ne savait par ailleurs que cette entreprise fut un élément important d'une stratégie qui avait pour objectif le monopole mondial de la fabrication des allumettes.

En 1913, KREUGER fusionne neuf fabriques de petite taille avec celles de sa famille, créant ainsi l'*United match factories*. Il profit du fait que la guerre de 1914 interrompt les importations de bois venant de Russie pour développer les plantations de peupliers dans le nord de la Suède. C'est en 1917 qu'il créera un *holding*, la *Svenska Tandsticks*, maîtrisant, des forêts aux étiquettes des boîtes, tout le procès de production et de commercialisation des allumettes suédoises.

C'est en partie avec les capitaux de la firme KREUGER et TOLL que KREUGER rachète, à partir de cette époque, des fabriques d'allumettes qu'il prenait auparavant le soin de mettre en difficulté pour que leur coût d'acquisition soit moins élevé. Sa renommée financière est alors telle qu'il crée en 1923 avec la firme de banque et de courtage en bourse américaine, LEE HIGGINSON, l'*International Match Corporation* et en 1925 la *Swedish American Investment Corporation*, créant ainsi ses propres structures de financement pour des transactions internationales.

Pour obtenir le monopole de la production et de la commercialisation des allumettes dans le plus grand nombre de pays, KREUGER imagine une autre technique plus ambitieuse mais aussi plus dangereuse.

Il accordait des prêts aux gouvernements qui avaient des difficultés financières en échange du monopole des allumettes. C'est ainsi qu'en France, à la suite d'un prêt de 75 millions de dollars, il obtint l'exclusivité de l'importation des tiges utilisées par les Manufactures d'Etat et la création d'une Société allumettière française qui, exerçant le commerce de gros, put imposer sur le marché français les produits importés par le trust KREUGER. Ce soutien du Franc, que la banque MORGAN avait alors refusé au gouvernement POINCARE, lui permit d'obtenir un accord de monopole partiel pourtant combattu à l'époque par la Chambre des Députés et les ouvriers des Manufactures de l'Etat.

Entre 1930 et 1931, grâce à ses trois structures : *IMCO*, *Swedish Match*, *KREUGER & TOLL*, il prête à l'Allemagne 125 millions de dollars et profite de sa puissance pour lui imposer de ratifier le plan YOUNG.

De leur côté, l'Allemand CURTINS et le Français TARDIEU demandent à KREUGER de participer à la Conférence de La Haye en 1930 pour les aider dans leurs négociations.

Les capitaux utilisés pour financer les gouvernements étrangers provenaient en grande partie d'emprunts aisément placés par les entreprises de KREUGER auprès du public et très peu de leurs propres bénéfices.

Mais le papier émis étant trop abondant et l'Europe connaissant à partir de 1931 une crise grave, le gouvernement suédois fut obligé de décréter en 1932 un moratoire pour toutes les dettes KREUGER & TOLL.

Entre-temps, le 12 mars 1932, KREUGER se suicidait à Paris, ne pouvant rendre compte d'une gestion dont on découvrit par la suite qu'elle était frauduleuse.

Avec sa mort, s'évanouissait le rêve d'un monopole mondial de l'allumette de sûreté qui, s'il s'était réalisé, aurait pris fin de toute façon avec l'arrivée des briquets et des allumages intégrés.

E. BOUFFARDER, CHINCHER, HALER UNE TUETTE, PETUNER, PRISER
... FUMER : LANGAGES ET USAGES RELATIFS A LA NICOTIANA

"Qui eût dit qu'une plante chétive, en usage seulement parmi les sauvages de l'Amérique et restée longtemps ignorée des habitants de l'ancien monde, viendrait changer tout-à-coup nos habitudes et créer un besoin de première nécessité"

(Dictionnaire de la Conversation)

L'introduction au XVIème siècle et l'expansion en Europe de la culture de la plante du genre *Nicotiana* et de ses nombreuses espèces et variétés connues plus communément sous le nom de tabac, a provoqué une nouvelle mode : l'absorption de cette plante, principalement sous trois formes.

Que les usagers reniflent sa poudre, en mâchent un morceau ou inhalent les produits de combustion, pour chacune de ces techniques un vocabulaire est apparu, des expressions se sont répandues. Comme pour toute consommation, des habitudes, des rites ont été établis par les utilisateurs. Des traditions, relevant parfois de la superstition, se sont forgées, émanant de toutes les classes sociales.

Nous proposons une lecture du vocabulaire et un relevé de ces coutumes que la diffusion de l'usage du tabac a engendré dans notre société. Nous ordonnerons notre étude en quatre parties : le tabac, priser, chiquer et fumer (la pipe, la cigare et la cigarette).

1) Le tabac

"Il arrive des malheurs même aux noms attachés aux plantes, témoin la nicotiane, qui ne s'appelle plus que tabac"

(Fontenelle)

L'hommage rendu à Jean NICOT par l'appellation savante du mot tabac s'est estompé progressivement et à son détriment. La *nicotiane* n'a plus cours dans le langage actuel, seuls quelques botanistes et scientifiques préfèrent cette appellation au vocable utilisé par les *sauvages* du *Nouveau monde* et -vulgairement- repris par les usagers de l'ancien monde.

Lorsque la *nicotiane* fut introduite en Europe elle fut conçue comme une plante médicinale et reçut alors le qualificatif "herbe". Selon qu'elle fut présentée par l'ambassadeur de François II à la cour du Portugal (J. NICOT), ou que ce fut le moine THEVET qui la planta, on l'appela : *herbe à l'ambassadeur*, *herbe à la Reine*, *Catherinaire* ou *Médicée*, et *herbe au Grand Prieur*. Introduite en Italie par le Cardinal de SAINTE CROIX et par Nicolas TORNABON, légat en France, elle prit le nom d'*herbe de Sainte Croix* ou *Tornabonne*. En raison de ses vertus bienfaisantes, on l'appela, aux XVIème et XVIIème siècles, l'*herbe sainte*, *sacrée* ou *à tous les maux*. Le mot *tabac* désigne la plante autant que la résultante des différentes préparations que l'on fait subir aux feuilles.

A côté des appellations "nobles", l'argot (ensemble des mots non techniques qui plaisent à un groupe social) a multiplié les dénominations du mot *tabac*.

En Bretagne, le *butun* vient de *petun*, synonyme brésilien de tabac. Le *foin*, le *trèfle*, le *tréfoin* sont utilisés

par analogie au trèfle. Le *saindomme* est une abréviation de St Domingue (pays producteur), puis apparaît le *saintperlot*, *semperlot* et *perlot* (fin XIXème), le *tufre*, le *schnouf* (origine allemande). Selon le grade, la qualité change : le *caporal* désigne un tabac plus fin que celui destiné aux simples soldats, ceux-ci fumaient du *gros-cul*, du tabac de cantine ou du tabac à *deux sous la brouette*. La couleur de l'emballage donne le *bleu* ou le *gris*.

Le *scaferlati*, tabac finement haché en filaments, a une origine controversée :

- *scaperlatti* italien signifie *taillé aux ciseaux*,
- les Levantins utilisaient ce mot pour désigner du tabac turc,
- l'ouvrier qui aurait inventé ce procédé de hachage, employé à la Ferme au XVIIIème siècle, s'appelait Scaferlatti.

Le *Maryland* ou le *Levant* sont des tabacs de nature indigène. Lorsque le monopole fut établi, certains tabacs *d'Espagne*, dits *de la Princesse* ou *du Régent* (parfumés ou aromatisés) arrivaient à passer la frontière clandestinement au profit de quelques privilégiés, les autres devaient se contenter des productions de la Ferme.

Le vocabulaire *tabagique* a connu quelques transferts de sens. L'idée de brutalité, de coups est souvent associée à tabac : *passer à tabac* ou *tabasser* un suspect pour en obtenir des aveux est une expression attribuée à un chef de la Sûreté (F. VIDOCQ, XIXème siècle). Ceux qui avouaient recevaient un paquet de tabac en prime. D'après P.L. DUCHARTRE, à l'époque où le tabac était haché, râpé et pulvérisé plus ou moins menu, on le malmenait, *tabassait* ? ... *Donner du tabac* (XVIIème siècle) signifie *se battre*, ou plus prosaïquement *passer du tabac à priser sur le dos de sa main jusqu'à lui en chatouiller le nez...*

Pour les marins, le *coup de tabac* est un gros grain ou un mauvais moment à passer quand on a dépassé le *grand frais*.

Dans le monde du spectacle, on a le *gros tabac*, on *fait un tabac*, le succès est assuré. *Tomber dans le tabac* correspond à tomber dans la détresse. Enfin, quand *c'est toujours le même tabac*, il y a réitération.

2) Tabagie

"Ils (les peuples sauvages du Canada) ont entre eux leurs festins dans leurs mariages, dans leurs victoires, dans la réception de leurs amis et y prennent force tabac; d'où comme je crois, ils appellent ces réjouissances : tabagies".

(N. SANSON, l'Amérique, 1657)

La *tabagie* est un lieu public, un estaminet où l'on vient fumer, à la fin du XVII^{ème} siècle on disait aussi les *tabacs* pour les salles où les soldats et les petites gens allaient *prendre du tabac en fumée*.

Actuellement, un local mal aéré où l'on a beaucoup fumé est appelé, péjorativement, *tabagie*.

Une *tabagie* est utilisé également pour désigner une petite cassette qui renferme les accessoires du fumeur.

3) Priser

"J'ai du bon tabac dans ma tabatière..."

L'action et l'usage de renifler une légère dose de tabac râpé ou en poudre remonte au XVI^{ème} siècle. Cette habitude de priser, *chincer* ou *chimper* (Bretagne), *nifier*, *touiner* ou *fouiner* (Maine) s'est répandue rapidement et supplanta l'usage de fumer.

Pour *renifler du schnouffe*, on prend du tabac en carotte (ensemble de sept à huit *bouts filés* ou feuilles de tabac enroulées et ficelées ensemble), on le réduit en grains à l'aide d'une râpe ou d'un hachoir (1), et vient l'instant sublime de la prise...

La *tabaquière*, ou *tabatière* est la boîte, la *bouette* où l'on met la poudre. En Bretagne, elle s'appelle *chinchoire* ou *secouette*. C'est une petite bouteille, en buis ou en terre

(1) Les "machines à pulvériser le tabac" apparaissent à la fin du XVIII^{ème} siècle, remplaçant de ce fait les râpes.

cuite, avec un goulot étroit qui permet de ne verser que la quantité désirée, elle est, dit-on, portée par les gens économes...

Dans le Maine, la *tourine* est en écorce. La *queue de rat* a une forme cylindrique avec un couvercle muni d'une ficelle ou d'une lanière de cuir. La *triffoisière*, la *fonfe*, la *fonfière* et la *fouffe* rappellent l'harmonie imitative du reniflement.

Vers les années 1770, on appela les tabatières *plattudes* en raison de leur faible épaisseur. La mode des *turgotines* date de la même époque. Les *sans-culotte* ont été très populaires sous la Révolution.

La *grivoise* est une tabatière munie d'une râpe et viendrait de Strasbourg (1690).

"A cette époque, à Paris, on ne parlait que de grivoiser, en quelque endroit qu'on se trouvât on entendait un vacarme enragé de râpes" (Leroux, 1752, cité par Littré).

Mais est-ce parce que les soldats utilisaient une *grivoise* qu'ils reçurent le qualificatif de grivois, ou au contraire parce qu'ils étaient grivois qu'ils donnèrent le nom à cette râpe-tabatière ?

La prise ou la *chinchée* (Bretagne), la *nifiée* (Maine); assimilée à du *terreau* ou à du *poussier de motte* (poussier : débris de tiges) a donné lieu à une description très élaborée dans la manière de faire :

- 1) Prenez la tabatière dans la main droite,
- 2) Passez la tabatière dans la main gauche,
- 3) Frappez sur la tabatière,
- 4) Ouvrez la tabatière,
- 5) Présentez la tabatière à la compagnie,
- 6) Retirez-vous à la tabatière,
- 7) Rassemblez le tabac dans la tabatière en la frappant de côté,
- 8) Pincez le tabac de la main droite,
- 9) Tenez quelque temps le tabac dans les doigts avant de le porter au nez,
- 10) Portez le tabac au nez,
- 11) Reniflez avec justesse des deux narines et sans grimace,
- 12) Fermez la tabatière, éternuez, crachez et mouchez.

Cet exercice (cité par P. SEBILLOT), si complexe soit-il, appelle une précision : parfois, on dépose le tabac dans la petite fossette du métacarpe comprise entre les tendons du long extenseur et du court extenseur du pouce, appelée la *tabatière anatomique*, avant de le porter au nez.

On le constate, priser est un acte social qui relève d'une certaine technologie. Des usages se sont répandus autour de cet acte : en Bigorre, les priseurs déposaient leur tabatière au commencement du Carême pour ne la reprendre qu'à Pâques. Dans le Luxembourg belge, quand on veut se réconcilier avec une personne avec qui on est brouillé, on lui tend sa tabatière, si elle y puise c'est une preuve de réconciliation. En Dauphiné, pour empêcher la crème de devenir du beurre, on jetait du tabac à priser dans la baratte lors du battage.

Nous avons, en outre, relevé deux glissements sémantiques : *je n'en donnerais pas une prise de tabac* = *je n'en fais aucun cas*, et *ouvrir sa tabatière* signifie péter.

Par ailleurs, J. VINSON a recueilli en 1875 à St Jean de Luz le conte de "La Tabatière". Cette tabatière a des pouvoirs magiques et réalise tous les vœux que son porteur demande. Ce même genre de conte, selon SEBILLOT, existerait aussi en Bretagne.

4) Chiquer

Ce mot d'origine populaire (1790) signifierait, en picard, *manger par petits morceaux*. Dans le langage courant, la chique est du tabac à mâcher dont les feuilles ont été préalablement mises en *cordes (torques)*, trempées et fortement pressées. Une petite quantité de tabac est mise dans la bouche, mastiquée et le jus extrait permet d'en consommer le plaisir du goût.

Le *chiqueur* est aussi celui qui s'adonne aux *torquettes*, aux *andouilles*, aux *morceaux de briquet* (à amadou ?), aux *tranches de boudin ou de saucisson*. Une chique s'appelle aussi un *prineau*. Ajoutons que le *coupe chique* a été en usage pour sectionner les morceaux de tabac. *Couper la chique à*

quinze pas révèle celui qui se fait sentir de loin, *couper la chique* (à quelqu'un) c'est dérouter ou interrompre. *Poser sa chique* signifie rester muet ou encore mourir, qui se dit aussi *avalier sa chique* ou *passer sa chique à babord*.

En Wallonie, les ouvriers mettaient leur chique dans leur casquette et se la prêtaient, les matelots faisaient de même.

Dans l'argot militaire belge, un *petit bout de chique* est un homme de petite taille, mais il n'est pas forcément *mou comme une chique*.

Par extension, on dit qu'un chiqueur mange de bon appétit et aime faire bombance.

5) Fumer

Le moyen de consommation du tabac le plus courant actuellement est d'aspirer les produits de combustion et d'en rendre par la bouche (et le nez) la fumée. Quels que soient les modes choisis (pipe, cigare, cigarette), on peut *bombarder* (fumer par bouffées rapprochées en faisant autant de fumée qu'un vieux canon), *têter* comme le font les *fumail-lons* ou débutants en fumant par petites bouffées plus sucées qu'aspirées, *mégoter*, *pipailler* ou encore *pétuner* (XVII^{ème}) et *piper*. Ceux qui *torailent* (Suisse vaudoise) *fument comme un pompier, un sapeur, une cheminée, une locomotive, un grenadier* (de la vieille garde !), *un Hollandais* : ils fument beaucoup.

"Le Français passe son temps à chanter, l'Espagnol à pleurer, l'Anglais à danser, le Suédois à combattre, le Polonais à trousser sa moustache et le Hollandais à fumer"

(Le Code des fumeurs)

Le fumeur, *preneur de petun*, *fumeux* ou *fumôné* (La Hague) commence par *riffaûder* (allumer sa cigarette), il en *grille une*, en *brûle une*, ou *hâle une tuette* (Bretagne). Dans l'argot des prisons, *demandeur une goulée* ou *tirer une touche* correspond à la bouffée tirée d'une cigarette fumée en commun.

L'émanation impalpable du tabac qui se consume a donné l'expression *vendeur de fumée*, personne qui promet plus qu'elle ne peut tenir ou qui se vante d'un crédit qu'elle n'a pas. *Quelque chose qui s'en va en fumée* se perd sans effet ni résultat. *Se repaître* ou *s'enivrer de fumée* c'est se livrer à des espérances chimériques. Au figuré, *il fume* se dit d'une personne de mauvaise humeur.

En Catalogne, on dit qu' "*A celui qui ne joue pas, ne fume pas et ne fait pas l'amour, le démon lui prend tout son bien*".

Poursuivons nos investigations sur les différentes façons de fumer.

6) La pipe

Une pipe, qu'elle soit une *bouffarde* (1), un *brûle-gueule* (2), une *cachotte* (3), un *calumet*, une *chibouque* (4), une *flambarde*, une *jacob* (5), une *marseillaise* (6), ou un *narguileh*(7), est toujours composée d'un tuyau relié à un fourneau dans lequel on met du tabac en feuille ou haché, allumé on en aspirera la fumée.

Il serait peut-être moins difficile et moins long d'énumérer toutes les formes et toutes les matières qui n'ont pas été employées pour les pipes que de faire connaître les innombrables variétés que le caprice a fait adopter...

Fumer la pipe est un acte ritualisé. Pour se livrer à la *manie pipière*, l'habitude veut que la pipe soit *culottée*, c'est-à-dire, d'une part prête à fumer et d'autre part revêtué d'un dépôt carboné. Après, vient le *bourrage* avec du tabac pris dans un pot à tabac ou une *blague*. En cours de

-
- (1) - De BOUFFARD, caporal de la Grande Armée, blessé à la bataille de Friedland, on ne retrouva qu'un de ses bras raidi tenant une pipe.
 - (2) - Pipe dont le tuyau est court.
 - (3) - Pipe dont le fourneau n'a pas de talon.
 - (4) - Pipe turque.
 - (5) - Motif de pipe répandu par GAMBIER.
 - (6) - Pipe fabriquée à Marseille.
 - (7) - Pipe à eau orientale, se nomme aussi *Khallian* ou *Hookak*.

APERÇU PHILOSOPHIQUE SUR LES FUMEURS



TYPES DE FUMEURS.
Dis-moi ce que tu fumes et je te dirai qui tu es.



TYPES DE FUMEURS.
Dis-moi qui tu es, et je te dirai ce que tu fumes.



AVANT LE CONJUGO.
— Moi d'abord, je ne peux pas sentir les fumeurs... fumez-vous, monsieur ?
— Moi, mademoiselle, jamais..... eu quand je ne puis pas faire autrement



APRES LE CONJUGO.
— Mon petit chat, veux-tu bien me donner ma pipe ?
— La voici, mon chat...

Dessin de Stop (1851)

combustion, on peut utiliser le *bourre-pipe* et le *cure-pipe*. Après plusieurs pipes, il convient de *déculotter* la pipe (ôter l'excès de culot) et la nettoyer.

Les expressions métaphoriques relatives à la pipe qui sont apparues sont les suivantes :

Une *tête de pipe* désigne un individu laid, ou plus couramment une personne. *Se fendre la pipe* c'est rire de bon coeur, la *pipe* nomme le visage dont les lèvres s'ouvrent largement sous le spasme. En argot médical, un malade atteint de paralysie du muscle buccinateur *fume sa pipe*. *Faire une pipe* est exercer une agréable fellation sur le pénis d'un homme, et il existe certainement un *art de faire les pipes*.

On raconte que MERCIER, acteur fort estimé, jouait le rôle de Jean BART. Pour demeurer fidèle à la vérité de son personnage, il culottait une pipe en tenant son rôle. Certain jour, la pipe tomba des lèvres de MERCIER, l'acteur venait de s'affaïsser, il était mort. Le lendemain, tout Paris savait que MERCIER venait de *casser sa pipe*. Et, dans un même ordre d'idées, *aller au casse-pipe* a été utilisé en 1914-18 pour dire aller au front, et donc risquer la mort. Le *casse-pipe* était, est encore, un jeu qui consiste à toucher avec des balles de 6 mm des pipes en terre blanches disposées en cercle ou en ligne.

Fumer sans pipe veut dire haleter sous l'effet d'une violente colère.

En Ukraine, la pipe apparaît dans plusieurs expressions proverbiales :

- "*La pipe ne brûle pas, probablement ma jeune fille est triste*".
- "*Prenez vite les pipes, mes enfants, le pain de Pâques attendra*" (se dit quand on fait quelque chose de futile alors que quelque chose d'important reste à faire).
- "*Il est capable de changer son père contre une pipe*".
- "*Sans pipe comme sans femme*" (désigne le malheur).

En Haute Bretagne, comme en d'autres pays de France, les galants qui vont voir les filles pendant qu'elles sont de garde à la ferme au moment des offices dominicaux, entrent

sous prétexte d'allumer leur pipe...

Dans les Ardennes belges, on dépose de vieilles pipes dans les champs de pommes de terre, croyant que leur présence éloigne les sangliers.

En Ariège, et certainement ailleurs, on peut toujours se l'arrondir avec un tuyau de pipe...

Nous ne saurions terminer cette évocation de la pipe sans citer ce merveilleux juron : *Nom d'une pipe !*

7) Le cigare

"En Espagne, un cigare donné et reçu établit des relations d'hospitalité"

(P. MERIMEE, Carmen, 1845)

Les noms donnés au cigare sont innombrables, liés à leur lieu de production et à leur taille, il serait prétentieux d'en vouloir donner ici la liste complète.

Le *Havane* et le *Londrès* sont d'origine cubaine. Le *Corona* mesure 13 cm environ. Quant au *Voltigeur* il est une production française très répandue à partir de 1932.

Un *barreau de chaise* a la taille d'un *double corona*, 20 à 24 cm. Le langage populaire a donné des images précises des cigares de mauvaise qualité : *crapulos*, *soutados*, *voyoutados*, et *infectados*. Les *Petits Bordeaux*, produits à Bordeaux, étaient des *cigarillos* d'un prix avantageux. Inutile de préciser que pour les puristes, un *cigarillo* est un sous-produit, un échantillon de cigare.

La *vitole* est la bague du cigare.

Fumer un cigare demande de la concentration et du dégagement. Dès règles précises en font une véritable cérémonie. Passons sur le choix du type de cigare en fonction du goût du fumeur et du moment de la journée, des ouvrages spécialisés le feront bien mieux que nous.

Après avoir incisé la *tête* avec les dents, l'ongle ou un coupe-cigare, l'allumage ne doit être ni trop rapide ni

trop lent, et se faire par petites bouffées. Un allumage réussi se lit dans un foyer bien réparti et régulier. La fumée du cigare ne soit pas être inhalée. La première moitié du cigare est la meilleure. Si le cigare s'éteint, il n'y a pas de honte et il peut être rallumé. La durée moyenne "de vie" est pour un *corona* d'environ une heure, le cigare s'éteint tout seul.

"Si la naissance d'un enfant de génie ressemble à la naissance d'un enfant idiot, la fin d'un corona de La Havane ressemble étonnamment à celle d'un cigare de huit sous"

(Sacha GUITRY)

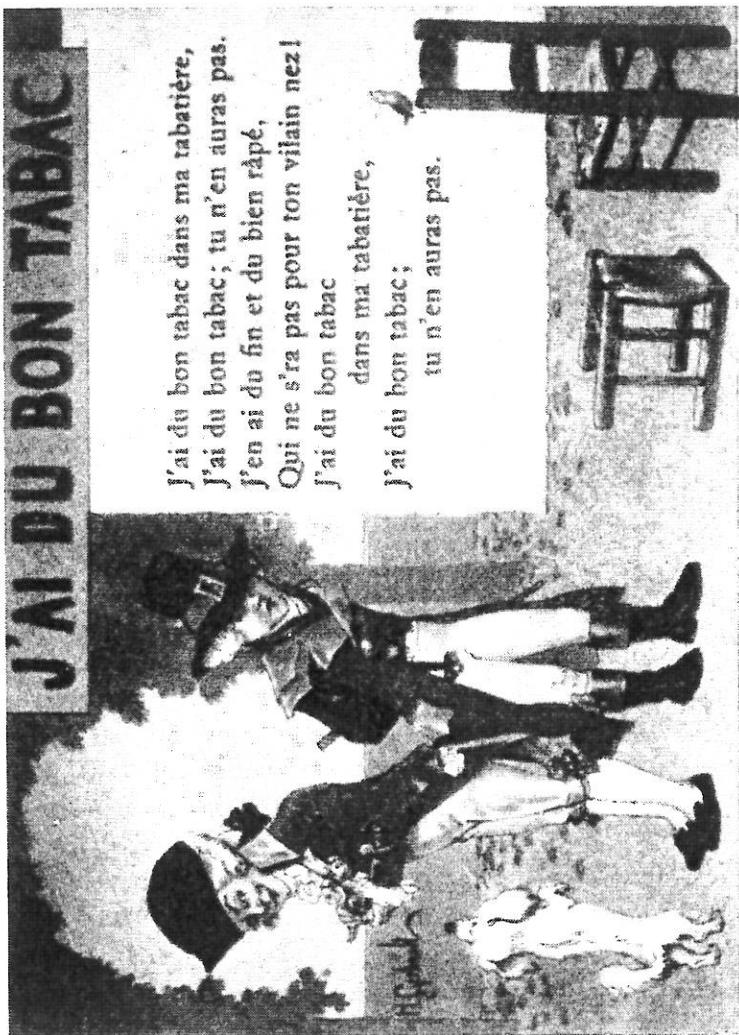
Ce rituel rend hommage aux "trésors les plus précieux de fumée et de rêverie. Nos lèvres peuvent ne plus filtrer à cette heure que la vapeur parfumée des feuilles odorantes qui ont pour nous traversé les mers".

"Autour" du cigare, Th. GAUTIER a décrit la fameuse manufacture de Séville, idée que reprendra MERIMÉE en faisant de Carmen un pur produit de cette fabrique. G. BIZET a rendu plus célèbre encore l'héroïne de Séville.

Le mythe des cigarières travaillant nues, ou presque, vient d'abord d'un récit de M. BARRES puis de P. LOUYS. Une légende veut que l'on trouve parfois dans des cigares de mauvaise qualité des filaments comparables à des poils. Ils proviendraient des "négresses" qui roulent sur leurs cuisses nues...

Le terme cigare a donné quelques déviations de sens : dans l'argot des militaires, un homme de petite taille est un *bout de cigare*. Le cigare peut être un moyen de comparaison anatomique : il est parfois assimilé à un pénis en érection, d'autres fois à la tête d'un individu, *couper le cigare* signifiant couper la tête, guillotiner. Il existe d'ailleurs un *coupe-cigare* qui est la réplique exacte de la guillotine.

Enfin, dans les traditions populaires, le don du cigare est symbole d'hospitalité (cf la phrase de MERIMÉE en



Édité par DE RICOLÈS et C^{ie}

exergue de ce paragraphe). Au Pays de Galles, parmi les présents offerts au moment des fiançailles, figurent les cigares.

Terminons par une "facétie" citée par SEBILLOT :

Si si si si si si si-gares

Si cent si si si si cent si si-gares

(Si six scies scient six cigares, six cent six scies scient six cent six cigares).

8) La cigarette

Diminutif du mot cigare, désigne un petit rouleau de tabac haché et enveloppé dans un papier fin.

A la fin du XIXème siècle, on parlait de *cibiche* ou *sébiche*. Au XXème, la *cousue main* (cigarette que l'on roule soi-même) est à opposer à la *couture piquée* de la cigarette manufacturée, allusion à l'agrafage par moletage.

La littérature et le langage actuels usent fréquemment des mots : *tige*, *clope*, *tronc*, *pipe*, *sèche*, et même *tampax* (cigarette à bout filtre, rappelant une marque de tampon d'hygiène féminine de grande notoriété)... La *sèche* viendrait de l'idée que le tabac dessèche la bouche et que la cigarette manufacturée est sèche. Celle que le fumeur *roule* lui-même et colle avec sa salive est mouillée.

Clope n'a pas de genre déterminé : une *clope* (emploi récent) est une cigarette entière; un *clope* est un mégot, un bout de cigare ou de cigarette qu'on a fini de fumer. Par extension, le *clope* désigne la cigarette reconstituée à partir de mégots puis la totalité. *Faire des clobes* : ramasser des mégots.

Les origines du mot *mégot* sont diverses : soit un dérivé de *mégauder* (têter), soit de *maigre*, soit encore une contraction de *mendigot* (mendiant : ceux-ci ramassaient des bouts de cigarettes pour leur compte ou pour en faire commerce. Ils désignaient ces mégots par le mot *boni* représentant un bénéfice).

L'*orphelin* est apparu en 1882 pour désigner ce mégot dont on se sépare et qui reste seul sur le pavé. *Passer le petit* signifie donner le reste d'une cigarette incomplètement fumée. Un jeu de mot sur les adjectifs long et court a donné naissance à deux expressions : *le mégot de Longchamp* est une cigarette à peine fumée, *le mégot de Courtille* une cigarette entièrement fumée.

De même que le *gris* et le *bleu* désignent une sorte de tabac, les *bleues* correspondent aux Gauloises, les *vertes* aux Gauloises dénicotinisées en paquet vert, ou aux cigarettes mentholées.

Si l'on ne possède pas de cigarette, on peut toujours *fumer sa poche* ou *rapiçauter*, soit explorer ses poches pour récolter des débris de tabac et se rouler une cigarette. Ainsi font ceux qui sont *fumés* ou *grillés* ou qui *fument sans tabac*, je veux dire ceux qui sont sans ressources.

Il ne faut pas allumer trois cigarettes avec la même allumette. Cette superstition remonterait à la guerre des Boers (1899-1902), les soldats s'étant aperçus que le troisième risquait sa vie : la première cigarette allumée permettant à l'ennemi de repérer le groupe, la deuxième de viser, et la troisième de tirer.

Enfin, la *dernière cigarette* est (était) traditionnellement proposée au condamné à mort...

Longtemps, pour des motifs moraux et hygiénistes autant que sexistes, les hommes pour ne pas incommoder les dames se virent confinés au *fumoir* qui devint l'ancre tabagique des mâles. Pour ne pas imprégner leurs habits de l'odeur de la fumée, les Anglais prirent l'habitude de porter une jacquette à revers de soie, le *smoking*, et de se protéger les cheveux par une casquette à fumer que leurs égéries se plurent à décorer de motifs personnalisés.

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons tenté de présenter l'ensemble d'un vocabulaire technique appliqué à un usage vieux de cinq siècles seulement dans nos contrées.

En étudiant ces expressions relativement courantes et aux usages assez répandus, nées d'un contre-sens sur ce qui n'était qu'un tuyau pour aspirer la fumée, nous nous sommes efforcés d'alimenter notre discours de certains aspects anecdotiques voire ethnographiques.

Le littérature *tabagique* qui s'est inspirée de l'*herbe à Nicot*, ou *herbe de l'espace* (1) a donné lieu, elle aussi, à des textes poétiques où les images abondent, témoins ces quelques vers :

*"J'écrivais avec des gauloises vertes
Le langage des indiens civilisés
La fumée dialoguait avec les vagues
Jaillies des couches écumantes"* (2)

Le "*noir tabac des mots qui brûlent, dans les volutes du sang*" (3) ou "*les cigarettes de l'ennui petits bâtons de la mort*" (4) rendent hommage au dieu du tabac à qui ce poème est adressé :

*"Dieu du tabac, que tes autels
Soient encensés par les mortels
Que du plus noir petun mille pipes fumantes
Te fournissent d'encens"* (5)

Si l'ethnologue observe et analyse certains phénomènes sociaux, le poète, à sa manière, pourrait lui ressembler. Aussi avons-nous souhaité laisser la parole aux poètes pour qui la fumée fut et est source d'inspiration.

Les citations sont extraites de La poésie ne part pas en fumée-
Les poètes et le tabac. Les auteurs en sont :

- (1) - Georges JEAN
- (2) - Norbert GLADY, *Montée en fumée*
- (3) - Georges JEAN
- (4) - Guy CHAMBELLAND, *L'oeil du cyclone*, 1963
- (5) - Charles DUFRESNY, *Le tabac et les éternuements*, in :
L'Herbe à la reine, 1938.

SOURCES

- BASTIEN A.P., La Pipe. Paris : Payot, 1973.
- BELLONCLE, M., Les Objets du fumeur. Paris : Gründ, 1971.
- Collectif : Dictionnaire de la conversation et de la lecture. Paris : Belin-Mandar, 1838-1839.
- D'ALLEMAGNE H.R., Les Accessoires du costume et du mobilier. New-York : Hacker Art Book, Reprint, 1970 (2 tomes)
- DAVIDOFF Z., Le Livre du connaisseur de cigare. Paris : Laffont, 1967.
- Encyclopédie du tabac. Paris : Le Temps, 1975.
- FLESSELLE J., "Le tabac : quelques termes populaires et argotiques". La banque des mots, revue de terminologie n° 22. P.U.F., 1982.
- HERMENT G., Traité de la pipe. Paris : Denoël, 1952.
- LIS M. et BARBIER M., Dictionnaire du gai parler. Paris : Mengès, 1980.
- LITTRE E., Dictionnaire de la langue française. Paris : Hachette, 1882 (5 tomes)
- MERIMEE P., Carmen. 1845 / Paris : Gallimard ("Folio"), 1981.
- RIVAL N., Le Tabac : miroir du temps. Paris : Lib. Perrein, 1981.
- ROBERT P., Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris : Société du nouveau Littré, 1970.
- SEBILLOT P., "Le tabac dans les traditions, les superstitions et les coutumes". Revue des traditions populaires, T. VIII, 1893.
- VINSON J., Le Folk-lore du Pays Basque. Paris : Maisonneuve et Larose, 1883.
- "La Poésie ne part pas en fumée - Les Poètes et le tabac", Poésie 1, n° spécial, mai 1978.